Frédéric DESCROZAILLE

En mémoire de Martin Schwartz

Les éditions des 3 abbés

EN MÉMOIRE DE MARTIN SCHWARTZ

Roman

Quos vult perdere, Jupiter dementat.

Virgile

Montreux, 2009, *« A toi, Lucille »*

Assise à côté de la fenêtre du train, Lucille Schwartz regarde défiler le paysage, à travers la vitre. Elle a l'âme vagabonde et il est doux que file ainsi l'horizon devant ses yeux. C'est une part de son enfance et c'est une part d'elle-même qui est morte, en même temps que cet homme aux obsèques duquel elle se rend.

Il a marqué ses jeunes années plus qu'elle ne l'a jamais dit, plus qu'elle ne saurait le dire. Elle a gardé de lui des souvenirs qui approfondissent son regard et donnent de la mélancolie à son sourire. Il lui parlait peu mais lui a consacré beaucoup de temps. Elle retourne sur ces terres montagneuses où elle ne s'est pas rendue depuis tant d'années, qu'elle a découvertes en sa présence à l'occasion de promenades dont il faisait de merveilleuses leçons de choses. Et, le soir, avant d'aller se coucher, elle l'écoutait lui raconter des histoires sur les fleurs et les pierres qu'il avait cueillies et ramassées avec elle.

Il lui semblait alors que son grand-père était né en même temps que le monde, qu'il connaissait comme s'il l'avait vu grandir et s'embellir. Il connaissait le nom des nuages, savait de quelles petites choses brillantes étaient faites les pierres, où et quand trouver des fraises, quels sentiers prendre pour entendre chanter des oiseaux invisibles. Elle revenait chez ses parents sans bien se rendre compte de ce que ces séjours avaient de

précieux mais elle était toujours heureuse d'y retourner.

Et les années ont passé. Est venu l'âge des préoccupations qui éloignent du berceau de l'enfance, l'âge où l'on se prend pour un adulte sans oser se le permettre tout à fait, où l'on est plus égoïste parce que l'on est plus seul, où l'on est agacé de ce que l'on a chéri et où l'on prend goût à ce que l'on trouvait ennuyeux. L'âge où l'on se met en tête de diriger sa vie en croyant que cela revient à être invivable. L'âge où la perspective d'un séjour chez un grand-parent devient soudain aussi indésirable qu'une obligation.

Et puis ses parents se sont séparés. Elle a connu plusieurs épisodes de vie de couple et plusieurs ruptures. Sa mère vit en Grèce et son père, au Japon. Ni l'un ni l'autre ne seront présents à l'enterrement. Elle n'a jamais su pour quelles raisons, probablement figées dans l'irrationnel pour résister au temps, le lien qui unissait son père et son grand-père a été rompu. Le second mariage de son grand-père, avec une femme nettement plus jeune que lui restée à distance de sa famille, y est peut-être pour quelque chose.

Les années ont passé et elle ne l'a pas revu. Quelques échanges épistolaires lui ont permis de croire que tout restait comme avant. De promesse en intention, d'intention en velléité, le projet de retourner quelques jours chez lui s'est trouvé sans cesse reporté.

Un profond soupir lui soulève la poitrine. Elle ne sait même pas, au fond, qui était cet homme qui a tellement compté, pour elle. Elle n'a, de lui, pratiquement que des souvenirs de petite fille. Les souvenirs d'une époque de la vie où, des gens, l'on ne

cherche pas à savoir ce que l'on demande en premier, quelques années plus tard. Quel était son métier ? Que faisait-il pour gagner sa vie ? Quelles étaient ses relations professionnelles ? Elle ne sait pas répondre à ces questions. Elle sait seulement qu'il avait créé une entreprise. Une entreprise sans salariés ni machines, dont l'actif devait être réduit à un ordinateur et une imprimante. Il suffisait, à la petite fille qu'elle était, de savoir que c'était d'amour qu'il lui souriait, qu'il était assez fort pour la soulever comme il levait parfois son verre et que, de ses journées lorsqu'il les passait avec elle, il faisait ce qu'il voulait sans être dérangé par rien ni personne.

Il lui semble que le train ralentit. Bientôt, l'annonce de l'arrivée imminente à destination achèvera de la sortir de ses rêveries. Sitôt descendue du train, elle ira prendre possession de sa voiture de location. Puis elle se rendra à son hôtel, un peu plus loin. Cela lui donnera l'occasion de longer le lac, avant de passer la frontière. Ce lac immense, comme un extraordinaire trait d'union entre la plaine et la montagne. Le lac Léman.

*
* *

Shirley Evans rassemble les quelques feuillets éparpillés sur sa table, pour vérifier que tout est en ordre. C'est une femme organisée au point que cela se voit sur son visage. C'est une vieille femme mais elle est restée d'une élégance intimidante.

Elle regrette de n'avoir pas pu revoir Martin Schwartz avant qu'il meure. Martin Thomas Schwartz. Ils auraient eu tant de choses à se dire. Peut-être trop. Et c'est peut-être pour cela que,

durant toutes ces années, elle n'a jamais donné suite à l'envie, qui la saisissait parfois, de l'appeler pour entendre sa voix et lui proposer de le revoir.

Sur un petit album photo ouvert devant elle, elle regarde celle où elle apparaît, à 28 ans, en compagnie de Martin, 28 ans également, et de quatre autres personnes. Ils étaient tous les deux les plus jeunes de ce groupe.

Martin était le plus brillant d'entre eux. Il était avare de ses paroles, mais elles étaient dotées d'une force si rare que peu de personnes ont le privilège d'en être les témoins. Ce n'était pourtant pas un leader. Il n'avait pas l'âme d'un meneur d'hommes. Il en avait, à n'en pas douter, toutes les qualités et ce, au plus haut niveau. Mais c'était un prédateur solitaire, de ceux qui ne chassent pas en meute.

Shirley sourit intérieurement en se souvenant du dépit que lui avait inspiré, à l'époque, cette facette de la personnalité de Martin. Lorsqu'ils se sont quittés pour ne plus se revoir, ils avaient 39 ans.

Ils se sont écrits. A-t-il, comme elle, gardé toutes les traces de cette correspondance ? Probablement pas, et c'est mieux ainsi. Ce sont des lettres qui, pour certaines, pourraient alimenter des indiscrétions malvenues et provoquer d'inutiles questionnements. Sa seule présence pourrait surprendre, du reste, à la cérémonie, si d'aventure elle était reconnue. Mais on ne verra en elle qu'une personne âgée parmi d'autres. Personne ne saura que, derrière ce visage ridé et cette silhouette diminuée, le souvenir d'une jeune femme plus fascinée qu'amoureuse est encore vivant. Personne ne saura pour quelle

raison elle est venue de loin pour assister à ces obsèques.

Il faudra simplement qu'elle soit discrète, lorsqu'elle accostera Lucille Schwartz, la seule des descendants connus de Martin Schwartz présente pour honorer sa mémoire.

*

* *

La pipe calée entre ses dents, d'un pas nonchalant, George Peck déambule dans les rues de Montreux. Les profondes rides de son visage révèlent le caractère souriant et jovial de ce vieil homme presque chauve. Il ne sourit pourtant pas. Il est songeur. Il ne souhaitait pas se rendre aux obsèques de Martin Schwartz, dont le passé inconnu a tellement obsédé son ami Michael Kruger. Pour sa part, George s'est, depuis longtemps, convaincu qu'il n'y avait pas grand-chose à découvrir. Il a jugé qu'il ne pouvait pas laisser Mike tout seul. Il a également pensé qu'il pourrait peut-être contribuer à apaiser Shane Mac Leod, le filleul de Mike, un jeune homme vigoureux que ne devraient pas perturber de bien sordides soupçons.

Martin Schwartz était tout de même un homme extraordinaire pour, tant d'années après, avoir à ce point intrigué un éditeur, Denis Stigler, en seulement quelques semaines de rencontres régulières. Stigler les a contactés, tous les trois. Un homme curieux, que cet éditeur. George plisse les yeux en tentant d'imaginer, à partir de sa voix seulement entendue au téléphone, à quoi il ressemble. Schwartz était, en vérité, un homme extraordinaire. Jimmy Mac Leod, le père de Shane, était tombé sous son emprise. Peut-être quelque chose de

magnétique émanait-il de cet homme, pour que son secret attise tant de passion.

Car il y a bien un mystère à percer. Puisse la découverte de la vérité, probablement décevante, apaiser l'âme tourmentée de Shane et dissoudre les obsessions de Mike. S'il peut y contribuer, George ne sera pas venu pour rien.

Cela fait déjà plusieurs jours que Michael et lui ont commencé leur petite enquête. Ils se sont partagé les tâches, comme au temps des investigations de Jimmy. Ils repèrent qui rencontrer puis font parler les gens. Ils ont repris leur métier de journalistes, en somme. Puis ils se retrouvent à dîner et échangent, chaque fin de journée, les informations qu'ils ont collectées. Ce soir, la veille de l'enterrement, fait exception. Mike était fatigué et a souhaité se coucher tôt.

Les obsèques du lendemain devront être l'occasion d'accélérer leurs recherches. Du moins George l'espère-t-il. Le seul fait de découvrir qui se sera rendu à cette cérémonie devrait permettre d'en apprendre assez long.

Intuitivement, George sent que cette situation recèle quelque danger indéterminé. Il lui faudra être prudent. Quelle qu'ait pu être son action, Martin Schwartz a protégé des secrets dont George croit qu'ils n'ont plus d'importance... mais il se trompe peut-être et, en tout état de cause, il semble bien qu'il soit le seul à le penser.

D'un geste lent, Michael Kruger rassemble ses notes et les place dans un tiroir. Il a mal dormi les deux nuits dernières et à son âge, le manque de sommeil ne pardonne pas. Il s'apprête à

se coucher tôt, une fois qu'il aura fait monter dans sa chambre un semblant de repas.

Il s'assied sur le bord de son lit et règle son réveil. La cérémonie n'est prévue qu'en fin de matinée mais il aime se lever tôt. Il pose son réveil sur la tablette de nuit et, joignant les mains, les coudes sur ses genoux, il pousse un soupir, comme pour reprendre sa respiration.

Il retrouvera, le soir des obsèques, son vieil ami George Peck. Il a bien des révélations à lui faire. Le début de son travail d'enquête a été d'une richesse inattendue.

Il n'aurait pas cru que George ferait, lui aussi, le déplacement. Ce Denis Stigler est un personnage intriguant. L'occasion d'apprendre, enfin, la vérité, aura convaincu George de passer quelques jours en Suisse. Mais il regrette que son filleul, Shane Mac Leod, soit venu également. Il doit être là ce soir, quelque part au bord du lac, avec de bien sombres pensées. Peut-être même est-ce quelque chose qui ressemble à un désir de vengeance, qui l'anime. Michael se dit qu'il n'aurait peut-être pas dû parler à cœur ouvert à cet enfant orphelin, lorsqu'il était lui-même révolté du sort de son père. Ce sentiment de révolte est passé, comme est passée la douleur de la perte de Jimmy Mac Leod.

La curiosité, seule, a pris le relais. Une certaine forme de vanité peut-être, aussi. Mike voudrait prouver à cet incrédule de George qu'il avait raison. Depuis le début. Le décès de Martin Schwartz est peut-être l'occasion de percer un mystère qui les a longtemps opposés, tous les deux. C'est la même quête qui aura fait venir son vieil ami, ancien journaliste comme lui. Dans

quelques jours, peut-être sauront-ils enfin lequel des deux avait raison. C'était en 1967, nous sommes en 2009 : il y a prescription.

Michael empoigne le téléphone et appelle la réception. Il n'a pas faim. Un en-cas fera l'affaire.

*

* *

Dans son bureau enfumé, Denis Stigler s'allume une dernière cigarette. Dehors, la nuit tombe. Il fixe, immobile, son téléphone. Pour la énième fois, il hésite. Mêler la police à son affaire présente plus d'inconvénients que d'avantages. Mais il est curieux. L'idéal serait d'obtenir le résultat d'une autopsie sans déclencher d'enquête. Cela lui semble impossible. Et, de toute façon, qu'importe ? Savoir s'il s'agit d'un meurtre ne lui apportera pas ce qu'il cherche. Les morts ne parlent pas. Martin Schwartz ne révélera plus rien à personne.

Ordinairement, lorsqu'un homme meurt dans son lit, personne ne se demande s'il s'agit bien d'une mort naturelle. Car, en définitive, c'est la plus naturelle qui soit. S'endormir et ne pas se réveiller est la plus douce et la plus paisible des façons de mourir. Mais, en l'occurrence, Denis est bien placé pour savoir que l'homme décédé a été interrompu dans une tâche susceptible de gêner. A qui profite le crime ? Dit l'adage. A cette question, Denis n'a, ce soir, pas encore de réponse.

Il éteint son ordinateur et se lève. A cette heure avancée, il est le dernier occupant des locaux des éditions du Lac, une petite

maison d'édition familiale dont il a toujours jalousement protégé l'indépendance, au prix d'un résultat d'exploitation qui l'oblige à vivre chichement. Un choix de vie qu'il assume et dont il sait qu'il n'en aurait supporté aucun autre. Car il lui permet de s'offrir un luxe rare qui lui semble n'avoir pas de prix : celui d'exercer le métier qu'il aime sans devoir rendre de comptes à personne.

Alors qu'il marche dans la rue après avoir quitté son bureau, il songe aux obsèques où il se rendra le lendemain. Il s'y trouvera probablement beaucoup de monde, y compris des personnes venues de loin. Il sait que Shane Mac Leod sera présent et gage que Michael Kruger et George Peck le seront aussi. C'est avec la petite fille du défunt qu'il lui faudra prendre contact. Rapidement. Avant les autres.

*

* *

Du balcon de sa chambre d'hôtel, Shane Mac Leod contemple le lac Léman. Son épaisse chevelure se soulève par moments, sous l'effet du vent. Dans sa poche, ses doigts triturent la lettre froissée où sont précisés le lieu et la date des obsèques de Martin Schwartz, où il se rendra le lendemain. Il y rencontrera probablement son auteur, Denis Stigler, qu'il n'a jamais vu. Il grimace légèrement en songeant qu'il ne sait pas combien de jours il va devoir rester. « Whatever it takes, » pense-t-il, avant de traduire à voix haute, avec un fort accent.

– Le temps que ça prendra, prononce-t-il.

Accoudé à la balustrade, il se penche pour regarder la circulation, au pied de l'immeuble. Denis Stigler lui viendra en aide, même indirectement. Après tout, si ce n'est pas pour les mêmes raisons, c'est bien la même chose qu'ils cherchent, tous les deux.

Relevant la tête, il pose les yeux sur les reflets de lumière qui apparaissent à la surface de l'eau, à cette heure tardive, et pense qu'il lui sera peut-être donné de voir le visage de Martin Schwartz, si son cercueil est exposé, partiellement ouvert, devant l'autel. Il ne sait pas s'il le souhaite. Le visage de son père n'avait pas été visible. La dernière image qu'il a de lui n'est pas celle d'un mort. Il aurait aimé ne pas devoir l'imaginer. Mais peut-être l'enfant qu'il était encore n'aurait pas supporté de constater quelles blessures avaient tué son père.

Il était parvenu à vivre avec cette incertitude. Il avait même cessé de penser qu'un jour, il percerait l'odieux mystère qui semblait tellement obséder son parrain, Michael Kruger, un vieil ami de son père. Jusqu'à ce qu'il reçoive cet appel de Denis Stigler. Un homme qui parlait un anglais syntaxiquement impeccable mais sans fournir le moindre effort, semblait-il, pour prendre un accent ne serait-ce qu'approximatif. Un homme étrange. Une sorte d'animal à sang froid qui ne faisait ni ne disait jamais rien gratuitement.

Il lui faudra agir vite. Comme l'élucidation des meurtres, sa quête devra aboutir très rapidement après l'enterrement pour ne pas perdre ses faibles chances de succès. Il lui faudra donc, sans doute, être brutal. Mais cela n'a aucune importance. Rien ne le rattache ici ni à l'entourage du défunt, si ce n'est le désir

de rendre justice à la mémoire de James Mac Leod, son père.

Frissonnant sous l'effet d'une risée, il pénètre dans sa chambre dont il referme la porte-fenêtre.

*

* *

A la place qui lui a été réservée, au premier rang de l'église où elle s'est installée parmi les premiers arrivants, Lucille sent, dans son dos, se densifier progressivement la présence massive de plusieurs dizaines d'âmes venues se recueillir. Mêlée à l'émotion, une impression dérangeante gagne, elle aussi, en intensité. L'impression de n'être pas quittée des yeux.

Comme oppressée, elle se dit que le silence d'une foule compacte ne devrait pas être désigné par le même mot que celui de la montagne lorsque l'on s'y arrête pour en contempler la splendeur. Perce alors le son du violoncelle de « La jeune fille et la mort » de Schubert. L'officiant s'approche lentement du pupitre où il se tient immobile, les mains jointes, quelques instants. Jusqu'à ce que s'estompe le violon qui était venu se plaindre sur le rythme souffrant du quatuor, et que le prêtre s'adresse à Dieu d'une voix étrangement aiguë, presque désincarnée, pour accueillir l'assemblée qu'il invite à prier.

Le cours de la cérémonie s'impose, peu à peu, et apaise de sa régularité prévisible la charge émotionnelle de son propre motif. Lucille écoute d'une oreille distraite les premières lectures. Fait suite une courte série de témoignages, parfois lus au prix d'un effort visible, qui apprennent à Lucille combien

son grand-père a été actif au sein de ce qui lui apparaît comme une communauté. Elle découvre qu'il avait créé un programme d'enseignement et de formation aux métiers de la finance, présidé une association d'entraide et mis sur pied un système de bons d'achat à destination des personnes âgées et des familles nécessiteuses.

A plusieurs reprises, elle lutte contre des larmes naissantes tandis qu'un picotement, dans la mâchoire, lui fait serrer les dents. Au moment de la communion, les quelques pas qu'elle effectue pour retourner à sa place, à contre-courant de la lente procession qui se forme dans l'allée de la nef, sont l'occasion de vérifier qu'un homme la regarde avec insistance. Baissant instantanément les yeux, elle frissonne de penser que rien de bienveillant ni de compassionnel n'a été lisible dans ce regard. Elle n'a eu que le temps de distinguer le visage d'un homme jeune, grand, les cheveux épais vaguement brossés sur le côté, deux fossettes lui creusant les joues de chaque côté d'une large bouche aux lèvres charnues.

Shane Mc Leod, qui en guettait l'occasion depuis le début de la cérémonie, photographie le visage ovale de Lucille, dévoré par de grands yeux noisette aux longs cils, et embelli d'une coupe mi-court de cheveux châtain. A ce moment retentissent les notes du requiem de Fauré, annonciatrices du chœur céleste d' « In Paradisium. » Lucille se laisse submerger par le tumulte de ce qu'elle éprouve et penche la tête pour pleurer. Les arpèges doucement dansants de l'orgue sous-tendent la paisible mélodie des chœurs, qui semblent chanter le repos et la lumière qui le berce. Le morceau est de courte durée et Lucille, recueillie comme il convient à ce stade de la célébration, se ressaisit

avant de relever la tête, qu'elle gardera haute jusqu'à la fin.

Au cimetière, à proximité immédiate de l'église, elle se tient debout aux côtés d'Estelle, la seconde épouse de Martin Schwartz. Elle sacrifie au rituel des condoléances que viennent leur adresser, l'une après l'autre, les nombreuses personnes venues et qu'elle ne connaît pas. Le jeune homme au regard insistant aperçu dans l'église ne se montre pas.

Mais parmi ces personnalités, âgées pour la plupart, une vieille dame aux cheveux gris lui serre la main qu'elle prend dans les deux siennes, les yeux plongés dans ceux de Lucille, le visage empreint d'une expression de bienveillance et de douceur qui tranche avec les mines tristes, sincères ou composées, de tous les autres. Lucille ne peut s'empêcher de la suivre des yeux. Elle remarque que, à quelques pas seulement, cette vieille personne élégante s'arrête et baisse la tête comme pour prier.

Lorsque tout le monde se retire enfin, tandis que Lucille se dirige vers la sortie pour prendre sa voiture et se rendre chez son grand-père, où Estelle reçoit quelques proches, cette même personne marche vers elle en affichant le même sourire touchant qu'elle lui a, tantôt, adressé en silence. Lucille s'arrête lorsqu'elle est parvenue à son niveau.

- Pardonnez-moi de vous importuner, vous êtes bien la petite fille de Martin, n'est-ce pas ? Lui demande-t-elle.
- Oui, répond simplement Lucille, lui retournant poliment son sourire.
- Je m'appelle Shirley Evans. Je suis une vieille amie de votre grand-père. Je tenais à vous témoigner de mon

affection. Je ne vous connais pas, mais vous êtes la petite fille d'un homme que j'aimais beaucoup.

– Votre témoignage me va droit au cœur, madame Evans.

La vieille dame lui prend, de nouveau, la main dans les siennes en la regardant dans les yeux, une émotion sincère troublant son regard.

– Si vous avez besoin de quoi que ce soit, ajoute-t-elle, promettez-moi de ne pas hésiter à me contacter. Je ne voudrais surtout pas être indiscrète, mais si je peux vous être utile en quoi que ce soit, ce serait de tout cœur.

– C'est très gentil, madame Evans, vraiment. Je vous promets que je n'hésiterai pas.

– Vous pouvez me joindre à cette adresse et à ce numéro, poursuit la vieille dame en lui remettant une carte de visite ; et si jamais je ne vous revois pas, je vous souhaite bon courage, et bonne chance. Je suis heureuse de vous avoir rencontrée.

Sans laisser le temps à Lucille de prononcer un mot, Shirley Evans tourne les talons et s'éloigne, à pas lents. Interdite, Lucille jette un coup d'œil sur la carte qu'elle lui a laissée, puis relève la tête pour la regarder partir. Puis elle reprend elle-même le chemin de la sortie du cimetière.

Un peu plus tard, de retour chez son grand-père après de nombreuses années, elle arpente la terrasse lentement, un verre

à la main, entourée de gens qu'elle ne connaît pas. Elle a écouté, souriante, les quelques personnes venues se présenter à elle en lui rappelant qu'elles l'avaient rencontrée, petite, lors de séjours passés dans cette maison. Certains visages lui ont été vaguement familiers et ont renvoyé à une époque dont elle s'est efforcée de conjurer la puissance évocatrice, chargée d'émotion.

Déambulant le long de la terrasse, les yeux posés sur l'horizon, elle aspire à être seule et se dit qu'elle est restée suffisamment longtemps pour se permettre de prendre congés, lorsqu'Estelle l'accoste.

- Lucille ? L'appelle-t-elle.
- Oui ?
- Il y a quelque chose que je dois vous donner. Qui vous vient de Martin. Préférez-vous revenir un autre jour ?
- Non... je vous suis.

Les deux femmes entrent dans le salon qu'elles traversent pour aller dans le bureau de son grand-père, fermé à clé. Le cœur de Lucille se met à battre plus vite. C'était une pièce où, petite, elle n'avait pas le droit d'entrer. Mais le souvenir du sourire de son grand-père, posant sur elle des yeux attendris en fermant derrière lui la porte que vient d'ouvrir Estelle, lui revient avec une netteté stupéfiante.

Elle s'arrête à hauteur d'une malle, de facture ancienne, sur le couvercle de laquelle des scellés sont posés.

- Ce que contient cette malle, c'est Martin lui-même qui

l'y a mis, et c'est pour vous, lui dit-elle alors ; ce sont des objets dont il a souhaité, dans son testament, que vous héritiez. Je ne sais pas ce que vous y trouverez.

Immobile, Lucille ne dit rien.

– Je vous ai présenté le notaire de Martin, tantôt, poursuit Estelle ; si vous le voulez bien, je vais lui demander de nous rejoindre. C'est une formalité à laquelle nous devons nous plier, s'agissant du testament de Martin. Ça ne vous prendra pas longtemps. Après quoi on vous aidera à la charger dans votre voiture. Je ne crois pas qu'elle soit lourde.

– Bien... prononce simplement Lucille, sans conviction.

De retour dans sa chambre d'hôtel où des membres du personnel l'ont accompagnée pour y porter la fameuse malle, Lucille s'assied sur le bord de son lit et prend une profonde inspiration. Que peut bien lui avoir légué son grand-père, d'assez volumineux pour remplir une telle malle ? Contrairement à ce que lui a dit Estelle, elle est singulièrement lourde. Cédant enfin à la fatigue et à l'émotion, elle plonge la tête dans ses mains et se met à sangloter.

Quelques instants plus tard, elle relève la tête, s'essuie les joues et se lève pour aller chercher un mouchoir. Puis elle s'agenouille devant la malle. Elle fait sauter, un à un, les scellés et ouvre le couvercle.

Ce qui s'offre à sa vue ne lui dit, de prime abord, rien. Plusieurs

lots d'objets sont soigneusement empaquetés et disposés les uns contre les autres, quelques morceaux de carton servant à occuper les espaces vides de sorte que rien ne puisse bouger lors de déplacements. Et, sur la face intérieure du couvercle, quelque chose attire aussitôt son attention.

Une enveloppe, cachetée, y est apposée, maintenue par des rubans adhésifs qui en couvrent les bords. Lucille la détache précautionneusement. Elle en retire une lettre. Imprimée, elle est signée de la main de son grand-père et n'est pas datée.

Se relevant, la main légèrement tremblante, Lucille va s'asseoir dans l'un des fauteuils de la chambre et en commence la lecture.

« Tout a une fin, ma petite Luciole, et si tu lis cette lettre, c'est que je ne suis plus de ce monde. C'est donc la toute dernière que tu liras de moi, et j'ai voulu qu'elle soit posthume car elle introduit ce que je te destine de plus important, parmi tout ce que ton père et toi hériterez de moi.

Est-ce utile de te rappeler les nombreuses promenades que nous avons faites ensemble ? Je suis sûr que tu t'en souviens. C'est en mémoire de ces marches dont j'ai gardé des souvenirs qui m'enchantent, que j'ai regroupé, dans une malle sous scellé, trois lots d'objets qui s'y rapportent. Certains ont plus de valeur que d'autres. Tu le découvriras par toi-même.

Dans le premier de ces lots, tu trouveras de nombreuses pierres que nous avons ramassées, ainsi que d'autres roches métamorphiques plus rares que je détiens depuis plus longtemps. L'une d'elles est la Luscladite... te souviens-tu ?

Le deuxième lot est constitué de mes cannes, parmi lesquelles tu reconnaîtras celles dont je me servais le plus souvent. Ce ne sont pas les plus précieuses, même si aucune d'entre elles n'a vraiment de valeur autre que cachée... rien que pour nous deux.

Troisième lot : un ensemble de livres, des recueils de contes et des histoires illustrées, que j'emportais parfois avec nous pour t'en faire la lecture, à l'occasion d'une pause devant le spectacle d'une vue plus belle ou d'un site plus singulier.

Après ces redécouvertes d'objets qui te seront familiers, tu trouveras un ouvrage qui ne te dira rien, que je ne t'ai jamais montré et dont je ne t'ai jamais parlé. J'ai décidé de le joindre à cette part d'héritage un peu spéciale, parce qu'il contient quelque chose de très précieux que je te crois seule digne de détenir, lorsque je ne serai plus.

Le nom de son auteur ne te dira probablement rien. Il s'agit d'un essai, d'un certain Benjamin de Wilde, un universitaire qui s'est distingué par des recherches singulières et tout à fait remarquables. Il a une double formation d'historien et d'économiste, et sa thèse porte sur l'histoire de la monnaie.

Sixième du genre, cette thèse est d'un niveau très supérieur à toutes celles qui l'ont précédée sur le même sujet. En outre, l'ouvrage que je te lègue est annoté de sa main ainsi que de la mienne. Nous avons entretenu, au cours et à la suite de ses travaux, une longue correspondance. Je peux me flatter d'avoir notablement contribué à ses recherches et m'enorgueillis de voir figurer mon nom, parmi ceux des personnalités qu'il remercie, en fin d'ouvrage.

Il porte sur un domaine de connaissances auquel j'ai consacré une partie de ma vie, d'une incidence décisive sur ce que sont les relations internationales de notre époque. De cette incidence, personne n'a jamais apporté la preuve mais, grâce à cet exemplaire, tu peux en comprendre la nature. Car, si tu y portes l'attention requise, ce qu'il contient t'y conduira.

Pour cela, il te faudra toutefois entreprendre toi-même quelques recherches. Car le contenu de ce livre qui s'adresse à des initiés, ne suffira peut-être pas pour tu saisisses l'enjeu considérable de ce dont je te livre la clé.

Si tu le souhaites et que tu effectues ces recherches, ordonne-les autour de quelques notions essentielles que je me permets, pour t'aider, de te préciser : tu devras, pour bien me comprendre, en être suffisamment familière. Il s'agit des notions de monnaie, de banque et de banque centrale ; il s'agit également des concepts de balance des paiements et d'émission ou de création monétaire, ainsi que des théories, portant sur la monnaie, de Locke, de Keynes et de Friedman. Forte de ces connaissances, tu jetteras un œil nouveau sur les enjeux internationaux des années 60 et 70 et sur le rôle du dollar, à cette époque et depuis.

Tout cela doit te sembler bien étrange. Me connaissant, tu dois te dire que cette longue lettre dissimule quelque chose et que sa raison d'être n'y apparaît pas immédiatement, à la première lecture. Et tu as raison, Lucille. Un paragraphe de cette toute dernière lettre que je t'adresse a plus d'importance que tous les autres. Je te laisse t'amuser à trouver lequel.

Ma dédicace de l'ouvrage de Benjamin t'aidera à le

comprendre, pour peu que tu le lises comme le veut cette citation d'un obscur écrivain québécois : lire, c'est déchiffrer l'ambiguïté.

J'ai confiance en toi, Lucille. Je ne sais pas dans quelles circonstances tu prends connaissance de ce message posthume mais je sais que tu dois être triste. En mémoire de moi, relis-le et ne sois pas triste. Tu me trouveras encore au-devant de toi.

Ton grand-père,

Martin T. Schwartz

P.S. Rappelle-toi, Lucille : les hommes se font croire qu'ils cherchent avant de trouver ; mais en réalité, ils trouvent ce qu'ils veulent, et c'est après qu'ils cherchent les raisons de penser qu'ils ne se sont pas trompés.

Rejetant la tête en arrière, qu'elle appuie sur le dossier de son fauteuil, Lucille ferme les yeux, un demi-sourire dessiné sur les lèvres. Elle ne s'attendait pas à cela. « Je te laisse t'amuser à trouver lequel, » se répète-t-elle. Elle sourit plus franchement en rouvrant les yeux. Puis elle se penche, de nouveau, sur la lettre, qu'elle semble relire plusieurs fois, une expression de concentration marquant les traits de son visage, jusqu'à laisser la place au masque de la quête contrariée.

Les coudes sur les genoux, la lettre pendant de sa main entre ses jambes, elle regarde devant elle, les sourcils froncés. Elle

remue imperceptiblement les lèvres, comme si elle récitait un texte appris par cœur. Puis elle relit, semblant s'attarder sur des extraits de la lettre. Elle décide enfin de se relever et plie consciencieusement la lettre posthume de son grand-père, qu'elle glisse dans une poche de son tailleur.

Retournant s'agenouiller près de la malle, elle en dégage les divers lots qu'elle contient et les pose sur son lit. Elle a tôt fait de repérer ceux qui contiennent des livres, qu'elle ouvre jusqu'à mettre la main sur celui, qu'elle repère très vite, plus particulièrement introduit par Martin Schwartz. Elle se relève alors pour aller s'asseoir à la table de la chambre.

« Histoire de l'accès au crédit dans le monde occidental – essai sur la fonction monétaire », dit le titre. La quatrième de couverture présente l'auteur, dont une photo donne un aperçu du visage. Il y fait très jeune. L'ouvrage date de 1998. Il a été imprimé en 99. Lucille l'ouvre à la page du sommaire.

« Troc et fonction monétaire » est l'intitulé du premier chapitre. Sautant quelques lignes, Lucille s'arrête à celui du chapitre 4 : « L'invention des lettres de change et le pouvoir des Templiers. » Plus haut : « La tentative d'unification monétaire sous Saint-Louis. » Plus loin : « Philippe Le Bel et la confiscation du pouvoir de battre monnaie. » Plus haut : « Le financement de la Révolution industrielle du Moyen Age décrite par Jean Gimpel. »

Lucille feuillette alors l'ouvrage qui laisse aussitôt apparaître, en de multiples endroits, dans la marge, des annotations manuscrites. Il semble qu'un authentique dialogue, écrit, se superpose au contenu du livre. Interrogations, ratures, points

d'exclamation et phrases numérotées de deux écritures différentes se répondent et renvoient l'une à l'autre, tout au long de l'essai. Tandis qu'elle le parcourt ainsi, un marque-pages en tombe soudain, glissant de l'intérieur du livre. Lucille le ramasse. C'est la photo en pied d'un promeneur à contre-jour, que signe une citation d'un certain Jean Dypréau. « Celui qui marche droit pense de travers, » est-il écrit. Elle retourne le marque-pages au dos duquel elle ne trouve ni commentaire ni annotation manuscrite. Elle le pose sur la table qui lui sert de bureau et se décide à lire pour de bon.

A peine a-t-elle fini les premiers paragraphes que le téléphone sonne. Après avoir décroché, c'est une voix masculine inconnue qu'elle entend dans le combiné.

– Madame Schwartz ? S'enquiert son interlocuteur.

– C'est elle-même.

– Pardonnez-moi de vous déranger, madame, vous ne me connaissez pas. Je m'appelle Denis Stigler. Je me demandais si vous accepteriez de me rencontrer.

Lucille laisse passer un instant de silence.

– A quel sujet ? Demande-t-elle.

– Au sujet de votre grand-père.

– Mais encore ?

– Je dois être l'une des dernières personnes à l'avoir vu vivant, madame Schwartz. Cela ne vous semble peut-être pas suffisant, mais j'aimerais beaucoup pouvoir

continuer de visu.

Lucille, de nouveau, se tait quelques instants avant de répondre, ce dont Stigler ne lui laisse pas le temps.

- Etes-vous disponible ce soir ? Enchaîne-t-il.
- Qu'y a-t-il de si urgent ? J'ai l'intention de sortir dîner, d'ici peu.
- C'est-à-dire ?
- Comment cela, c'est-à-dire ?
- A quelle heure pensez-vous quitter l'hôtel ?

Excédée, Lucille pousse un soupir d'agacement.

- Dans une demi-heure, tout au plus, répond-elle sèchement.
- Parfait. Rejoignez-moi, ce sera amplement suffisant.
- Vous rejoindre ?! Mais d'où m'appelez-vous ?
- Du hall de votre hôtel. Je vous attends à la terrasse du bar. Prenez votre temps pour descendre. A tout de suite, madame Schwartz.

Stigler raccroche sans que Lucille puisse réagir. Sur son visage, la stupeur le dispute à la colère.

- Non, mais quel effronté, ce type ! S'exclame-t-elle.

Prenant le temps de se détendre, elle se rend compte qu'il a pourtant fait naître une curiosité qu'elle a vivement envie de satisfaire. Elle a tôt fait d'enfiler une veste et sort de sa

chambre pour le rejoindre.

C’est un homme au physique assez sec qui se lève pour lui serrer la main, lorsqu’elle s’approche de la table basse où il l’attendait, assis. Un menton proéminent et des pommettes saillantes donnent une forme triangulaire à son visage, au regard gris clair ayant quelque chose de glaçant. Ni beau ni laid, il est doté d’une physionomie curieuse qui rend difficile l’estimation de son âge. Ayant commandé pour elle ce qu’elle lui a dit souhaiter consommer, il s’avance sur le bord de son fauteuil et la regarde avec un demi-sourire qui exprime, plus qu’autre chose, une certaine malice.

– Je ne vais pas tourner autour du pot, madame Schwartz, annonce-t-il ; je suis éditeur et j’ai rencontré votre grand-père il y a quelques mois parce qu’il souhaitait publier un livre. Son décès a interrompu ce projet mais je sais qu’il avait commencé à écrire. Ce que je souhaite, c’est retrouver son manuscrit et je vous demande de m’y aider.

Lucille regarde son visiteur qui lui inspire, plus encore que tantôt, au téléphone, à la fois quelque chose de vivement déplaisant et une curiosité grandissante.

– Comment avez-vous su dans quel hôtel j’étais descendue ? Lui demande-t-elle.

– Facilement. Je savais que vous portiez le même nom que votre grand-père. Il m’a suffi de téléphoner aux hôtels que vous étiez le plus susceptible de choisir, en éliminant les plus chers et les plus rustiques, au prétexte

d’avoir oublié votre numéro de chambre.

Se redressant sur son siège, sans la quitter des yeux, Stigler plonge la main dans l’une de ses poches.

– Vous permettez ? Lui demande-t-il en extirpant un paquet de cigarettes.

– Je vous en prie. Merci, non ; décline-t-elle devant le paquet qu’il lui tend.

Il se lève pour se saisir d’un cendrier posé sur une table voisine.

– Qu’est-ce qui vous rend si avide, monsieur l’éditeur… commence Lucille.

– Appelez-moi Denis, l’interrompt-il.

– Non. Voulez-vous me rappeler votre nom de famille ?

– Stigler.

– Qu’est-ce qui vous rend si avide, monsieur Stigler, de retrouver le manuscrit de mon grand-père ?

– Ce qu’il contient.

– Et que savez-vous de ce qu’il contient ?

– Mon métier m’a placé au contact d’une très grande diversité de personnalités. A ce contact, j’ai développé une certaine capacité à rapidement repérer à qui j’ai à faire, à l’occasion de rencontres, même réduites à une poignée de mains. Et je peux vous dire avec certitude, madame Schwartz, que votre grand-père protégeait un

secret mais qu'il avait pris la décision de le révéler. C'est cela, que contient son manuscrit : une révélation.

Lucille laisse passer quelques instants de silence.

– En quoi consistait son projet de publication, au juste ? Lui demande-t-elle finalement.

– Il s'agissait d'une autobiographie.

– Une autobiographie ?

– Cela vous étonne ?

– Oui.

– Pourquoi ?

– Parce que… je n'ai pas gardé cette image-là de lui. Je l'imagine mal se mettre à raconter sa vie.

– On ne raconte jamais sa vie dans un livre. Une autobiographie n'est pas une encyclopédie. C'est un regard qui donne du sens à une expérience, après coup, sous forme de récit. Savez-vous à quoi votre grand-père a consacré l'essentiel de sa vie ?

– Cela dépend de ce que l'on juge être l'essentiel d'une vie.

– Bref : vous n'en avez aucune idée.

– Qu'en savez-vous, vous-même ? Rétorque Lucille sur un ton nettement durci.

– Ce qu'il est venu m'en dire.

Denis Stigler écrase son mégot de cigarette et s'adosse complètement à son fauteuil en croisant les bras. C'est un homme capable de formules lapidaires, voire assassines, prononcées avec une spontanéité presque naïve, sans malveillance ni agressivité. Dans le regard qu'il pose sur elle, Lucille déchiffre un amusement qui l'intrigue et l'effraye à la fois. Soudainement, l'éditeur s'avance de nouveau sur le bord de son siège et s'agite sensiblement, en parlant.

– L'été dernier, il est venu me trouver, madame Schwartz, se met-il à raconter ; je savais qui il était. Tout le monde sait qui était Martin Schwartz, ici. Le voir débarquer dans mon bureau était intriguant, en soi. Je suis un petit éditeur. Votre grand-père a beaucoup publié. Des articles, des essais, des études bibliographiques. Il ne pouvait pas avoir besoin de moi pour cela. J'ai vite compris que son projet était d'une tout autre nature que les précédents.

Il se redresse et, tout en continuant à parler sans quitter Lucille des yeux, ressort son paquet de cigarettes qu'il lui tend machinalement, avant d'en prendre une qu'il allume aussitôt.

– Mais je ne saute pas sur tout ce qui bouge et je ne suis pas impressionnable, continue-t-il ; aussi, lorsqu'il m'a parlé d'un projet de publication, je ne me suis pas laissé convaincre facilement. Il ne suffit pas de s'appeler Martin Schwartz pour prétendre publier n'importe quoi. Nous avons donc décidé de nous revoir. J'ai découvert, alors, quelle personnalité fascinante était votre grand-père, madame Schwartz. J'ai vite pris goût à nos

rencontres. Nos discussions m'ont passionné…

– Sur quoi portaient-elles ? Interroge Lucille.

– L'économie. Vous savez qu'il en était l'un des plus grands spécialistes contemporains, n'est-ce pas ? Il s'est montré plus particulièrement porté sur la question monétaire. Il m'a appris énormément de choses. Il avait une façon d'en parler absolument passionnante, même pour un auditeur parfaitement profane dans ce domaine, comme moi. Il m'a donc tout d'abord convaincu qu'il possédait de solides facultés de vulgarisateur.

– Et ? Demande Lucille avec une certaine impatience, alors que l'éditeur marque une petite pause dans son récit.

– Il m'a parlé de l'idée d'une autobiographie. Là non plus, de prime abord, je n'ai pas été convaincu. Je ne voyais pas le rapport avec le contenu de nos échanges, qui portaient beaucoup sur l'actualité internationale, la crise financière, plus particulièrement. Il m'a parlé de ses relations avec des chercheurs illustres, et même quelques Prix Nobel. Ce que je vous raconte là s'est déroulé sur plusieurs semaines, à l'occasion de nombreuses rencontres, entrecoupées par les lectures des papiers qu'il me faisait parvenir, dont la plupart étaient de sa main.

Joignant les mains devant lui, Denis Stigler fixe Lucille dans les yeux.

– Pour finir, je me suis trouvé sous son charme, madame Schwartz, lui déclare-t-il comme s'il s'agissait d'un aveu ; mais j'avais du mal à me le faire admettre. Je continuais à douter de l'intérêt de son projet d'autobiographie. Je comprenais qu'il me cachait quelque chose et je ne parvenais pas à déceler quoi. Il souriait souvent, en silence. Nous étions tous les deux placés dans une sorte de jeu de rôles. Mais au fond de moi, j'étais convaincu que cet homme avait des choses à révéler. Il savait quelles étaient les coulisses de tout ce qu'il m'apprenait et c'est cela, en fait, qu'il avait envie de raconter.

– Que s'est-il passé, ensuite ?

– J'ai cédé. J'ai accepté qu'il me communique quelque chose que je promettais de lire attentivement. « Je vais vous surprendre, » m'a-t-il dit… c'était il y a trois semaines. Je n'ai jamais rien reçu.

– Monsieur Stigler, prononce Lucille lentement, vous m'avez déclaré tantôt, au téléphone, que vous étiez probablement l'une des dernières personnes à l'avoir vu vivant.

– Je lui ai rendu visite le soir de sa mort. Peut-être même est-il décédé seulement quelques heures après cet entretien.

– Quel était le motif de votre visite ?

– J'étais impatient. Je voulais qu'il me remette les

premières pages de son manuscrit. Il n'a pas voulu.

– Pourquoi ?

L'éditeur hausse les épaules.

– Parce qu'il n'était pas suffisamment content de ce qu'il avait produit jusque-là, parce qu'il voulait ménager l'effet de surprise qu'il me réservait, ou pour toute autre raison… répond-il ; que sais-je ? Il a refusé de me le remettre, c'est tout. Il a tenté de changer de sujet de conversation, à plusieurs reprises. Il était capable de beaucoup d'humour, madame Schwartz… ce soir-là, il m'a un peu taquiné.

– C'est-à-dire ?

Stigler répond d'un geste vague de la main.

– Il s'est un peu moqué de mon empressement, explique-t-il après un instant de silence ; il m'a dit que je ressemblais à un personnage de roman et que ce que je cherchais devait se trouver dans un donjon, au fond d'une malle de vieux souvenirs.

Lucille blêmit. Elle s'efforce aussitôt de se donner une contenance et penche la tête pour passer la main sur sa jambe, comme pour en écarter une poussière ou lisser un pli.

– Je me pose une question, monsieur Stigler, dit-elle en prenant un air inspiré ; qu'est-ce qui vous rend si sûr que ce manuscrit contient ce que vous croyez ? Après tout, peut-être n'existe-t-il même pas. Peut-être mon grand-père, ce soir-là, n'avait-il même pas commencé à

l’écrire…

- J'en doute. Peut-être avait-il seulement entamé un travail de tri et de compilation de textes écrits antérieurement. Mais un manuscrit existe. C'est certain.
- Comment pouvez-vous en être si sûr ?
- Je vous l'ai dit, madame Schwartz : je vois beaucoup de choses chez les gens, et plus particulièrement ce qu'ils dissimulent ou s'efforcent de minimiser. Je vois, par exemple, que quelque chose vient de vous troubler et que vous essayez de n'en rien laisser paraître...

Lucille ne peut s'empêcher de rougir.

- Votre grand-père gardait, quelque part, un texte, un aveu, quelque chose de décisif, enchaîne-t-il comme s'il n'avait rien vu ; ne me demandez pas de vous le prouver. Je le sais, c'est comme ça.
- Bien... consent Lucille, se ressaisissant ; vous savez qu'il cachait quelque chose. Et en quoi est-ce que cela me concerne ?
- Je vous l’ai dit : je souhaite que vous m’aidiez à le trouver.
- Et qu'est-ce qui vous fait penser que j'accepterais de le faire ?
- Rien. Je tente ma chance, c'est tout.

Déconcertée par cette transparence et cette sincérité presque brutales, Lucille regarde son interlocuteur sans rien dire.

– Je vais y réfléchir, dit-elle finalement, sans le quitter des yeux.

– C'est tout ce que je souhaitais entendre à ce stade, madame Schwartz.

Il se lève.

– Vous pouvez me joindre à tout moment à ce numéro, lui dit-il en lui tendant une carte de visite ; même la nuit. Si je ne réponds pas, laissez-moi un message en me disant à quel moment je peux vous rappeler.

– Une dernière chose, monsieur Stigler : pourquoi tenez-vous tellement à découvrir ce secret, dont vous pensez que mon grand-père en a laissé la clé, quelque part ?

Stigler la regarde d'un air amusé.

– Par curiosité, je pense, répond-il simplement ; au-revoir, madame Schwartz. Je vous remercie d'avoir accepté cet échange. Je compte sur vous pour me recontacter bientôt.

Sur ce, sans attendre qu'elle lui serre la main ou le salue en retour, Denis Stigler s'éloigne d'une démarche féline.

Deux personnes se parlent au téléphone.

– Elle a déjà rencontré l'éditeur, dit l'une.

– Déjà ? S'exclame l'autre.

– Il est allé la trouver à son hôtel, presque dès qu'elle y était rentrée.

– Comment a-t-il su où elle était ?

– Je ne sais pas. Peut-être l'a-t-il suivie.

– Vous ne savez pas ce qu'ils se sont dits ?

– Non. A ce stade, aucun dispositif d'écoute n'a été posé. Mais il est à peu près certain qu'il lui a parlé du manuscrit.

– Il faut aller très vite. Je vous donne le feu vert pour passer à l'action.

– J'ai anticipé. Tout est prévu.

– Tenez-moi au courant. Je veux aussi savoir qui elle voit, quand, à quelle occasion.

– Je vous rappelle que le contrat ne porte que sur une semaine de filature.

– Je sais. Justement : là aussi, on accélère. On vient de rater le contenu d'une rencontre importante, je ne veux pas que ça se renouvelle.

– La pose des micros peut aller très vite. Pour son mobile, c'est plus compliqué. Et nettement plus cher.

– Faites le nécessaire.

– Je n'ai pas les contacts. Cela prendra du temps.

– Alors commencez par son fixe, à l'hôtel. Ainsi que sa

chambre.

– Bien. Je vous rappelle demain à la même heure.

– C’est cela. A demain.

Essoufflée, Lucille s’assied par terre. Il n’y a pas de manuscrit, même dissimulé, dans la malle.

Sur le lit, elle a étalé tous les objets que contenaient les différents lots qu’avait formés son grand-père : pierres et fragments de roches, cannes et livres. Dans la malle, il ne reste rien. Armée d’une lime à ongles, elle a tenté de découvrir un double fond ou quelque espace dans le couvercle recouvert de la toile de vieux tissu qui en habillait l’intérieur. Et elle regarde, dépitée, le résultat de ses efforts : un intérieur lacéré qui laisse apparaître le bois du couvercle, une lime à ongles cassée, des rougeurs douloureuses sur les doigts et la paume de sa main, et des entailles dans le bois du fond et des montants de la malle.

La phrase prononcée par Stigler résonne pourtant dans sa tête. « Il m’a dit que je ressemblais à un personnage de roman et que ce que je cherchais devait se trouver dans un donjon, au fond d’une malle de vieux souvenirs. » « Dans un donjon, au fond d’une malle de vieux souvenirs. » « Au fond d’une malle de vieux souvenirs. »

Prenant sur elle, elle se relève. Sur le bureau de la chambre, le fameux livre de Benjamin de Wilde est resté comme elle l’avait laissé, avant d’aller rejoindre l’éditeur. A côté, elle a posé la

note qu’on lui a remise, à la réception, au moment où elle retournait à sa chambre. Dans sa hâte de fouiller la vieille malle, elle n’y a pas prêté attention. C’est un message qu’on lui a laissé. Un certain Shane Mac Leod cherche à la joindre, a souhaité qu’elle le rappelle et a laissé un numéro de téléphone.

Lucille s’assied à la table et se saisit du message. Shane Mac Leod… un nom qui ne lui dit strictement rien. Elle regarde l’heure. Elle ne sortira pas dîner. Elle se saisit du combiné du téléphone de la chambre et appelle la réception pour qu’on lui monte un repas froid.

Plongée dans la lecture de l’essai, une assiette et un verre vides sur le côté de la table, Lucille prend des notes sur une feuille. Dans une colonne, les têtes de chapitre ; dans une deuxième, ce qu’elle comprend être les principales idées et concepts ; dans la troisième, les annotations manuscrites. C’est sur cette dernière colonne qu’elle porte le plus d’attention.

Avant de procéder ainsi, méthodiquement, elle a parcouru tout le livre en ne lisant que ces commentaires, dans la marge. Elle y a cherché quelque message secret. Elle n’a rien trouvé que de très abscons. Des citations, des formules mathématiques, des observations et des objections se rapportant à des théories qu’elle ne connaît pas.

Elle a cherché une ambiguïté à déchiffrer... et n'en a pas trouvé la trace. Car si ces ajouts manuscrits demeurent à déchiffrer, ils sont manifestement précis et univoques. Ce sont des précisions d'experts, qui opposent l'un à l'autre l'exactitude et l'acuité de leur connaissance. Ils ne sont évidemment pas ambigus.

Elle referme le livre et le rouvre à la première page. Celle qui porte la dédicace de son grand-père, qu'elle relit, lasse de la vanité de ses efforts. « A toi, Lucille, ce livre, ce qu'il contient et ce message : lorsque le groupe prépositionnel est détaché, il peut qualifier un syntagme... ou un autre. »

Lucille prend une profonde inspiration et pousse un long soupir. Elle ne sait pas ce qu'est un groupe prépositionnel ni de quoi il peut être « détaché, » et n'a pas la moindre idée de ce qu'est un syntagme. Elle n'a pas d'accès à Internet depuis sa chambre et sait seulement devoir attendre le lendemain pour éclairer ces notions, a priori grammaticales, dont elle ne voit absolument pas le rapport avec le contenu du livre ni en quoi elles peuvent l'aider à le comprendre.

Sous l'effet de la fatigue, elle se frotte les yeux. Il est plus de trois heures du matin. Décidant de se coucher, elle plie soigneusement les quelques pages qu'elle a noircies et les insère dans le livre, qu'elle glisse dans son sac, le marque-pages situé là où elle a interrompu sa lecture. Quelques instants plus tard, elle dort déjà profondément.

Cette nuit-là, son sommeil est agité. Elle rêve de son grand-père. En bras-de-chemise, il marche devant elle. « Le syntagme est qualifié, » lui dit-il. « Je vais tomber, » pense-t-elle. Ils sont au bord d'un ravin. Du vide, lui parvient la voix de Denis Stigler qui lui crie quelque chose qu'elle ne comprend pas. Puis son grand-père se retourne et lui sourit. La lumière du soleil, derrière lui, l'empêche de bien distinguer les traits de son visage. C'est Shirley Evans. « C'est un vieux souvenir, madame Schwartz, lui murmure-t-elle ; au fond d'une malle. »

Elle entend, distinctement à présent, Denis Stigler. Il est juste derrière elle et lui crie dans l'oreille. « Vous êtes troublée, madame Schwartz ! »

Lorsqu'elle se réveille, en sursaut, son réveil indique qu'il est à peine plus de quatre heures. Frissonnant, elle se retourne sur son oreiller. Les yeux ouverts sur l'obscurité, elle se rend compte que le sommeil sera peut-être long à revenir.

Le lendemain matin, après avoir pris son petit-déjeuner à la terrasse de l'hôtel, elle appelle le numéro permettant de joindre Shane Mac Leod.

– Hello ? Répond-il.

– Monsieur Mac Leod ? Demande-t-elle.

– Lui-même, confirme-t-il avec un fort accent.

– Lucille Schwartz, à l'appareil ; vous avez cherché à me rencontrer, hier.

– Oui, madame Schwartz. Je ne pensais pas que vous rappelleriez si vite…

– Je vous écoute.

– Not on the phone, pas au téléphone, s'il vous plaît. Je voudrais beaucoup vous rencontrer.

– C'est à quel sujet ?

– Ça non plus, pas au téléphone. S'il vous plaît.

Lucille laisse passer un instant de silence.

– C’est important pour moi, madame Schwartz, continue Mac Leod ; mon nom ne vous dit rien ?

– Rien du tout.

A son tour, il reste silencieux un instant avant de reprendre.

– Laissez-moi vous rencontrer, je vous en prie, insiste-t-il ; à l’heure qui vous arrangera, et où vous voulez.

– Très bien, se résigne-t-elle ; alors, disons en fin de matinée, dans un café au bord du lac, près de l’Office du tourisme de Montreux.

– C’est d’accord, mais pouvez-vous être plus spécifique ? Où, exactement, et à quelle heure ?

– Je ne me souviens plus du nom de l’endroit et je ne sais pas à quelle heure j’y serai. Je vous appellerai à ce numéro entre onze heures et midi. A tout à l’heure.

Elle raccroche sans lui laisser le temps de répondre. Puis elle range son téléphone portable dans son sac et se dirige vers le parking de l’hôtel pour y prendre sa voiture.

Quelques minutes plus tard, elle roule au pas dans le centre de Montreux en quête d’une place où se garer. Elle a l’intention de s’installer à une terrasse pour poursuivre sa lecture et la prise de notes qui l’accompagne.

Ayant finalement trouvé où laisser sa voiture, elle en descend sans prendre garde à la moto qui la suit depuis son départ de l’hôtel. Au moment où elle s’apprête à contourner le véhicule

pour gagner le trottoir, le deux-roues fonce sur elle. Elle n'a que le temps de pousser un cri de frayeur en apercevant le bras tendu et la main ouverte du passager, menaçant. En lui arrachant le sac qu'elle porte à l'épaule, il la fait décoller du sol et la projette plusieurs mètres plus loin, tandis que le pilote fait vrombir le moteur en passant à sa hauteur. Lucille se retrouve sur le dos, une vive douleur à l'épaule et une bosse naissante à l'arrière du crâne.

En quelques instants, plusieurs personnes sont attroupées autour d'elle. Elle se redresse, endolorie, en entendant un homme qui déclare être pharmacien et lui demande comment elle va.

– Ça va… répond-elle machinalement, sans conviction.

– Vous êtes sûre ? Insiste-t-il.

– Quels salauds ! S'exclame une femme, sincèrement indignée.

– Oui, je suis sûre, répond Lucille ; je vais me relever.

Les quelques personnes s'écartent pour la laisser se mettre debout, le pharmacien lui offrant son bras pour la soutenir.

– Je vous remercie, ça va, dit-elle en frottant ses vêtements.

– Il faut que vous alliez faire une déposition au commissariat, lui dit l'homme qui l'a aidée à se relever ; vous savez où il se trouve ? Vous pouvez marcher ?

– Oui… non, je ne sais pas où il se trouve.

L'homme se tourne vers la petite assistance qui l'entoure.

– Est-ce que quelqu'un peut l'y conduire ? Demande-t-il ; je ne suis pas véhiculé.

Un jeune homme en costume-cravate s'avance d'un pas.

– Je vais vous conduire, madame, propose-t-il ; j'ai tout vu. Venez avec moi, je suis en train de bloquer la circulation. Allez, venez.

Se laissant faire, Lucille s'appuie sur le bras du jeune homme qui s'apprête à lui faire traverser la rue, vers une grosse berline, feux de détresse allumés, portière ouverte, immobilisée de l'autre côté.

Dans sa voiture, Lucille est prise d'un tremblement incontrôlable. Le jeune homme la regarde à la dérobée, en roulant à faible allure. Lorsqu'ils atteignent le commissariat de police, il sort précipitamment de la voiture et la contourne pour lui ouvrir la portière.

Après sa déposition, étayée du témoignage de son conducteur, Lucille se sent soudain saisie d'un accès de faiblesse. Ses jambes lui semblent faites de coton sur du balsa.

– Où voulez-vous que je vous conduise ? Lui demande son accompagnateur.

– Nulle part, je vous remercie, lui répond-elle, en parvenant à lui sourire.

– J'ai entendu votre déposition, madame Schwartz,

reprend-il avec douceur ; vous n'avez plus rien. Je ne peux pas vous laisser comme ça. Allez, montez dans ma voiture. Je peux encore quelque chose pour vous.

Sans insister, Lucille s'exécute. Alors qu'il reprend doucement la rue principale, il se tourne vers elle et lui sourit.

– Dans votre malchance, vous avez de la chance, lui déclare-t-il ; je dirige une agence bancaire. Vous allez venir avec moi au bureau. Je vais vous ouvrir un compte provisoire et vous fournir un moyen de paiement.

– Non, je vous en prie… tente de protester Lucille.

– Ce n'est rien. Rien du tout, je vous assure. Je vous ai entendue donner le nom de votre banque et le numéro de votre carte visa… nous prendrons contact avec eux, ne vous inquiétez pas. Ce sera comme si vous alliez dans votre propre agence.

Il tourne de nouveau la tête vers elle.

– Monsieur Rohmer, c'est cela ? Lui demande-t-elle.

– Appelez-moi Antoine, lui répond-il.

– Merci, Antoine… prononce-t-elle presque à voix basse.

Washington, 1967, *« Appelez-moi Martin »*

Printemps 1967. Il pleut à verse sur Washington. Des passants, se protégeant tant bien que mal, qui avec son journal déplié sur la tête, qui engoncé dans son imper au col remonté contre la nuque, trottinent ou courent en évitant des flaques d'eau.

Le passage soudain d'une ondée plus violente surprend les piétons, qui accélèrent leur course. Un homme que ne protège ni capuchon ni parapluie, tête basse rentrée dans les épaules, se précipite pour atteindre le porche de l'entrée d'un immeuble, quelques mètres devant lui. Ne regardant que là où il pose les pieds, il ne voit pas qu'un autre que lui, en sens inverse, court se protéger sous le même surplomb de l'entrée la plus proche. Lorsqu'ils atteignent, chacun d'un bond, le seuil où s'abriter, les deux hommes se jettent violemment l'un contre l'autre. L'un des deux manque de tomber à la renverse, tandis que l'autre lâche le journal, plié, qu'il tenait serré contre lui.

– Je suis désolé, déclare le premier ; je ne vous ai pas fait mal ?

– Ça va… répond le second, un peu sonné, tandis que l'autre se penche déjà pour ramasser le journal ainsi qu'un petit livre qui était emballé dedans.

– Je m’appelle Jimmy Mac Leod, dit-il en tendant les deux objets à leur propriétaire.

– Merci, monsieur Mac Leod, répond ce dernier, qui passe inutilement la main sur la couverture du livre, comme pour l’essuyer.

– J’espère que ce n’est pas un ouvrage précieux…

– Non… ça ira.

Chichement abrités par l’étroit surplomb du seuil où ils se trouvent, les deux hommes gardent le silence en contemplant la pluie qui tombe dru. Quelques instants passent ainsi, jusqu’à ce que l’ondée ait fini de traverser le secteur et que l’averse redevienne plus clémente.

– On dirait que ça se calme, observe Mac Leod.

– Oui… confirme l’autre ; nous allons pouvoir reprendre nos routes respectives. Au revoir, monsieur Mac Leod.

– Au revoir, monsieur… je ne me souviens pas de votre nom ?

– Je ne vous l’ai pas donné. Appelez-moi Martin.

– Alors au revoir, Martin.

– Après lui avoir adressé un signe de tête, le dénommé Martin reprend sa course, sous le regard suspicieux de Jimmy Mac Leod qui le suit des yeux. Il ne peut s’empêcher de penser qu’il s’agit là d’un homme qui a quelque chose à cacher, tout en se disant qu’il cède ainsi à

une possible déformation professionnelle typique du journalisme d'investigation. Au moment de repartir, il baisse la tête et remarque soudain un bout de papier plié en quatre, par terre, contre la porte de l'entrée où il se tient. Intrigué, il le ramasse et le déplie. C'est un mémo. Tapé à la machine sur un papier sans en-tête, il est classiquement référencé de l'auteur au destinataire, précisés par leurs initiales, lesquelles sont suivies d'un slash puis d'une date, récente.

– « MS à GPS… » prononce Mac Leod à voix haute ; « M. » comme Martin ?

Le message tient sur une seule page. Mac Leod en prend connaissance en quelques instants. A peine a-t-il lu la dernière phrase qu'il se précipite dans la rue en revenant sur ses pas, dans l'espoir de rattraper l'homme que le hasard a mis sur sa route. Au premier carrefour qu'il atteint, haletant, il vérifie qu'aucune silhouette ne retient son attention, dans chacune des trois directions qui s'offrent à lui. Il regarde alors sa montre pour se souvenir de l'heure qu'il est, tandis qu'il s'en retourne vers sa destination initiale.

Quelques centaines de mètres plus loin, il s'arrête dans une cabine téléphonique pour y appeler Michael Kruger, l'un de ses proches amis, journaliste comme lui.

– Allô, Mike ? C'est Jimmy. Tu as une minute ?

– Salut, Jimmy. Je t'écoute…

– Qu’est-ce que tu pourrais me dire d’un général qui a tenu une conférence de presse violemment critique vis-à-vis du gouvernement, en 1965, et qui a pour conseiller un certain J.R. ?

– A chaud, comme ça, je ne vois pas… un général, tu dis ?

– Quelqu’un dont on parle en disant « Le Général, » oui.

– Il faudrait que je fasse un peu de recherches. En 1965, c’est cela ? Et qui a pour conseiller quelqu’un dont les initiales sont J.R. ?

– C’est cela.

– Sur quoi est-ce que tu as mis la main, toi… c’est urgent ?

– Je ne sais pas. Peut-être.

– Je te rappelle.

– Merci, Mike.

A peine a-t-il raccroché, il compose le numéro d’un autre de ses amis, également journaliste, dénommé George Peck.

– Allô, George ? C’est Jimmy. Je te dérange ?

– Non, tu ne me déranges pas.

– Dis-moi, un livre de Locke dont le titre est très long, et contient les mots « considerations, » « interest » et « value of money », ça te dit quelque chose ?

– Attends… oui, je crois que je vois… ne bouge pas…

Le son d'un combiné que l'on pose parvient à l'oreille de Mac Leod, suivi d'un silence que brise à nouveau la voix de Peck.

– Jimmy ?

– Oui, je t'écoute.

– « Some considerations of the consequences of lowering the interest and raising the value of money », John Locke, 1691. C'est cela, n'est-ce pas ? C'est un essai du philosophe sur la théorie quantitative de la monnaie. Le cœur de son travail, d'après moi.

– Tu pourrais m'expliquer ?

– Pas comme ça, en deux mots, au téléphone. Enfin, en gros, Locke a démontré que la valeur d'une monnaie dépend quasiment exclusivement de la quantité dans laquelle elle est mise en circulation.

– C'est tout ? C'est l'idée que, plus il y a de monnaie, moins elle a de valeur ?

– Pas exactement… ce que tu viens de dire, ça évoque le phénomène de l'inflation et la pensée de Locke est un peu plus subtile que ça. Si tu veux, il a démontré que le prix d'une richesse est fonction d'un rapport entre deux grandeurs, la quantité de richesse stockée et le flux de richesse échangée. Mais disons que, dans le cas particulier de la monnaie, Locke a en effet affirmé que seule l'une de ces deux grandeurs, la quantité totale circulant, était déterminante. Tu me suis ?

– Je ne suis pas sûr.

– Pourquoi est-ce que tu me demandes ça ?

– Est-ce que cette théorie de Locke a quelque chose d'actuel ? Je veux dire, est-ce que quelqu'un qui serait actuellement aux affaires aurait une raison de se promener avec ce livre ?

– Un enseignant ou un étudiant, peut-être. Sinon… je gage que la plupart des banquiers ne l'ont jamais lu, si c'est cela que tu me demandes.

Il passe quelques instants de silence.

– Tu es encore là ? Demande Peck.

– Oui, je suis là.

– Tu as l'air déçu ?

– Non, non.

– A quoi est-ce que tu t'attendais ?

– Justement : à rien. Merci beaucoup, George ; je t'expliquerai.

– Tu as l'air d'avoir mis la main sur quelque chose…

– Je crois, oui. A bientôt, George, merci encore.

– A bientôt, Jimmy.

En sortant de la cabine téléphonique, Jimmy Mac Leod jette une nouvelle fois un coup d'œil à sa montre et reprend son chemin, à vive allure, pour minimiser le retard qu'il vient de prendre sur l'emploi du temps de sa journée.

Les jours suivants, tous les matins à la même heure, il se rend devant l'endroit, sur le trottoir d'en face, où le hasard l'a fait percuter ce mystérieux « Martin » qui n'a pas voulu lui donner son nom. Adossé à un arbre qui le dissimule partiellement, il y attend parfois jusqu'à vingt minutes dans l'espoir de voir réapparaître la silhouette sportive, de grande taille, du personnage au livre de Locke et au mémo intriguant.

Un soir, alors qu'il vient de rentrer chez lui, il reçoit l'appel promis de Michael Kruger.

– Allô, Jimmy ?

– Salut, Mike. Alors ? Tu as trouvé quelque chose ?

– Je crois, oui. Ton général doit être le Président de la République française, Charles de Gaule.

– Le Président français ?

– Ça colle. Il a pour conseiller un certain J.R., Jacques Rueff. Et le 4 février 1965, il a convoqué une conférence de presse au cours de laquelle il s'en est pris violemment à la politique économique américaine, qu'il a accusée de trahir ses alliés de Bretton Woods. Il a exigé que les Etats-Unis rétablissent l'équilibre de leur budget, celui de leur balance des paiements et qu'ils dévaluent massivement le dollar.

– Rien que ça…

– Cette conférence de presse n’a pas eu beaucoup d’impact.

– Quel impact aurait-elle pu avoir ?

– La République fédérale allemande et le Japon ne suivent pas le Président français sur sa position vis-à-vis des Etats-Unis. Ils ont trop besoin des dollars américains, sans doute…

– La France aussi.

– Oui, mais c’est le Général…

– Et ce… quel nom as-tu dit ? Jacques…

– Jacques Rueff.

– Oui : quel rôle a-t-il joué là-dedans ?

– C’est l’éminence grise de la Présidence française en matière de politique économique. Il pense pis que pendre de Bretton Woods, pour le rôle que ces accords font jouer au dollar.

– Il faudra que tu m’expliques tout cela, Mike.

– Quand tu veux, Jimmy. Mais dis-moi : sur quelle enquête tu t’es mis, en ce moment ?

– Je t’expliquerai, Mike, mais pas maintenant. J’ai faim et je suis crevé. Je te rappelle.

– OK Jimmy, on se rappelle. A un de ces quatre.

– A un de ces quatre. Merci de ton appel.

Une semaine, jour pour jour, après sa rencontre accidentelle avec l'homme au mémo, Mac Leod voit son vœu exaucé en l'apercevant, qui s'approche à grands pas, sur le trottoir en face de celui où il se tient. Laissant passer son homme afin de le prendre en filature, il contourne lentement l'arbre derrière lequel il l'attendait. Puis, jugeant avoir laissé suffisamment de distance entre eux, il s'élance pour traverser la rue et engager son pas.

De grande taille, relativement imposante, c'est une silhouette qu'il n'est pas difficile de suivre de loin. La marche dure ainsi quelques minutes. Puis, l'inconnu gravit soudain un petit perron et sonne à une porte. Il semble à son suiveur, placé trop loin pour en être certain, qu'il répète le geste d'appuyer sur le bouton de la sonnette, comme pour exécuter un code. L'instant d'après, il passe le seuil de la porte qu'on vient de lui ouvrir.

En passant devant, sans ralentir son allure, Mac Leod note mentalement le numéro de l'entrée où a disparu l'inconnu qu'il suivait. Plus loin, assis dans un bus, il l'écrit sur un petit carnet à spirale sur une page où figurent l'heure et la date de sa rencontre, le titre de l'ouvrage de Locke, diverses initiales, suivies d'hypothèses à la forme interrogative.

Relevant la tête, il regarde alors autour de lui les visages des gens présents dans le bus. Un léger sourire apparaît sur ses lèvres, sans qu'il soit à même de s'en rendre compte. Il entame une enquête dont il n'a aucune idée de là où elle va le conduire, à partir de bien peu d'indices, presque par instinct. Mais il a confiance en son instinct. Et il adore le métier qu'il exerce.

Montreux, 2009, ***« Vous me plaisez, comme alchimiste »***

– Bien ! Et maintenant, allons déjeuner. Je vous invite.

Antoine Rohmer s'est levé et enfile une gabardine. Lucille le regarde, séduite. Il vient de lui ouvrir un compte courant dont la clôture suivra immédiatement son départ de Suisse et de lui fournir une carte bleue. Tout cela, pour ainsi dire sans frais. Il est jeune, élégant, plutôt bel homme. Elle a faim et voilà qu'il lui annonce, enjoué, qu'il l'invite à déjeuner.

– Je ne sais pas comment vous remercier, Antoine, lui dit-elle.

– En me parlant de vous autour d'une bonne table, lui répond-il ; venez, il se trouve que j'en connais une tout près d'ici.

Quelques minutes plus tard, ils sont attablés dans un restaurant dont le cadre est luxueux sans être tape-à-l'œil, et dont Rohmer est manifestement un habitué.

– Je suis confuse de tout ce que vous faites pour moi, déclare Lucille, sitôt assise.

– Il n'y a vraiment pas de quoi, lui répond-il ; alors, dites-moi tout : vous êtes venue ici pour les obsèques de votre grand-père, c'est cela ?

– Oui.

– Eh bien, figurez-vous que je sais très bien qui était Martin Thomas Schwartz…

– Vous le connaissiez ?

– Pas personnellement. Mais plusieurs de mes collègues, de mes supérieurs, devrais-je dire, le fréquentaient. C'était quelqu'un d'assez connu, dans notre milieu.

– La Banque ?

– La finance.

– Je ne suis pas sûre de bien savoir quelle est la différence.

– C'est essentiellement une question d'échelle et de nature des crédits. Je vous expliquerai, si cela vous intéresse. Mais dites-moi : cela va mieux, votre tête ? Et votre épaule ?

Lucille grimace.

– C'est un peu douloureux.

– Je connais un ostéopathe qui vous ferait sûrement du bien. Vous allez rester quelques jours, maintenant que vous avez fait cette déposition au commissariat ?

– Vous croyez qu'il y a une chance pour qu'on retrouve mon sac ?

– Vide de tout ce qu'il contient de précieux, peut-être, oui. Les voleurs s'en sont probablement débarrassés, à l'heure qu'il est. D'après ce que j'ai entendu de votre déposition, ils ont dû déchanter. Ils devaient espérer trouver des bijoux, une grosse somme en liquide… mais il n'y avait rien de tel, n'est-ce pas ?

– Non…

– Vous dites cela comme si vous en doutiez…

Lucille prend une profonde inspiration.

– C'est qu'il contient pourtant quelque chose de très précieux, répond-elle ; mais de précieux pour moi. Mes agresseurs n'y trouveront aucun intérêt. Si je pouvais le retrouver…

– De quoi s'agit-il ?

– D'un livre. Un livre qui, justement, me vient de mon grand-père. Je venais de commencer à le lire.

– Celui dont il a été question dans votre déposition, au commissariat ? Une thèse sur l'histoire de la monnaie, c'est cela ? La thèse de Benjamin De Wilde, si je me souviens bien...

– Vous connaissez ?

– Je l'ai lue. Je dois d'ailleurs l'avoir chez moi. C'est un vrai travail de recherche, assez technique... ne le prenez pas mal, Lucille, mais ça s'adresse plutôt à des spécialistes, ce genre d'ouvrage. Pourquoi est-ce qu'il est si précieux, pour vous ? C'est juste parce qu'il appartenait à votre grand-père que vous y tenez ?

– Non, pas seulement. Mais cet exemplaire était annoté de sa main, et de celle de l'auteur. J'avais même commencé à prendre des notes…

Un accès d'émotion lui fait pencher la tête.

– Des notes ? Lui demande Rohmer ; vous preniez des notes en lisant ?

– Oui, c'est cela.

– C'est indiscret de vous demander pourquoi ?

– Non… pour comprendre, tout simplement. C'est un domaine de connaissances auquel je n'entends rien.

– Quoi donc ? La monnaie ?

– Oui.

– Vaste sujet… et très mal enseigné, d'ailleurs. A mon avis, du moins.

– Voilà qui me rassure… je n'y ai jamais rien compris.

– Et pourtant, au fond, ce n’est pas si difficile. C’est toujours abordé par une approche très technique, mathématique, alors qu’il s’agit d’une réalité sociale qui correspond à beaucoup de bon sens. Où en étiez-vous, dans votre livre ?

– Oh, pas loin. Mais je commençais déjà à être larguée. Peut-être…

Elle s’interrompt, le regardant dans les yeux.

– Oui ? L’encourage-t-il.

– Peut-être pourriez-vous m’aider ?

– Si je peux, ce sera avec plaisir.

– Par exemple, qu’est-ce qui fait qu’un taux de change varie ?

– Le fait qu’une monnaie est plus ou moins achetée, ou vendue, exactement comme une marchandise.

– Une monnaie est donc une marchandise ? Une marchandise un peu particulière, plus importante que les autres ?

Antoine Rohmer pose ses couverts dans son assiette et s’essuie les lèvres, en la regardant à son tour.

– Je crois qu'un seul déjeuner ne suffira pas, Lucille : il va falloir en prévoir d'autres...

Elle lui sourit en retour.

Il s’accoude à la table et se penche vers elle.

– Historiquement, ce que vous venez de dire est resté vrai pendant longtemps. Mais ce n'est plus vrai aujourd'hui, parce que la monnaie est progressivement passée du statut de marchandise à celui de signe… dit comme cela, c’est un peu abscons, j’en conviens. Mais il y a une chose qui est restée vraie de la monnaie, quelle qu’en soit la forme : celui qui en contrôle la rareté détient un pouvoir auquel même le plus puissant des souverains est obligé de se soumettre.

– Je ne comprends rien du tout.

– Au fond, c'est très simple, Lucille. Tenez, je vous propose d'inventer une petite parabole.

Instantanément intriguée, elle l’écoute lui exposer une situation imaginaire à laquelle elle adhère aussitôt. Nous sommes en 1650. Elle est l’alchimiste du millénaire, qui a fait rêver tant de savants et de conteurs, et elle est parvenue à inventer la machine à fabriquer de l’or. Elle vit à Londres, ou à Paris, de rentes raisonnables. Elle n’a que peu de relations et pas de famille.

– Que faites-vous de votre machine ? Lui demande-t-il.

Lucille réfléchit avant de répondre. Y a-t-il un piège ? Que ferait un homme, au dix-septième siècle, qui a trouvé le moyen de fabriquer de l’or ? La réponse n’est-elle pas évidente ?

– Combien cela me coûte-t-il de la faire fonctionner ? Interroge-t-elle finalement.

– Excellente question… cela ne vous coûte pas plus qu'elle ne vous rapporte : vous avez les moyens de produire de l'or en quantité largement suffisante pour couvrir les frais de cette production. Disons qu'il vous faut essentiellement du sable.

– Alors, je ne comprends pas votre question.

– Pourquoi ? Parce que la réponse va de soi ?

– Dame ! Je peux fabriquer de l'or, j'en fabrique. Et je deviens riche.

– Riche, comment ? Vous fabriquez beaucoup d'or avant de le dépenser, ou vous dépensez, sans attendre, ce que vous produisez ?

– Je vois…

La question est peut-être plus profonde qu'elle n'en a l'air de prime abord, se dit-elle.

– Je dépense au fur et à mesure que je produis, reprend-elle finalement ; j'achète, j'investis, bref : je prospère.

– Très bien. Vous prospérez.

Antoine poursuit son récit. L'alchimiste s'habille mieux, prend ses repas dans des restaurants où il n'allait qu'exceptionnellement voire jamais, change d'habitation pour un logement plus luxueux et plus spacieux, fait des affaires : il reçoit des armateurs, des banquiers, des entrepreneurs de toutes sortes.

– En un mot, lui dit-il, vous vous exposez.

– Je suis prudente. Je ne veux pas que ma découverte s'ébruite, car cela me mettrait en danger. Je me surveille, j'agis progressivement et discrètement. J'investis par mandataires interposés, je me confectionne plusieurs identités, je recrute.

– Remarquable…

– C'est un test ?

– Pas du tout.

Antoine reprend la parabole. L'alchimiste a donc une action diffuse, discrète, mais massive. Il détient une quantité d'or illimitée, ce qui lui fait prendre des risques plus étendus que ceux qui ont habituellement cours. Des navires ne reviennent pas, des artisans ne se développent pas, des entreprises font faillite, mais personne n'est mis sur la paille parmi ceux qui les ont financés. Son or circule de plus en plus et parvient aux contremaîtres, aux domestiques et même aux paysans. Tout le monde finit par en détenir ; un peu, mais tout le monde.

– Bref, conclut-il : petit à petit, votre or perd de la valeur. Il vous en faut toujours plus pour obtenir les mêmes biens et les mêmes services.

– Cela sature ma machine ?

– C'est une hypothèse. Disons que cela vous conduit tout droit à deux écueils : celui de la limite physique de production de votre machine, et celui du coût de revient de

son fonctionnement. Par exemple, du coût d'accès au sable dont vous avez besoin.

– Pour le premier écueil, il me suffit de fabriquer une autre machine. Et pour le second, vous m'avez dit tout à l'heure que l'or que je produisais suffisait à me rembourser de ce qu'il m'en coûtait de le produire.

– Au stade où vous n'étiez qu'un savant vivant chichement de rentes limitées, oui. Pas à celui du richissime entrepreneur qui doit rémunérer laquais, armateurs, mandataires et autres intermédiaires, sans compter l'entretien de l'habitation et le renouvellement de ses biens. Quant à la fabrication d'une deuxième machine, puis d'une troisième, elle ne fait que repousser les limites du problème : il arrive nécessairement un moment où la limite physique de votre capacité de production, c'est vous-même et les vingt-quatre heures que contient une journée. A moins de mettre quelqu'un d'autre dans la confidence et d'apprendre le fonctionnement de votre invention à l'un de vos protégés…

Profitant du passage d'un serveur qui prélève leurs couverts et assiettes vides, Lucille réfléchit. Amusée de cet échange, elle se demande à quel moment de ses déclarations le privilège initial de son personnage a commencé à perdre de sa portée.

– Je me reprends, corrige-t-elle enfin ; je peux ? Je reviens au début. Ma machine, au lieu de m'en servir, je propose au roi de la mettre à sa disposition. J'obtiens une audience, je

fais une démonstration. Puis je propose de me mettre au service du royaume.

– Excellent… vous me plaisez, comme alchimiste… partons donc de cette hypothèse.

Rohmer développe aussitôt un autre récit. En 1650, c'est le jeune Louis XIV qui occupe le trône du royaume de France. Les affaires ne vont pas au mieux. Il faut financer la protection des frontières, les alliances, combler les mauvaises récoltes, investir dans la voirie, les équipements publics et le fonctionnement de l'Etat.

– Il fait les mêmes erreurs que vous, Lucille, conclut-il ; et c'est pire : c'est le roi. Il va plus vite et plus fort. Votre machine, vos machines tournent à plein régime. Le roi inonde le royaume de son or. Il s'en trouve partout, jusque dans les mains des mendiants de la capitale. Et la France finit par affronter la plus grave crise financière qu'elle n'a jamais connue : la valeur de sa monnaie s'effondre…

– Où voulez-vous en venir, Antoine ?

– A ceci : la monnaie est, nécessairement, rare. Sans quoi elle cesse d'être monnaie. A la fin de notre parabole, dont votre recours au roi accélère la chute, l'or n'est plus le métal précieux qui sert à fondre les pièces de monnaie : il a été supplanté pour cela par l'argent, le bronze, ou une autre matière précieuse que vous ne savez pas fabriquer. Il n'est plus utilisé que pour fabriquer des socs de charrue et pour cercler des roues.

Lucille le regarde pensivement.

– Quel est le rapport avec les notions de signe et de marchandise ? Lui demande-t-elle.

– Il n'est pas immédiat. C'est que la monnaie peut prendre plusieurs formes, certaines matérielles, d'autres non. Mais quelle qu'en soit la forme, ce qu'il est important de comprendre à propos de la monnaie, c'est que tout réside dans le contrôle de sa rareté. En pratique, dans le contrôle de l'accès au crédit et des conditions de son recouvrement.

– Je ne vous suis pas.

– Qu'elle soit considérée comme une marchandise ou comme un signe, la monnaie reste un symbole : le symbole de ce qui manque ou qui va manquer, au moins pour quelqu'un, quelque part. En cela, son rôle est de permettre l'accès à ce qui manque, directement ou par le recours au crédit. Cette notion de symbole n'est pas facile à comprendre parce que la monnaie, c'est un pluriel, c'est quelque chose qui recouvre des réalités différentes. Tout le monde se représente bien ce que c'est que l'argent : on en a dans ses poches, dans son porte-monnaie, ou bien on en manque. Mais la notion de monnaie peut renvoyer à d'autres formes que les pièces et les billets : les écritures de comptes, les titres, les reconnaissances de dettes... tout cela fait partie des systèmes d'accès au crédit. Et personne ne s'en rend bien compte, mais tout le monde vit essentiellement de cet accès au crédit, pour ne pas dire à crédit.

– Et l'épargne, alors ? Vous prétendez que plus personne n'épargne ?

– C'est une très bonne question, Lucille. Les théoriciens de l'économie ont longtemps pensé que l'épargne était un comportement à part, spécifique, qu'il était opportun de modéliser. Mais ce n'est plus le cas. L'épargne, ce n'est pas de la monnaie mise de côté, sauf quand c'est un bas de laine... c'est devenu la détention d'une richesse, un investissement ou un patrimoine. Les français sont de grands épargnants. C'est resté un peuple de paysans, fondamentalement. Ils sont relativement peu endettés, en réalité... l'Etat français est endetté, mais les ménages le sont beaucoup moins qu'ailleurs. Cela fausse votre jugement, Lucille : toutes nos grandes économies sont fondées sur l'accès au crédit des ménages et des entreprises dont c'est l'endettement qui fait tourner la machine.

– Vous voulez dire que tout le monde doit de l'argent à tout le monde ?

– Un peu, oui. Savez-vous quel est le taux d'endettement moyen des ménages français ?

– Non.

– Il y a peu, il était d'un peu moins de 70% du revenu disponible. Cela a tendance à s'aggraver, depuis l'éclatement de la crise. Mais savez-vous ce qu'il est aux Etats-Unis ? De plus de 140% du revenu disponible... la première puissance mondiale vit à crédit. Au Royaume-

Uni, c'est encore pire : ce taux d'endettement dépasse 170% du revenu disponible.

– C'est terrible...

– Pourquoi ? Au contraire : c'est une garantie de flux.

– Mais c'est extrêmement fragile !

– Non. Cela vous affole parce que vous n'avez pas une bonne connaissance du système, mais vous-même, vous vivez ainsi. Vous ne vous en rendez simplement pas compte.

– Je sais ce que j'ai sur mon compte bancaire, tout de même !

– Et savez-vous qu'un relevé de compte est, fondamentalement, une reconnaissance de dette ?

– Non, je ne le sais pas, et je ne comprends pas : un relevé de compte, c'est le bilan de ce qui m'appartient, ce n'est pas le décompte de ce qu'on me doit...

– Eh bien, si... l'argent que vous déposez à une banque ne vous appartient plus, Lucille. La preuve, cet argent, votre banque en dispose : elle le prête… mais ce n'est pas une insécurité, tout simplement parce que vous pouvez venir le prélever quand cela vous chante.

– Je n'avais jamais vu les choses sous cet angle…

– C'est que les banquiers n'aiment pas les présenter ainsi, par peur de générer des mouvements de panique ou, plus simplement, des comportements irrationnels. Une reconnaissance de dette a effectivement quelque chose

d'inquiétant : elle souffre d'une incertitude, selon que votre débiteur est plus ou moins solvable. Mais votre banque est solvable, Lucille. Le système interbancaire, adossé aux banques centrales, le garantit.

– La crise financière qui a éclaté en 2008 laisse penser le contraire…

– Les banques de dépôt n'ont pas été touchées au point de menacer leurs clients. Vous pouvez avoir confiance en elles exactement comme vous avez confiance dans l'argent que la puissance publique met en circulation… reconnaissez-le, Lucille : en quoi un bout de papier sur lequel il est écrit « 10 euro » doit plus inspirer votre confiance qu'un relevé bancaire ? un billet de 10 euro ne contient pas, à proprement parler, 10 euro, puisqu'il n'est pas fait d'une quantité de matière précieuse valant cette somme. Si vous deviez avoir des doutes, vous ne devriez vous satisfaire que d'or… qui est rassurant parce que personne ne doute de sa rareté. Mais personne ne doute de sa rareté tant que personne ne sait le fabriquer... nous en revenons à notre parabole de tout à l'heure.

Songeuse, Lucille regarde son interlocuteur sans rien dire.

– Je vous soûle, n'est-ce pas ? Lui demande Rohmer avec bienveillance.

– C'est compliqué, mais vous ne me soûlez pas du tout : je veux comprendre tout cela.

– Pourquoi ? Cela vous attire ? Ou bien est-ce parce que votre grand-père vous a légué un livre sur cette question ?

Lucille ne répond pas tout de suite.

– En quelque sorte, oui.

– Mais pourquoi... non, pardonnez-moi, j'allais probablement être indiscret.

– Vous savez ce que dit l'adage, ce ne sont pas les questions qui sont indiscrètes, ce sont...

– Les réponses qui peuvent l'être, oui... je connais ce proverbe.

– Alors, posez-moi votre question : je n'y répondrai peut-être pas, c'est tout.

– Bien... je me demandais pourquoi votre grand-père vous avait légué un tel livre.

Lucille laisse de nouveau passer un instant de silence.

– En réalité, finit-elle par répondre, je ne sais pas. Je pense...

– Oui ?

– Mon grand-père était quelqu'un d'assez joueur, poursuit-elle ; il se peut qu'en m'ayant légué cet ouvrage, il m'ait mise sur une sorte de jeu de piste.

– Un jeu de piste ? Vous voulez dire, une série d'énigmes ? Mais pour vous conduire où ?

– A ce jour, je n'en ai aucune idée.

– Un trésor, en tous cas, n'est-ce pas ? Les jeux de piste, ce sont des chasses au trésor. Faites attention, Lucille : un trésor dissimulé par Martin Schwartz, cela ne peut qu'être convoité par bien du monde...

– Vous êtes sérieux ?

– Non, je ne voulais pas vous inquiéter. Mais... ce n'est pas qu'une boutade. Vous en avez parlé à d'autres que moi, de cette hypothèse de jeu de piste imaginé par votre grand-père ?

– Non. Vous êtes le premier.

– Alors, j'ai tout de même un conseil à vous donner : veillez à ce que je sois aussi le dernier.

– Ma parole, mais vous êtes sérieux...

– Votre grand-père était un être d'exception, Lucille. Il avait des relations parmi les grands de ce monde. Vous avez sûrement, depuis hier, rencontré bien des gens qui ont déclaré que Martin Schwartz était leur ami. Mais dites-vous une chose : ceux qui l'ont aimé sont beaucoup moins nombreux que ceux qui l'ont craint. Et parmi ceux-ci, il s'en trouve certainement qui adoreraient prendre une revanche posthume sur la fascination qu'il a exercée sur eux. Cet héritage, ce livre ne regardent que vous, Lucille. N'en parlez pas. Vous pourriez attiser des curiosités qu'il vaut mieux laisser en sommeil.

Rohmer regarde sa montre.

– Pardonnez-moi, reprend-il ; mais je dois retourner au bureau. Voulez-vous que je vous dépose quelque part ?

– Non, cette fois, ce n'est vraiment pas nécessaire. Merci pour tout, Antoine. Merci infiniment.

– Je vous en prie. Et à très bientôt, Lucille : je compte sur vous pour qu'on se revoie. Il faut encore que je vous explique... ce que vous voudrez, d'ailleurs !

– A bientôt. Et merci encore.

Deux personnes parlent au téléphone.

– Nous avons mis la main sur quelque chose qui devrait vous intéresser.

– Je vous écoute.

– Il s'agit d'un livre que lui a légué le défunt. Une thèse sur l'histoire de la monnaie.

– Et alors ?

– Il est truffé d'annotations manuscrites, de la main de l'auteur et de celle de Schwartz. Ce sont des commentaires très techniques. Mais il y a surtout la dédicace, adressée à sa petite fille : c’est très certainement une piste.

– Faites-le moi passer.

– C'est prévu. Un coursier vous l'apportera demain à la première heure.

– Rien d'autre ?

– Non, c'est tout pour l'instant. Mais le déjeuner qui a suivi l'aide de la banque donnera lieu à un autre rendez-vous. Je vous tiens au courant.

– Parfait. Continuez. Et si une visite s'impose, n'hésitez pas.

– Bien sûr.

– A plus tard.

– Demain, même heure.

– C'est cela.

De retour à son hôtel, alors qu'elle s'apprête à récupérer les clés de sa chambre à la réception, Lucille s'arrête net. Un homme qui était assis dans l'un des fauteuils du hall vient de se lever et, à grandes enjambées, s'avance vers elle. C'est le grand individu au regard insistant de la cérémonie. Il affiche un sourire auquel ses yeux, brillants comme de colère, donnent quelque chose de menaçant.

– Madame Schwartz ? Lui lance-t-il, à peine parvenu à sa hauteur, main tendue ; je suis Shane Mc Leod. Voulez-vous vous asseoir avec moi quelques minutes, je vous prie ?

– Bonjour, monsieur Mc Leod, lui répond-elle en lui serrant la main, sur la défensive ; écoutez, ce n'est pas du tout le moment.

– What a nerve ! Vous ne manquez pas de culot, réagit-il ; vous me posez un lapin, je vous attends depuis plusieurs heures, et vous me dites que ce n'est pas le moment ?

– Je suis désolée de vous avoir fait faux bond, mais je n'y suis pour rien. Je vous prie de m'excuser, et je vous demande de bien vouloir reporter notre rencontre.

Lucille s'avance d'un pas pour reprendre le chemin de sa chambre mais le jeune homme la retient aussitôt par le bras.

– On ne se débarrasse pas de moi aussi facilement, madame Schwartz ; je ne vais pas vous laisser vous moquer de moi comme ça.

Elle pose sur lui des yeux étincelants de colère.

– Lâchez-moi ou je hurle... lui dit-elle entre ses dents.

Mac Leod retire sa main de son bras mais soutient son regard.

– Je ne suis pas un imbécile, madame Schwartz, lui dit-il ; vous jouez très bien la comédie mais ça ne prend pas.

– Mais qu'est-ce que vous racontez ?! S'exclame-t-elle ; quelle comédie ?

– Tout à l'heure, au téléphone, vous m'avez dit que mon nom ne vous disait rien. Je ne vous crois pas.

– Ça m'est bien égal, ce que vous croyez ! Je ne vous demande pas de me croire mais de me laisser tranquille.

– Je pense que vous savez très bien qui je suis et que c'est pour cela que vous me fuyez.

– Mais vous êtes complètement dérangé, mon pauvre ! Je ne sais absolument pas qui vous êtes et je n'ai aucune envie de le savoir. Et maintenant, ça suffit. Laissez-moi passer.

– Non. Votre petit cinéma ne m'impressionne pas. Arrêtez de me prendre pour un idiot et calmez-vous. Je ne suis pas venu pour me venger. Je veux savoir, c'est tout. Dites-moi la vérité et je vous laisserai tranquille.

– Ecoutez, monsieur Mac Leod, je ne comprends rien à ce que vous dites. Foutez-moi la paix, je n'ai rien à vous dire.

Ils laissent, tous deux, passer un instant de silence. Il se tient juste devant elle, lui barrant le passage de toute sa carrure. Elle affronte fièrement son regard, tendue, comme sur le point de s'élancer.

– Ou bien vous êtes vraiment bonne comédienne... commence-t-il.

– Ou bien ? Enchaîne-t-elle, agressive.

– Ou bien vous ne l'avez pas lu...

– Mais de quoi parlez-vous ?!

– Ou bien il ne contient pas ce que je crois qu'il contient.

Lucille se redresse soudain et s'écarte sensiblement de lui.

– Vous êtes un malade... murmure-t-elle, comme pour elle-même.

Puis elle tourne les talons et s'approche vivement du comptoir d'accueil.

– S'il vous plaît ? Appelle-t-elle.

Mac Leod lui emboîte le pas. Sans lui laisser le temps de s'adresser aux membres du personnel de l'hôtel, il la rattrape, lui saisit le bras, la force à se retourner et l'embrasse en la plaquant contre lui. Elle se dégage aussitôt et lui assène une gifle qui résonne dans tout le hall. Souriant benoîtement aux deux hôteliers qui assistent à la scène, goguenards, il prend les mains de Lucille, rouge de colère et d'indignation, dans les siennes.

– Excusez-nous... leur dit-il d'un air entendu.

Puis il se penche vers Lucille.

– Si je suis un malade, je suis dangereux, lui murmure-t-il à l'oreille ; et je suis plus fort que vous. Venez avec moi.

Il l'entraîne alors vers la sortie. A peine arrivés sur le trottoir, ils s’arrêtent tous deux.

– Je ne suis pas un malade, madame Schwartz, lui déclare-t-il alors ; et je veux bien croire que vous ne savez pas qui je suis. Alors je vais vous l'expliquer. Mais écoutez-moi.

– Je vous écoute, mais à deux conditions, lui répond-elle : je vous laisse cinq minutes, et après cela je n'entends jamais plus parler de vous.

– C'est d'accord. Je me donne cinq minutes pour vous convaincre.

– Me convaincre de quoi ?

– Vous verrez bien.

– Allez-y. Vous venez de perdre quinze secondes.

– Ça vous ennuie, si nous marchons un peu ? Je meurs de faim. Je n'ai pas déjeuné. Et je suis de très mauvaise humeur, quand j'ai faim.

– Quatre minutes, monsieur Mac Leod.

– Je suis né aux Etats-Unis, commence alors Mac Leod en se mettant à marcher ; mes parents se sont séparés peu de temps après ma naissance. J'ai vécu essentiellement avec ma mère, mais je voyais mon père régulièrement. Je l'adorais, madame Schwartz. Il était journaliste. Reporter, plus exactement. Il voyageait beaucoup. Mais quand il était auprès de moi, j'étais tout pour lui. J'ai peu de souvenirs de lui, mais ce sont des souvenirs qui brillent de bonheur dans ma mémoire. Et puis, quand j'avais quatre ans, il est mort. D'une mort violente.

Il se tourne vers elle et la regarde dans les yeux.

– Je crois que votre grand-père en est responsable, achève-t-il.

Lucille s'arrête net.

– Cela a pris moins de quatre minutes, n'est-ce pas ? Lui demande-t-il en lui adressant un large sourire.

– Pourquoi est-ce que vous me racontez ça ? Lui demande-t-elle en retour ; pourquoi maintenant ? Qu'est-ce que vous attendez de moi ?

– J'ai droit à cinq minutes de plus ?

– Je vous en prie... répond-elle sur un ton excédé.

– Alors, venez vous asseoir avec moi, je vais commander quelque chose.

Il l'entraîne aussitôt à une terrasse où il prend place et consulte la carte, posée sur la table.

– Est-ce que vous croyez qu'ils font bien cuire la viande, ici ? L'interroge-t-il, les yeux rivés sur la carte.

– Je n'en ai aucune idée. Je vous préviens, je ne vais pas vous regarder manger pendant tout votre déjeuner, monsieur Mac Leod.

– Vous qui êtes française, vous devriez savoir cela : tout est dans la cuisson de la viande. Une très bonne viande peut être foutue si elle est mal préparée. Surtout si elle n'a pas suffisamment maturé en cave. Maturé, c'est bien ainsi qu'on dit ? Il faut qu'elle soit persillée, comme vous les aimez. Les Italiens la préfèrent musculeuse, mais c'est en France que j'ai appris à apprécier la bonne cuisine. Vous savez quelle est la température idéale de cuisson d'un morceau de rumsteck ?

– Monsieur Mac Leod, vous m'avez intriguée mais pas suffisamment pour que je supporte vos élucubrations.

– Le cœur du morceau doit être porté à cinquante-deux degrés, exactement. Et ce qui est étonnant, c'est qu'à cette température, la cuisson peut durer un peu sans que la viande cesse d'être rouge et saignante... le problème du temps de la cuisson, c'est que la température monte. Il faut contrôler la température, c'est cela, le secret.

Lucille fait mine de se lever.

– Attendez, je vous en prie, la retient-il ; laissez-moi commander, j'ai trop faim.

Il appelle un serveur auquel il précise aussitôt ce qu'il veut.

– Madame va choisir le vin, lui annonce-t-il.

– Mais... proteste Lucille, sans conviction.

– Prendrez-vous du blanc ou du rouge ? Lui demande le serveur.

– Servez-nous deux verres de petite arvine, déclare-t-elle ; c'est du blanc, ajoute-t-elle à l'intention de Mac Leod, tant pis pour vous si vous préfériez du rouge.

– Je vous fais confiance, lui répond-il tandis que le serveur repart.

– Je vous écoute.

– Il y a quelques mois, un inconnu m'a téléphoné. Un francophone ne faisant aucun effort pour prendre l'accent

anglais. Il s'est présenté. Il m'a dit qu'il était éditeur et qu'il souhaitait me poser des questions sur mon père. Il m'a demandé si je voulais bien lui répondre.

– Comment s'appelle-t-il ?

– Denis Stigler. Il est suisse. Il vit ici, à Montreux. Il m'a dit qu'il travaillait à un projet d'autobiographie d'un homme qui avait connu mon père. Quand il m'a donné le nom de Martin Schwartz, je lui ai tout de suite déclaré que j'étais à sa disposition. J'étais très, très curieux de savoir quel allait être le contenu de ce livre.

– Stigler faisait cela pour vérifier ce que lui racontait mon grand-père ?

– Pas pour vérifier, non, je ne crois pas qu'il n'ait jamais douté de sa parole. Mais pour compléter, probablement. Je pense qu'il voulait en apprendre plus long, sur lui, que ce qu'il lui disait. Il a entrepris la même démarche auprès de deux anciens journalistes, des amis de mon père. L'un d'eux est mon parrain. Il s'appelle Michael Kruger. L'autre s'appelle George Peck. Ils sont tous les deux venus assister aux obsèques de votre grand-père. Vous les avez probablement vus, l'autre jour.

Malgré ce qu'elle lui a déclaré, Lucille écoute Mac Leod lui raconter ses entretiens avec Stigler sur le projet d'autobiographie de Martin Schwartz. Elle apprend que, pour l'essentiel, ce que Shane tient pour vrai l'a appris de Michael Kruger, lequel n'est jamais tombé d'accord avec George Peck sur ce qu'avait déniché leur ami commun, Jimmy.

Ce dernier, après avoir croisé par hasard la route de Martin Schwartz, s'était convaincu qu'il faisait partie d'un groupe de comploteurs dont l'action avait une portée internationale. Mais son enquête ayant été interrompue dans des conditions dramatiques, elle n'avait jamais abouti et ses deux acolytes, qui l'avaient pourtant aidé dans sa tâche, n'ont jamais su le fin mot de l'histoire.

Shane avait grandi dans l'idée qu'il ne saurait jamais, lui non plus, pourquoi était mort son père ni ce qu'il était sur le point de découvrir. Peck s'est convaincu que Jimmy s'était laissé abuser par ses convictions, mais Kruger s'est convaincu du contraire et a toujours cru que leur ami avait mis le doigt sur une affaire secrète d'une importance capitale. Une affaire d'Etat.

La prise de contact par Stigler avait ravivé la curiosité de Shane qui se redécouvrait une farouche volonté de savoir, enfin, ce qui était arrivé à son père. La perspective de tout apprendre en prenant connaissance du contenu du projet autobiographique de Martin Schwartz l'avait donc décidé à se déplacer en Suisse, à l'occasion de ses obsèques.

– Alors, comme ça, vous aussi, vous voulez mettre la main sur ce fameux manuscrit ? Lui demande Lucille, lorsqu'il a terminé son récit.

– Comment cela, moi aussi ?

– Stigler m'a rendu visite hier. Il a insisté pour que je lui transmette ce document.

– Il n'a pas perdu de temps...

Mac Leod hume son verre, avant d'en boire une dernière gorgée.

– Ce n'était pas idéal pour accompagner cette viande, mais il est fameux, ce vin, observe-t-il ; des arômes d'agrumes, d'ananas... et aussi de rhubarbe, vous ne trouvez pas ?

Lucille se penche sur son verre.

– Oui, confirme-t-elle en souriant pour la première fois ; c'est amusant, vous avez raison...

– Ce manuscrit, s'il existe, je ne tiens pas à mettre la main dessus, comme vous dites, reprend Mac Leod ; mais je voudrais savoir ce qu'il contient, oui.

– Pourquoi, s'il existe ?

– Parce que vous ne l'avez pas lu, et que vous ne l'avez peut-être même pas. N'est-ce pas ? Et si vous ne l'avez pas, vous ne parviendrez peut-être pas à le trouver. Et puis, peut-être votre grand-père n'avait-il même pas commencé à écrire.

– C'est exactement ce que j'ai dit à Stigler...

– Mais il ne le pense pas, n'est-ce pas ? Il est convaincu, lui, que ce manuscrit existe.

– Comment le savez-vous ?

– Il me l'a dit. J'aimerais qu'il a raison.

– Qu'il ait raison.

– Pardon, qu'il ait raison. Que la langue française est compliquée...

– Vous la parlez fort bien.

– Merci. J'ai pas mal vécu en France. Mais je ne suis jamais parvenu à ne pas parler français sans un terrible accent américain.

– En effet... pourquoi souhaitez-vous que ce manuscrit existe ?

– Je vous l'ai dit : je voudrais savoir. Mike pense que mon père a été sacrifié pour protéger un secret de très grande ampleur. Mais George pense qu'il s'est... comment dites-vous ? « Self-convinced » ?

– Auto-persuadé.

– C'est cela : auto-persuadé de quelque chose qui n'était pas la réalité.

– Et vous ? Qu'est-ce que vous pensez ?

Shane regarde le fond de son verre, en silence, quelques instants.

– Je pense un peu comme les deux, dit-il, songeur ; je pense que mon père s'était peut-être trompé, mais qu'il avait quand même mis le doigt sur quelque chose qui était « huge », énorme.

Il relève alors la tête.

– Quelque chose qui l'a tué, ajoute-t-il en posant les yeux sur elle.

Chacun de son côté, Michael Kruger et George Peck ont poursuivi leur travail d'enquête. Fidèles à la répartition des tâches dont ils étaient convenus, George s'est consacré à l'identification des personnes présentes aux obsèques de Martin Schwartz et Mike a approfondi sa recherche des contacts les plus récents du défunt.

Il a ainsi fait la connaissance, la veille de la cérémonie, d'un certain Eric Zigler, membre d'une association dont Schwartz avait pris la présidence quelques années plus tôt. Zigler est un homme âgé, de la même génération que Schwartz. Lorsque Kruger a frappé à sa porte en se déclarant journaliste à la retraite, chargé d'une enquête sur la personnalité de Martin Schwartz pour le compte d'un ami, Zigler l'a immédiatement invité à entrer chez lui.

– Martin Schwartz était un homme exceptionnel, et votre dossier sera tout entier dédié à sa gloire, n'est-ce pas ? Lui a-t-il demandé, sitôt après lui avoir proposé de s'asseoir dans son salon.

Kruger répondit par une pirouette. Schwartz était un personnage suffisamment renommé pour mériter le dossier de fond d'une revue spécialisée, voilà tout.

– Eh bien, enchaîna Zigler, je vais probablement être l'une des seules personnes que vous rencontrerez à ne pas vous en dire du bien.

Zigler n'aimait pas Martin Schwartz. Il était lui-même président de cette petite association lorsque le défunt y adhéra, avant de l'écarter, avec une célérité foudroyante, de la présidence.

– Le fait est qu'il a développé l'association, admit Zigler ; mais il l'a aussi éloignée de ce qu'elle était. Il en a fait un outil bureaucratique, une mécanique administrative, alors que c'était une communauté qui permettait à ses membres d'être proches les uns des autres.

A l'origine, il s'agissait d'une association d'entraide, portée sur les besoins des personnes les plus nécessiteuses. Schwartz en fit une organisation de distribution de bons d'achat valables uniquement pour les biens et services du petit commerce et de l'artisanat de la commune. Il l'adossa au cursus de formation qu'il avait créé. Il obtint des fonds privés et publics qui lui permirent de recruter une solide petite équipe de permanents qui lui étaient entièrement dévoués. Les conditions d'accès aux bons d'achat étaient réservées aux personnes les plus démunies qui étaient au cœur du dispositif initial... mais Zigler jugeait sévèrement l'action de Schwartz, dont il prétendait qu'elle avait dénaturé la structure d'adhésion lorsqu'il en prit le contrôle.

– C'était un homme de pouvoir... commenta-t-il ; il avait ses têtes, et je n'en étais pas. Et je peux vous dire qu'il pouvait être extrêmement dur. Cruel, même. C'était une tête, ça, oui. Tout le monde vous le dira. Mais il n'avait pas de cœur, monsieur Kruger... il n'avait pas l'âme humaine. Les gens ne l'intéressaient pas. Seulement les idées, les choses intellectuelles...

Kruger avait pris des notes. La qualité de ce contact lui permit de disposer d'autres noms et, plus encore, d'être introduit auprès de ces personnes qui l'auraient, sans la recommandation de Zigler, peut-être éconduit.

Il put ainsi rencontrer l'après-midi du même jour une certaine Judith Bermann, beaucoup plus jeune que Zigler. Elle travaillait au sein de l'organisation dont Schwartz était le Président. Il s'avéra qu'elle lui vouait une admiration proche de la vénération. Elle adorait le temps que prenait parfois Schwartz, en fin de journée, à discuter avec l'équipe de direction de son association.

Cette rencontre sembla à Kruger beaucoup plus intéressante et instructive que celle de la matinée avec Zigler.

– Pourquoi ? Lui demanda George ; ta rencontre avec Zigler me paraît extrêmement instructive, à moi.

– Parce que Schwartz a rencontré Bermann et ses collègues à plusieurs reprises, les semaines qui ont précédé sa mort, répondit Mike ; il leur est apparu préoccupé... pire que ça : inquiet.

Bermann raconta à Kruger que Martin Schwartz commentait la crise internationale et, plus particulièrement, les décisions prises par les principaux dirigeants du G8. Il leur expliquait qu'aucune de ces décisions n'était de nature à enrayer le mécanisme dévastateur qui s'était enclenché avec la faillite de Lehman Brothers. Selon les dires de Bermann, il était tellement consterné du niveau de prise de conscience des principaux décideurs que c'en était affolant.

– Il a utilisé une image qui m'a tellement frappée que je m'en souviens comme s'il venait de la décrire, précisa-t-elle à Kruger ; il nous a dit : « le bateau coule. On s'est enfermés dans les cabines et on installe des serviettes éponges en bas des portes. Mais le bateau coule... »

Pour finir, Kruger se vante auprès de son ami de ce qu'il lui annonce comme un scoop.

– Si nous pouvions encore publier, George, lui déclare-t-il ; je te jure que ça ferait le tour de la toile en moins de 24 heures...

– Vas-y, je t'écoute.

– On prête à Stiglitz une fameuse formule pour illustrer les centaines de milliards de dollars qu'on injecte dans l'économie américaine et l'aggravation subséquente de la dette des Etats-Unis : « Nous avons mis sous perfusion sanguine un malade qui souffre d'hémorragie interne. » Eh bien, cette phrase ne serait pas de lui. Elle serait de Schwartz. Les deux hommes se sont écrits à trois reprises depuis le déclenchement de la crise...

De son côté, Peck a donc enquêté sur les personnalités présentes aux obsèques. Or, parmi elles, il s'en trouve une qui a plus particulièrement attiré son attention.

– Tu ne trouveras jamais, lance-t-il, en forme de défi, à son vieil ami.

Après quelques vaines tentatives, Kruger s'incline.

– Qui ? Demande-t-il, impatient.

– Tu te souviens de tous les membres de l'équipe de Schultz ?

– C'est pas vrai !

– Si.

Shirley Evans. La seule femme du groupe. De cette équipe qui avait tant focalisé les efforts de feu Mac Leod, deux sont encore en vie : George Pratt Schultz lui-même et... Shirley Evans.

– Elle était aux obsèques, tu es sûr ? Répéta, incrédule, Michael ; tu es sûr de ne pas t'être trompé ? Comment tu as fait pour la repérer ?

– J'ai contacté le photographe professionnel à qui la seconde épouse de Schwartz a demandé de confectionner un recueil souvenir de la cérémonie. Je me suis fait passer pour un membre de la famille et je lui ai dit qu'un deuxième exemplaire de l'album devait être envoyé à ses enfants, absents. Quand il a vérifié que je me proposais de le payer cash, il n'a pas posé de questions. J'ai épluché les photos tout l'après-midi... je ne l'ai pas reconnue tout de suite, je t'avoue. Mais il n'y a aucun doute. Tiens...

Peck sort de sa poche deux clichés qu'il tend à Kruger.

– Pas croyable... murmure ce dernier en regardant attentivement les photos ; tu as prévu de la contacter ?

– Je m'en occupe demain. Ça ne va pas être facile, je n'ai aucun moyen de la joindre...

– Si elle est venue pour le manuscrit, elle aura fait comme les autres : elle sera elle-même entré en contact avec la petite Schwartz.

– Exactement. C'est pour cela que je prévois de la rencontrer demain matin à la première heure.

– Schwartz junior ? Tu l'as prévenue ?

– Non. J'ai eu Shane au téléphone juste avant de te rejoindre : il l'a vue aujourd'hui. Il m'a donné l'adresse de son hôtel, je vais m'y rendre directement.

– Et si Evans n'est pas entrée en contact avec elle ?

– J'aviserai. De toute façon, un entretien avec la petite-fille de Schwartz s'impose. Ça peut être instructif.

Les deux hommes observent quelques instants de silence.

– Je résume, reprend George ; un : Schwartz était inquiet, au point d'affoler la petite équipe d'une association locale et d'échanger avec au moins un des plus grands économistes internationaux. Deux : sa petite-fille a été contactée par Shane et par Stigler qui veulent qu'elle les aide à retrouver le manuscrit qu'il prévoyait de publier. Trois : le dernier membre vivant de l'équipe mise en place par Schultz, il y a quarante-deux ans, et dissoute il y a trente-trois ans, a fait le déplacement jusqu'ici pour être présent à ses obsèques. Y a-t-il un lien entre ces trois informations ?

– On peut le supposer... mais à ce stade, je ne vois pas. Le manuscrit de Schwartz était un projet autobiographique,

alors qu'il était inquiet de la situation internationale. Et Evans n'est peut-être venue qu'en mémoire de leur action passée, commune, autour de Schultz...

– Et si on imagine que le manuscrit a quelque chose à voir avec ce qui le préoccupait le plus ces derniers temps : la crise financière internationale ?

– Ça ne colle pas avec l'idée d'une autobiographie.

– Ce n'en était peut-être pas une.

– Alors pourquoi l'aurait-il annoncé à Stigler ?

– Rappelle-toi ce qu'il nous a dit : leurs conversations ont essentiellement porté sur l'actualité internationale... il nous a même avoué ne pas savoir grand-chose de ce que l'homme avait fait de sa vie, en définitive.

Kruger regarde son vieil ami, pensivement, avant de reprendre la parole.

– Tu as raison, reconnaît-il finalement ; faisons l'hypothèse d'un projet qui porte sur cette crise. Comment la vérifier ?

– En trouvant quelqu'un d'autre à qui il en aurait parlé. On peut aussi faire l'hypothèse qu'il n'a pas seulement évoqué ce projet avec Stigler.

– Tu cuisines la petite, tu tâches de trouver le moyen de trouver Evans, et je poursuis mes contacts avec les proches de Schwartz qu'il a vus récemment.

Les deux hommes trinquent. Puis ils finissent tranquillement leurs verres, profitant de la douceur du soir, avant de se lever pour aller chacun rejoindre sa chambre.

Washington, 1967, *« Je m'occupe des journalistes, tu vas à Londres »*

Allongé sur son lit, adossé au mur, Jimmy Mac Leod tient une feuille dans chaque main, qu'il relit alternativement. Son dessus de lit est couvert de pages, photocopies, notes et autres feuillets. De temps à autre, il se redresse, prélève un document dans lequel il plonge les yeux un instant, puis le remet à sa place, en saisit un autre. Soudain, il se met à genoux, choisit attentivement trois, puis une quatrième feuille manuscrite et descend précautionneusement de son lit, de manière à ne pas déranger la disposition des documents qui y sont étalés.

S'installant à son bureau, il place les quatre qu'il vient de sélectionner autour de sa machine à écrire afin d'en rédiger une synthèse. L'un d'entre eux ne contient que des dates auxquels sont associés des événements notés par abréviations, un autre est la photocopie de plusieurs extraits d'articles de journaux, les deux autres sont des textes qu'il a rédigés.

Il se met à alors à écrire.

Plusieurs semaines de recherches et de filatures lui ont permis de collecter un lot significatif d'informations. Sur un coin de son bureau, gondolé, jauni, apparaît le fameux mémo qui a tout déclenché. A côté figure une courte note sur laquelle on peut lire « M.S. = Martin Schwartz » et « G.P.S. = George Pratt Schultz. »

Mac Leod se lance dans la rédaction d'un article qu'il prévoit de soumettre à l'un des rédacteurs en chef pour lesquels il travaille.

« Les partisans de Nixon préparent déjà son action à l'international. »

Peu satisfait de ce titre qu'il juge trop long, il réfléchit un instant à la meilleure façon de l'abréger puis, ne trouvant rien qui lui convienne, il continue à écrire.

« Depuis plusieurs mois, autour de George Pratt Schultz, professeur d'économie à Chicago, se réunit un groupe de cinq personnes dans des conditions clandestines, une fois par semaine. »

Se levant pour s'allumer une cigarette, Mac Leod jette un coup d'œil à ce qu'il vient d'écrire et ne peut réprimer un geste d'agacement. Il sait ce qu'on va lui dire : « Où sont les faits, Mac Leod ? » Au-delà de la phrase qu'il vient d'écrire, le seul fait objectif qu'il puisse rendre public est l'existence de ce mémo découvert par hasard. Il se rassied à son bureau.

« Travaillant à l'élaboration d'un projet secret, les membres de ce groupe communiquent notamment par mémos. Sur l'un d'entre eux, adressé par Martin Schwartz à George Schultz, il est question d'un "résultat" attendu dans le courant de l'année 1969, de "contacts satisfaisants" et d'une "avancée des travaux suffisante" pour que "tout se joue au second semestre de l'année 1968." On sait que G. P. Schultz fait partie des proches de Richard Nixon. Ce dernier, après une longue traversée du désert suite à son double échec, en 1960 face à John F. Kennedy et en 1962, lors de l'élection du gouverneur de Californie, est un candidat crédible pour les présidentielles qui se dérouleront l'année prochaine. »

Mac Leod s'arrête de taper à la machine, ôte la cigarette de sa bouche et se relit. A peine a-t-il fini, il arrache la feuille de sa machine, la froisse grossièrement et la jette dans une corbeille à papier. Puis il en insère une autre et se remet aussitôt à écrire.

« Moi, James Mac Leod, reporter, suis en mesure d'avancer les fais suivants… »

Il tape, ainsi, sans s'arrêter, jusqu'à remplir trois pages entières. Lorsqu'il a terminé, il se lève, s'allume une cigarette, s'assied dans un fauteuil et se relit. Ce qu'il vient de rédiger n'est pas un article. C'est une sorte de confession. Mais il connaît trop son métier pour ne pas savoir qu'à ce stade, son papier ne vaut rien. C'est un étalage de convictions. Il y manque l'essentiel. Les faits.

Ces dernières semaines, il a pourtant appris beaucoup de choses. Il sait qui est Martin Schwartz et où il habite. Agé de trente-deux ans, il a un fils de onze ans qu'il ne voit qu'un week-end sur deux car il vit séparé de son épouse. Il est rémunéré, comme conseil, principalement par une seule entreprise positionnée sur des marchés publics.

Une fois par semaine, il se rend, à la même heure, au même endroit, un appartement loué par George Schultz lui-même et où il se présente à l'aide d'un code exécuté en actionnant la sonnette. A intervalles de dix minutes, trois autres personnes se présentent à la même porte selon le même protocole. Une fois réunis tous les cinq, ils passent entre deux et trois heures ensemble puis se séparent en quittant l'appartement un par un. Schultz arrive toujours le premier, parfois la veille de leurs rencontres, et repart le dernier.

Diverses filatures ont permis à Mac Leod d'établir que trois de ces cinq personnes, dont Martin Schwartz, entretiennent des relations régulières avec des journalistes. Rencontrés le plus souvent dans des fast-foods ou des bars, ces journalistes se voient, presque chaque fois, remettre une enveloppe. Mac Leod a découvert qu'il s'agissait de journalistes travaillant dans la presse spécialisée, en économie et finance, ou comme spécialistes de ces questions dans la presse généraliste. Au stade où il en est de ses recherches, il n'est encore pas parvenu à deviner quel était le contenu des enveloppes qui leur étaient remises ni ce qui était attendu d'eux par l'équipe de Schultz.

Il a également découvert que Martin Schwartz se déplaçait souvent en Europe. Prenant régulièrement l'avion pour Londres, il en revient le lendemain ou le surlendemain. Mais le reporter n'a pas réussi à savoir si, depuis Londres, Schwartz se rendait dans un autre pays ou s'il restait en Angleterre.

Satisfait de la synthèse qu'il vient d'écrire, il la place dans une enveloppe et sort de chez lui pour en tirer deux photocopies qu'il poste aussitôt à ses deux amis, Peck et Kruger.

Quelques jours plus tard, les trois hommes sont réunis chez Mac Leod.

– Ne le prends pas mal, Jimmy, lui dit George ; mais c'est clair qu'à ce stade, malgré tout le travail d'enquête que tu as mené, tu n'as encore pas grand-chose…

– Je sais, répond l'intéressé.

– Tu as déjà pas mal de pistes, minimise Mike ; mais là, il faudrait concentrer les recherches sur quelque chose…

Mac Leod se lève et se met à écrire sur un tableau où sont accrochées des feuilles de papier. Il commence par délimiter trois colonnes.

– J'ai trois pistes, déclare-t-il ; la première, c'est le mémo.

Mac Leod remplit alors la première colonne.

– Un : le Président français, son conseiller et la conférence de presse d'il y a deux ans ; deux : ce qui doit se jouer en 1968 ; et trois : le résultat attendu en 1969. Quel résultat ?

Il entoure la question qu'il vient de poser et qu'il a notée en bas de la feuille.

– Deuxième piste : les journalistes, poursuit-il ; un : leur domaine de compétences, en économie et finance ; deux : les enveloppes : que contiennent-elles ? Et trois : leur rôle : qu'est-il attendu et qu'est-il obtenu d'eux ?

Mac Leod entoure le mot « enveloppes. »

– Troisième piste, continue-t-il en se mettant à remplir la troisième colonne ; les déplacements en Europe. Un : où Schwartz se rend-il ? A Londres ou ailleurs ? Et deux : qui rencontre-t-il ?

Il entoure les mots « où » et « qui. »

– Il manque le livre de Locke, remarque Peck.

– Ce n'est pas une piste, se justifie Mac Leod.

– Peut-être pas, mais il devrait figurer sur ton tableau.

Mac Leod hésite, puis ajoute, dans la première colonne, « ouvrage de Locke. »

– Je suis d'accord avec Jimmy, George, intervient Kruger ; on ne peut rien faire de cette donnée-là.

Les trois hommes gardent un instant le silence.

- Bon ! S’exclame soudain Peck ; sur cette base, on peut se répartir le travail. Jimmy, tu te concentres sur la première colonne, c’est-à-dire sur les réunions hebdomadaires autour de Schultz, Mike se concentre sur les journalistes et moi, sur les déplacements de Schwartz.
- Je préfère filer Schwartz, George, objecte Kruger ; je suis plus connu que toi dans le milieu économie et finance.
- Justement… argumente Peck ; tu peux établir des contacts.
- On a toutes les raisons de penser qu’il faut agir discrètement, George, insiste Kruger ; ce n’est pas en leur demandant, la gueule enfarinée, quel est le contenu des enveloppes qu’ils se voient remettre qu’on va le savoir.
- OK, cède George Peck ; OK, je m’occupe des journalistes, tu vas à Londres.

Après qu’ils se sont séparés en fixant la date et le lieu de leur prochaine rencontre, Mac Leod, de nouveau seul, réfléchit. Il connaît quelqu’un qui pourrait placer un dispositif d’écoute dans l’appartement de Schultz. Mais le risque lui semble trop élevé.

Ayant fait le tour de l’immeuble où est situé cet appartement, il a repéré quelles fenêtres, donnant sur une sorte de cour intérieure, permettrait de voir ce qui se déroule à l’intérieur, depuis l’un des appartements situés de l’autre côté. Quelqu’un sachant lire sur les lèvres serait ainsi susceptible de prendre connaissance du contenu des discussions dont il serait le

témoin, pourvu qu'il soit muni de jumelles, par exemple.

Mais d'une part, cela supposerait de s'introduire dans un logement occupé pendant les sessions de Schultz et, d'autre part, cela nécessiterait d'impliquer une personne de confiance sachant lire sur les lèvres… ce qui ne s'improvise pas. En outre, peut-être Schultz prend-il la précaution de tirer les rideaux de la pièce où il réunit son petit groupe.

Mac Leod en est réduit à espérer vainement trouver le moyen de se procurer un autre document relatif à ces réunions régulières. Un compte-rendu, une note, un autre mémo. Puisqu'il est tombé sur un mémo adressé à Schultz, c'est qu'il en existe d'autres. Il doit donc réfléchir au stratagème d'y avoir accès.

Ses filatures lui ont permis d'avoir une fine connaissance des habitudes de Martin Schwartz. Il sait ce que sont ses déplacements les plus réguliers, à quelles heures il rentre ou sort de chez lui, où et quand il prend ses repas, ce qu'il emporte comme porte-documents. Schwartz est un homme singulièrement solitaire. Il ne voit pour ainsi dire personne. En-dehors de ses voyages en Europe, il se déplace peu. Il passe beaucoup de temps chez lui.

Pensif, les yeux dans le vague, Mac Leod s'aperçoit qu'il brûle d'envie de provoquer un entretien avec Schwartz. Il voudrait pourvoir l'interroger, l'entendre répondre à ses questions. Il faudrait qu'il trouve le moyen de le contraindre à une telle rencontre. L'acculer à une voie sans issue, au bout de laquelle il n'aurait pas d'autre choix que d'accepter un rendez-vous.

Levant les yeux sur la page noircie de son tableau, Mac Leod se saisit d'un marqueur et se lève pour écrire, en bas de la troisième colonne : « un autre mémo. » Puis il l'entoure, tout d'abord lentement, et de plus en plus vite, de nombreuses fois.

Montreux, 2009, *« A l'importance de la preuve, madame Schwartz »*

Lorsque Lucille s'installe à la terrasse de l'hôtel pour prendre son petit-déjeuner, elle se sent d'humeur joyeuse, presque badine, malgré un coucher tardif dû à de vaines recherches sur Internet dans un web café. Depuis le vol de la veille dont elle a été victime, privée du livre que lui avait légué son grand-père, elle ne dispose que de ce moyen fastidieux pour s'instruire sur les notions qu'il a listées dans sa lettre posthume.

Elle ne remarque pas le petit homme au crâne dégarni qui la regarde s'approcher jusqu'à s'asseoir à une table, non loin de la sienne. Elle ne peut s'empêcher de penser aux deux hommes qu'elle a rencontrés la veille et s'interroge, amusée, sur le mystère que renferme l'idée de charme. On peut en être pourvu sans être beau ni même bien mis. On peut en être totalement dépourvu tout en ayant tous les attributs de la beauté plastique et corporelle. Et, dans un cas comme dans l'autre, sans que l'on soit capable de l'expliquer ou seulement de le justifier, cela s'impose à soi comme une évidence.

– Madame Schwartz ?

Le vieil homme s'est déplacé et se tient debout, devant elle.

– Oui, c'est moi.

– Je m'appelle George Peck. Je crois que Shane Mac Leod a mentionné mon nom devant vous, hier.

– En effet...

– Dites-moi si je vous importune, et je vous laisserai aussitôt à votre petit-déjeuner. Je m'en voudrais beaucoup de le gâcher.

– Non... asseyez-vous, je vous en prie.

Ainsi s'engage un échange qui va durer toute la première partie de la matinée. Lucille est de bonne humeur et la courtoisie du vieux monsieur qui l'aborde rompt à ce point avec la brutalité de style d'un Stigler, qu'elle le laisse volontiers prendre place à ses côtés. Son visage est rond. Il porte des lunettes rectangulaires parfaitement proportionnées, d'une monture fine et discrète. Son menton est ovale et sa bouche, peu large, est faite de lèvres charnues. Son nez, enfin, est un appendice de grande taille qui donne tout son caractère à ce visage qui inspire, on ne sait pourquoi, une immédiate sympathie.

Peck se présente et complète le peu d'informations que Shane lui a données, la veille. Kruger, le père de Shane et lui étaient des amis très liés, exerçant tous les trois le métier de journaliste, dans les années 60 à Washington. Ils s'entraidaient dans leurs enquêtes et se communiquaient des tuyaux. Ils ne travaillaient pas pour les mêmes supports mais souvent sur les mêmes sujets. Jimmy Mac Leod était particulièrement doué pour flairer de nouvelles affaires.

Or, en 1967, il avait croisé Martin Schwartz tout à fait par hasard et cette rencontre devait le marquer du sceau du destin.

– Shane vous a dit qu'il pensait que votre grand-père était responsable du décès de son père, n'est-ce pas ? Demande Peck à Lucille, interrompant soudain le cours de son récit.

– Oui, il me l'a dit, répond-elle ; mais en ajoutant qu'il voulait le vérifier. Il ne sait pas, en fait.

– Non, bien sûr.

– Pourquoi, bien sûr ?

– Parce qu'il n'y a jamais eu de preuves de cette hypothèse.

– Et vous ? Vous la tenez pour vraie, cette hypothèse ?

– Non. Je n'y ai jamais cru.

– Alors pourquoi est-ce que Shane le soupçonne ?

– Parce que Mike, lui, en est persuadé. C'est le parrain de Shane. Sitôt après la mort de Jimmy, il s'en est beaucoup occupé. Jimmy était séparé de sa femme et elle ne pouvait pas assumer seule un gosse de presque cinq ans.

– Et pourquoi Kruger en est-il persuadé alors que vous-même n'y avez jamais cru ?

– Parce que nous n'avons jamais été d'accord sur l'interprétation de l'affaire qu'avait soulevée Jimmy. Il était plongé dans une enquête dont il pensait qu'elle portait sur un secret de grande ampleur. Nous l'avons aidé dans ses recherches, Mike et moi. Tout a commencé par la découverte d'un document appartenant à votre grand-père,

qui a beaucoup intrigué Jimmy. Une note, une sorte de mémo, qui faisait référence au Général De Gaulle.

Lucille écoute son interlocuteur se lancer dans un long récit avec un intérêt de plus en plus vif. Il s'avère, à sa grande surprise et non moins grande satisfaction, que cette rencontre inattendue lui apporte des éléments de connaissance dont elle comprend aussitôt qu'ils correspondent, exactement, à ce que son grand-père lui a conseillé d'apprendre...

En 1959, c'est le régime monétaire instauré par les accords de Bretton Woods quinze ans plus tôt qui est en vigueur. Bretton Woods, 1944 : création des quatre institutions mondiales qu'elle connaît, Onu, Gatt devenu OMC, et le couple FMI – Banque mondiale. Or, en 1959, la totalité des actifs des banques centrales fédérales des Etats-Unis est convertible en or. Peck lui apprend qu'en jargon d'économiste, on parle d'un « taux de couverture des liquidités » de 100 %.

– Or, en 1973, poursuit George Peck ; ce taux était tombé à 11 %, madame Schwartz. En l'espace de moins de quinze ans, tout au long des années 60, le pourcentage des actifs détenus par les banques centrales fédérales convertible en or s'est effondré.

– Pourquoi ? Que s'est-il passé, entre 1959 et 1973 ?

– Il a fallu financer de gros efforts budgétaires. Le coût de la guerre de Corée, puis celle du Vietnam, et le programme de Kennedy, fort dispendieux et, pour l'essentiel, appliqué par Johnson, son successeur. On a fait tourner la planche à billets, si vous voulez. Et il s'est trouvé, peu à peu,

beaucoup plus de dollars en circulation que d'or pouvant en garantir la valeur.

Lucille apprend que cette situation a fâché tout rouge le Général De Gaulle qui, en 1965, convoqua une conférence de presse fracassante au cours de laquelle il s'en prit violemment à la politique du gouvernement américain.

– Pourquoi ? En quoi est-ce que cela le concernait ? Demande Lucille.

– Parce que la monnaie française devait elle-même pouvoir être convertie en dollars selon un taux de change qui n'avait pas varié par rapport à l'or, madame Schwartz. Tout cela était écrit dans le marbre des statuts du FMI. De Gaulle jugea inadmissible que sa propre richesse soit indirectement hypothéquée, si vous voulez, par la politique américaine qui faisait dévisser le dollar.

De Gaulle, lors de cette conférence de presse qui fit l'effet d'un coup de tonnerre sur la scène internationale, exigea des américains un certain nombre de mesures drastiques. L'once d'or valait 35 dollars depuis 1934. Le général exigea que les américains dévaluent leur monnaie jusqu'à un taux de 70 dollars l'once d'or, ce qui représentait un réajustement énorme. Et il exigea également que la balance des paiements et l'équilibre budgétaire des Etats-Unis soient rétablis.

Tandis que parle George Peck, qu'elle n'ose pas interrompre à tout bout-de-champ, Lucille enregistre les notions dont elle sait qu'elle devra, ultérieurement, comprendre la signification. Elle est impatiente de savoir où mène le récit de son interlocuteur.

Dans ce contexte politico-économique, le bout de papier sur lequel Jimmy Mac Leod était tombé par hasard lui inspira l'idée d'un complot de portée internationale destiné à protéger les intérêts américains de la colère de l'un de leurs alliés. Il découvrit très vite que Schwartz faisait partie d'un groupe de personnes régulièrement réunies autour d'un certain George Pratt Schultz.

– Qui était ce George Schultz ? S'enquiert Lucille.

– Il vit encore, répond le vieux journaliste ; c'est un personnage qui a joué un rôle de premier plan auprès de Nixon, dont il a été l'un des conseillers à la maison blanche puis Secrétaire d'Etat au Trésor. C'est sur ses conseils que Nixon finit par dévaluer le dollar, en 1971, puis en 1973. Mais trop peu pour dissuader la spéculation à la baisse contre la monnaie américaine : l'once d'or passa successivement de 35 à 38 dollars, puis 42. Cela n'a pas empêché le Système monétaire international de voler en éclats. Bretton Woods était à l'agonie, début des années 70. Mais j'en reviens à l'enquête de Jimmy.

Les trois amis journalistes, en 1967, se sont partagé un important travail d'investigation. Le petit groupe de personnes mis en place autour de Schultz voyageait beaucoup, en Europe. Il entretenait un large réseau de journalistes et d'universitaires. Il travaillait à ce qui semblait être l'élaboration d'un projet. Mais ils ne surent jamais lequel.

Leur enquête fut en effet brutalement interrompue par le décès de Jimmy Mac Leod, à l'occasion d'un accident dont Michael Kruger se convainquit aussitôt qu'il s'agissait d'un assassinat

maquillé. Mais rien ne fut jamais prouvé. A la question de savoir pourquoi Kruger s'était ainsi convaincu de la thèse de l'attentat, Peck répond tout d'abord par quelques instants de silence, comme s'il cherchait ses mots.

– Mike pense que l'équipe de Schultz a financé la campagne électorale de l'un de vos présidents, Giscard d'Estaing.

– Quoi ? S'exclame Lucille ; mais pourquoi est-ce qu'ils auraient fait cela ?

– Pour être sûrs d'écarter l'un des principaux conseillers de De Gaulle, un certain Jacques Rueff, qui pensait beaucoup de mal du Système monétaire international et de la place réservée au dollar dans ce système, et pour éviter de se retrouver avec un gouvernement communiste ou, à tout le moins, communiste pour partie, en Europe de l'Ouest.

– C'est stupéfiant... vous croyez que ça tient debout, comme hypothèse ?

– Non. Les administrations successives de mon pays sont effectivement intervenues pour renverser des régimes et y substituer des pouvoirs politiques plus conformes aux intérêts américains, mais pas chez nos principaux alliés. Et, chaque fois, c'est la CIA qui était à la manœuvre, pas de petites équipes informelles fédérées par une personnalité autonome. Or, Mike et moi n'avons jamais pu mettre en évidence de lien entre le groupe de Schultz et la CIA.

– Et qu'est-ce qu'elle a fait, alors, cette équipe ?

George Peck repose sa tasse de café, dont il vient de se resservir, et sourit à Lucille. Son sourire lui plisse les yeux et révèle les belles rides d'un visage habitué à cette expression, que doit lui inspirer toute forme d'émotion. Cet homme doit même sourire ainsi, avec peut-être un peu moins de lumière dans le regard, lorsqu'il est soudain submergé d'une douce tristesse.

– C'est pour le savoir, madame Schwartz, lui répond-il en ralentissant soigneusement son élocution pour souligner chacun des mots de sa phrase ; que tant de monde veut tellement que vous retrouviez le manuscrit de votre grand-père.

Abasourdie, Lucille change d'expression. Elle ne s'attendait pas à voir ressurgir, à ce stade de la conversation, le spectre de ce manuscrit dont, pour la première fois, elle a soudain l'intuition de ce qu'il puisse être.

– Cela vous effraie, madame Schwartz ? Lui demande le vieil homme d'un ton affable.

– Non...

– Eh bien, croyez que je regrette de devoir vous le dire, mais je pense que cela devrait.

– Ce manuscrit n'existe peut-être tout simplement pas.

– Là n'est pas la question. Il se trouve des personnes qui pensent que, sur le tard, votre grand-père a eu envie de raconter ce qu'a été son action, entre 1967 et 1976, à

Washington. Cela en fait des personnes potentiellement dangereuses.

– Vous pensez à Stigler ?

– Oh ! Dieu, non. Je tiens Stigler pour un honnête homme. Je n'ai pas bien saisi de quoi il était curieux, au juste, parce qu'il est clair, d'après ce qu'il nous a dit, qu'il se moque de la trame éventuelle d'un complot international... c'est la personnalité de votre grand-père qui l'a fasciné. Non, ce n'est pas à lui que je pense.

– A Shane, alors ?

– Allons, madame Schwartz ! Non, bien sûr que non. Shane est un homme en qui vous pouvez avoir confiance, croyez-moi.

– Qui, alors ? Ce sont les deux seules personnes qui m'ont contactée pour que je retrouve le projet de mon grand-père.

– D'autres personnes, que vous avez peut-être seulement croisées, et qui chercheront par d'autres moyens que la franchise à parvenir à leurs fins. Vous n'avez pas été contactée par une vielle dame, depuis les obsèques de votre grand-père ?

– Si...

– Une certaine Shirley Evans ?

– C'est peut-être ce nom-là... mais...

– Vous pouvez vérifier ?

– Pourquoi ? Qui est-ce ?

– Quelqu'un qui a bien connu votre grand-père, il y a fort longtemps : ils faisaient, tous les deux, partie de l'équipe de Schultz. Et sa présence ici est, à elle seule, suffisamment intrigante pour se demander ce qui la motive.

– Elle m'a dit qu'elle aimait beaucoup mon grand-père, c'est tout... vous la soupçonnez de quoi, au juste ? C'est une personne âgée, qui a été absolument charmante.

– Nous ne parlons peut-être pas de la même personne.

– Attendez...

Lucille sort de son sac la carte de visite que lui a laissée Shirley Evans.

– Si, c'est cela : Shirley Evans.

– Vous permettez ?

George Peck se penche pour jeter un coup d'œil sur la carte que tient Lucille dans sa main.

– C'est bien elle, il n'y a pas de doute. Il n'y a quand même aucune chance pour qu'une personne de cet âge soit un homonyme de celle dont je vous parle.

– Et vous pensez vraiment que je doive m'en méfier ? Plus que de Stigler ? Plus que de Shane, ou...

– Ou de moi ?

Lucille rougit.

– Je vous conseille simplement de rester sur vos gardes, madame Schwartz, enchaîne-t-il ; le danger le plus redoutable ne vient pas de là où l'on croit. Ne parlez pas trop. Ne vous confiez pas. Et veillez à bien fermer votre chambre. Il se pourrait qu'elle soit visitée.

– C'est charmant. De toute façon, un visiteur, comme vous dites, ferait chou blanc : on m'a déjà volé ce que j'avais de plus précieux, venant de mon grand-père.

En entendant cette phrase, Peck ouvre plus grand les yeux, qu'il arrondit comme s'il venait de les poser sur le tour de passe-passe d'un prestidigitateur. Tandis qu'il s'enquiert aussitôt des détails de ce vol, Lucille lui raconte la fin de la matinée de la veille, jusqu'à son déjeuner avec Antoine Rohmer. Lorsqu'elle a terminé son récit, George Peck regarde pensivement devant lui, sans avoir l'air de la voir.

– Pourquoi faites-vous cette tête ? Lui demande-t-elle.

Peck pose alors les yeux sur elle en affichant un visage empreint de gravité.

– Savez-vous ce qui est le plus à craindre, pour un détenu qui vient d'être incarcéré ? L'interroge-t-il.

Interloquée, elle ne répond pas tout de suite.

– Quel rapport... commence-t-elle.

– La protection de celui qui s'interpose entre lui et ses agresseurs. C'est une méthode extrêmement efficace. La prison est un univers terrible, dont personne n'a idée avant d'y avoir séjourné. Un détenu qui y débarque pour la

première fois est une proie facile. On met en scène des agresseurs, qui le tourmentent ou l'intimident. Puis on intervient. On le défend. On le rassure. Les agresseurs sont dans le coup : ils font mine de craindre le protecteur providentiel. Ce dernier gagne la confiance de la victime, qui tombe dans le piège. Et le tour est joué. Après, on l'introduit dans un autre cercle. On commence par lui demander un service. Puis deux. A la fin, elle devient l'esclave d'un maître.

– Pourquoi me racontez-vous cela ?

– Parce que votre récit m'y fait furieusement penser. Je ne connais pas ce Rohmer et je vais tâcher de me renseigner. Mais méfiez-vous. La prochaine fois que vous le rencontrez, dites-vous qu'il vient peut-être de quitter les motards qui vous ont renversée, pour échanger sur le contenu de votre sac et leur ordonner une nouvelle basse besogne...

Lucille rougit de nouveau. Sa respiration s'accélère. De peur de se mettre à trembler, elle demeure figée.

– Je me trompe peut-être, madame Schwartz, poursuit-il ; mais c'est une hypothèse que vous devez envisager. Réfléchissez : essayez de trouver un moyen de tester la loyauté de cet homme. En général, le point de faiblesse d'un manipulateur, c'est qu'il a énormément de mal à imaginer qu'il puisse être manipulé...

– Allô ? Madame Evans ?

– Qui la demande ?

– Mon nom ne vous dira rien. Je m'appelle George Peck et je suis journaliste. Je me demandais, puisque vous avez parcouru ce long trajet pour vous rendre aux obsèques de Martin Schwartz, pourquoi George Schultz ne vous avait pas accompagnée. Vous avez pourtant travaillé ensemble, tous les trois ?

Un silence prolonge la question de Peck. Le numéro qu'avait laissé Shirley Evans à Lucille était celui d'un portable. Cela lui permettait de la joindre, mais pas de savoir où la retrouver. Il avait donc décidé de jouer son va-tout.

– Il y a de cela un certain nombre d'années, répond-elle finalement.

– Une quarantaine, en effet.

– Et en quoi est-ce que cela vous intéresse, Monsieur Peck ?

– Je préfèrerais prolonger cet entretien de visu, madame Evans.

– Moi pas. Je vous souhaite une bonne journée.

– Préférez-vous me laisser deviner ?

Peck a eu le temps de poser sa question avant que Shirley Evans ne raccroche.

– Deviner quoi ? Lui demande-t-elle.

– La raison de votre présence ici.

– Mais devinez donc, mon cher, devinez... et laissez-moi tranquille, je vous prie.

– Vous êtes venue pour le manuscrit de Schwartz.

Un autre silence, plus long que le précédent, fait suite à la supposition de Peck.

– Quel manuscrit ? Demande enfin la vieille dame, d'une voix sensiblement altérée.

– Vous savez très bien lequel, et vous ne cherchez qu'à vérifier si je le sais aussi bien que vous. Je vous propose de nous rencontrer pour cela, madame Evans. Je suis sûr que, maintenant, vous allez accepter.

Lorsque George Peck s'approche de la table à laquelle s'est assise Shirley Evans, à l'endroit où ils se sont donnés rendez-vous, ce ne sont que deux personnes âgées qui se retrouvent. On pourrait penser qu'ils forment un vieux couple, qu'ils sont membres d'une même fratrie ou simplement, liés d'une amitié presque aussi vieille qu'eux. Rien, dans leurs silhouettes que le temps a fragilisées, dans cette façon lente qu'ils ont d'entrer en contact, ne laisse supposer qu'ils sont deux adversaires qui se jaugent avant de s'affronter.

A quelques mètres de là, un homme fait mine de parcourir son journal et jette un coup d'œil, à la dérobée, à la scène qu'il est chargé de surveiller. Il a pu vérifier que personne n'accompagnait le journaliste à distance et qui, comme lui,

aurait pris place à quelques tables d'écart. Rompu à ce type de surveillance, l'homme au journal se surprend à penser que, cette fois, il a du mal à prendre sa mission au sérieux. Que peuvent représenter deux personnes de cet âge ? La vieillesse ne témoigne-t-elle pas d'une certaine forme d'innocence ? D'ailleurs, les vieux ne ressemblent-ils pas aux nourrissons ? N'ont-ils pas les mêmes rondeurs, la même maladresse, et y a-t-il au monde des êtres plus inoffensifs ?

Pourtant, l'un au moins de ces deux êtres est dangereux et, pour être craint de celui-là, l'autre ne peut que l'être aussi. Le pouvoir, dit-on, corrompt. Il se prend : il ne se donne pas. Il ne se partage pas plus qu'il ne se divise. Il n'est jamais définitif et le garder est souvent plus difficile que le prendre. Mais à observer ces deux adversaires aux mains ridées, c'est sur un autre effet du pouvoir que l'on pose les yeux. Le pouvoir conserve.

– Voyez-vous un inconvénient à ce que nous discutions en français, monsieur Peck ? Demande Shirley Evans, sitôt le journaliste assis à sa table.

– Aucun. J'aime beaucoup la langue française, madame Evans. Ce n'est pas un terrain sur lequel vous pourriez prendre l'avantage, je préfère vous l'annoncer tout de suite.

– Vous n'êtes pas seulement direct, monsieur Peck : vous êtes présomptueux.

L'esquisse d'un amusement apparaît dans les rides de la vieille dame, au coin des yeux.

– Je vous le concède, reprend-il ; mais en l'occurrence, c'est une présomption entièrement assumée.

– Elle n'est pas pour autant fondée, cher ami. Vous ne me connaissez pas. Et il se trouve que je parle moi-même un français plus impeccable que de nombreux francophones de naissance.

– Le parler n'est pas grand-chose, en réalité. C'est à l'écrit que cette langue est singulièrement difficile à maîtriser. Les erreurs y sont d'une abondance stupéfiante.

– Je suis d'accord avec vous. Et je gage que j'en repère un plus grand nombre que vous. Etes-vous joueur, monsieur Peck ?

– Cela dépend de la façon dont vous l'entendez : je ne joue jamais d'argent. Pourquoi ?

– Parce que je vous propose un jeu : chacun de nous propose à l'autre une phrase et lui tend un piège. Ce sera à celui qui en évitera le plus grand nombre.

– C'est d'accord. Commencez, je vous en prie.

– Soit la phrase : j'ai été visiter les pyramides de Kheops, c'est un site remarquable. Y a-t-il une faute ?

– Bien sûr, et elle est assez grossière : il faut dire « je suis allé. » A moi. Y a-t-il une faute dans la phrase suivante : je vais prendre mes dispositions pour pallier à ces difficultés.

– C'est facile : « pallier » est un verbe transitif, il faut dire : « pallier ces difficultés. » Plus difficile, maintenant : il n'y a

qu'une alternative. La première solution est plus sûre, mais la deuxième est plus rapide.

– En effet, on monte d'un cran dans le degré de subtilité... puisqu'il n'y a qu'une alternative, il n'y a que deux solutions. On parle donc de la première et de la seconde. On ne parlerait de la deuxième que s'il y en avait au moins une troisième...

Shirley Evans penche la tête en signe d'admiration.

– Bravo, le gratifie-t-elle ; vous marquez un point. Nous n'en étions qu'à l'échauffement... c'est à vous.

– Elles se sont donné une adresse précise et pourtant, elles ne se sont pas trouvées. Comment écrivez-vous les participes passés ?

– « Donné, » « -é, » puisqu'elles ont donné à elles-mêmes l'adresse, qui n'est pas placée avant le verbe ; le participe aurait été accordé en genre s'il avait été dit : « L'adresse qu'elles se sont donnée... » et « trouvées, » « -ées, » puisqu'elles ont trouvé elles-mêmes.

– Bravo. A vous.

– Au Conseil de sécurité, la France a menacé d'opposer son veto.

– C'est un pléonasme : la France a menacé de mettre son veto, le droit de veto étant, par définition, opposé... et ceci : la candidate s'est arrogé des titres qu'elle n'a pas. Comment écrivez-vous « arrogé » ?

– C'est le seul verbe essentiellement pronominal qui fasse exception à la règle : il s'accorde éventuellement avec son complément d'objet direct si celui-ci le précède, mais jamais avec son sujet... je l'écris donc « -é ». Les exceptions à la règle sont l'un des cauchemars de la langue française... et cela en dit d'ailleurs assez long sur la culture française. Au passage : comment écrivez-vous « cauchemar » ?

– « -ar », sans « d », malgré le verbe « cauchemarder... » on baisse d'un cran, madame Evans. Je relève le niveau : doit-on dire : « Le Président ou le Premier Ministre se rendra à la cérémonie » ou bien « Le Président ou le Premier Ministre se rendront à la cérémonie » ?

– « Se rendra, » bien sûr, le « ou » étant exclusif. En revanche, on dira : « La fatigue ou l'imprudence sont les causes probables de cet accident, » puisque cela peut être l'une et l'autre. Et dans la phrase : « Elle s'est rendu compte de son erreur... » accordez-vous « rendu » en genre ?

– Non, c'est un invariable. Je crois que nous aurons du mal à nous départager, madame Evans : je suis tout disposé à admettre que vous êtes aussi bonne francophone que moi...

– Je dois reconnaître que je vous ai sous-estimé, monsieur Peck, lorsque je vous ai proposé ce petit jeu.

– Un dernier test, pour finir : connaissez-vous un mot de la langue française qui puisse signifier une chose ou, très exactement son contraire, selon le contexte ?

Shirley Evans marque une pause.

– Cela demande réflexion, observe-t-elle ; je pense au mot « hôte », qui signifie à la fois celui qui reçoit et celui qui est reçu, mais ce n'est pas une spécificité française... est-ce à cela que vous pensiez ?

– Non, je pensais effectivement à un usage exclusivement français ou, du moins, qui n'a pas d'équivalent en anglais. Le mot « louer » présente d'ailleurs la même caractéristique, puisqu'il renvoie à l'idée de prendre ou de donner en location. Mais c'est le cas du verbe « to hire. » Non, je pensais au mot « amateur... »

– Amateur ?

– De quelqu'un qui est un mauvais bricoleur, on dira : « il n'y connaît rien, c'est un amateur. » Mais de quelqu'un qui est un passionné d'œnologie, on dira : « Il s'y connaît : c'est un amateur... » Le mot signifie tantôt « connaisseur », tantôt « néophyte. » N'est-ce pas remarquable ?

– Tout à fait remarquable. Je n'avais jamais repéré cette curiosité. Vous avez gagné, monsieur Peck : je déclare forfait.

– Et qu'ai-je gagné, madame Evans ?

– Mon estime, cher ami. Et sachez qu'elle est hors de prix.

– Peut-on savoir ce qui la rend si cher ?

– La vie que j'ai menée, je présume, et les personnalités exceptionnelles qu'il m'a été donné de rencontrer.

– Comme Martin Schwartz.

– Je me demandais à quel moment vous parleriez de lui.

– C'est chose faite. Vous l'avez bien connu, n'est-ce pas ?

– Plus que vous l'imaginez, et mieux que personne, monsieur Peck.

– Mieux que personne ? Et c'est moi qui suis présomptueux ?

– C'est une présomption, je l'admets volontiers. Mais elle est parfaitement fondée.

– Vous l'avez connu entre 1967 et 1976, à Washington. Et après ? L'avez-vous revu ?

– Non. Nous nous sommes pour ainsi dire perdus de vue. Mais nous avons maintenu une relation épistolaire, un tantinet décousue, mais tenace.

– Est-ce ainsi que vous avez su qu'il prévoyait de publier son autobiographie ? Il vous l'a écrit ?

Shirley Evans pose sur George Peck des yeux que durcissent de soudaines pensées sombres, dont l'ombre passe sur son visage.

– Il ne m'a pas parlé d'autobiographie, monsieur Peck, répond-elle ; mais il a évoqué le projet d'une publication, oui.

– La publication d'un récit. Le récit de ce que vous avez fait ensemble, autour de George Pratt Schultz, entre 1967 et 1976.

La vieille dame regarde le journaliste en silence, tandis qu'un soupir lui soulève la poitrine.

– Quelque chose comme cela, lui dit-elle ; mais dites-moi : vous devinez bien plus que vous ne savez, n'est-ce pas ?

– Disons que je comprends. J'enquête, je recoupe, je construis une sorte de puzzle.

– Ah ! Les puzzles... une activité bien détendante. A moi de jouer aux devinettes : la pièce de votre puzzle qui vous a fourni mon numéro de téléphone est la petite fille de Martin Schwartz, que vous aurez bien inutilement affolée...

– Ce n'est pas une jeune femme qui me semble céder facilement à l'affolement.

– Si vous le dites. Disons que vous l'avez mise sur ses gardes.

– Et ce n'est sûrement pas inutilement que je l'ai fait.

– Si, parfaitement inutilement, je vous l'affirme.

– Qu'est-ce qui vous rend si affirmative ?

– Le fait de savoir ce que je cherche. Ce qui ne doit être le cas d'aucune des personnes qui prétendent chercher la même chose que moi.

– Le manuscrit de Schwartz.

– S'il existe.

– Vous venez de déclarer que vous saviez exactement ce que vous cherchez...

– Et je n'ai pas parlé de manuscrit.

– De quoi s'agit-il, alors ? Et en quoi est-ce que cela protège Lucille Schwartz, qui n'aurait donc pas de quoi s'inquiéter ?

– D'une preuve.

– Une preuve de quoi ?

– Tout est là, monsieur Peck. Allons, vous n'êtes pas si bon journaliste et je suis rassurée. Ce qui protège la petite Schwartz, c'est qu'elle n'a pas la moindre idée de la réponse à votre question.

La vieille dame laisse passer quelques instants de silence.

– Je vais vous raconter une histoire, monsieur Peck, reprend-elle ; quand il était enfant, Martin a passé un séjour ici, en Suisse, chez un grand oncle du côté de sa mère. Un jour qu'ils revenaient des champs, où son oncle faisait pâturer ses bêtes, Martin lui demanda ce que signifiait le mot « symbole.. » Son oncle lui fournit une explication que Martin ne comprit pas. En chemin, ils croisèrent une petite fille accroupie, penchée sur le lacet de l'une de ses chaussures. C'était une gamine de l'une des fermes du coin, que Martin n'avait jamais rencontrée auparavant. Elle était chaussée de l'une de ces vieilles paires de bottines à grosses semelles qui étaient beaucoup portées, à l'époque, en montagne. Et elle pleurait parce que l'un des anneaux en fer par lesquels passait le lacet était fendu, ce qui avait usé le lacet jusqu'à le faire céder. Elle ne savait pas comment le renouer pour fermer sa bottine, trop grande pour elle. L'oncle de Martin lui vint en aide. A l'aide d'un couteau, il fit sauter une moitié de l'anneau après l'avoir cassé, de

sorte que le lacet ne frotte plus que contre le cuir, et il fit un nœud. La petite fille le remercia et chacun reprit son chemin. C'est alors que l'oncle de Martin s'agenouilla devant lui et lui montra la moitié de l'anneau qu'il avait retirée de la bottine. Et il dit à Martin : « Tu vois, ce petit bout de fer arrondi, c'est un symbole. Le symbole de toute la chaussure de la petite fille au lacet cassé. Parce qu'il n'y a qu'un autre bout de fer qui lui corresponde exactement, pour que les deux forment ensemble un anneau : c'est celui qui est encore fiché dans le cuir de sa chaussure. » J'ai rencontré Martin une vingtaine d'années après. Il m'a raconté cette histoire le jour où je lui ai demandé pourquoi il gardait, dans son portefeuille, un petit bout de ferraille noirci par le temps.

George Peck attend quelques instants de vérifier que Shirley Evans a terminé. Elle le regarde, souriant, en silence.

– Quel est le rapport avec ce que nous disions, madame Evans ? Lui demande-t-il finalement.

– Ce n'est pas pour retrouver la chaussure de cette petite fille, qu'il n'a jamais revue, que Martin gardait précieusement cet objet sans valeur, répond-elle ; c'est parce qu'il lui rappelait le jour où il comprit la signification du mot « symbole. » Martin était ainsi. Il gardait des traces matérielles de ce qu'il avait compris ou fait, dans l'abstrait, dans le monde des idées et des concepts où il évoluait comme un saumon dans une rivière. Je me moque de ce projet d'autobiographie, ou appelez-le comme vous voulez, ce projet de publication dont je doute qu'il avait commencé à

l'écrire. C'est la preuve qu'il avait gardée de ce qu'il s'apprêtait à raconter, à l'appui de son récit, qui m'importe. Parce qu'il a laissé, quelque part, cette preuve. Pour l'avoir si bien connu, je le sais.

– Ce que menace cette preuve, madame Evans, est-ce que je me trompe si j'appelle cela un secret ?

– Oui et non, mon cher ami. C'est un secret, oui. Mais la preuve de ce secret ne le menace pas. Du moins pas directement. Et c'est pourquoi la petite fille de Martin n'a rien à craindre.

– La preuve d'un secret, quand elle existe, le menace toujours.

– Pas celui-là.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il est incroyable, au sens propre du terme. Vous ne le verriez même pas en ayant les yeux posés dessus.

– Mon métier m’a appris à imaginer que ce qui est vrai se dissimule parfois sous ce qui est incroyable…

– Je vous l'accorde.

Shirley Evans lui sourit. Elle n’a pas besoin d’en dire plus. Sans être déstabilisé, George Peck comprend à quel point cette vieille dame à la peau ridée, qui se tient encore droite, est sûre d’elle-même.

– Une dernière question, madame Evans, lui demande-t-il après un instant à se regarder en silence, dans les yeux ; pourquoi cette preuve vous intéresse-t-elle tant, puisqu'elle porte sur un secret à ce point incroyable que personne n'est capable de le percer ?

– Pour en prendre connaissance. Martin était un homme fascinant. Je suis curieuse de savoir quelle trace il a laissé de nos travaux. Mais pas seulement, je dois l'avouer...

– Pas seulement pour en prendre connaissance ? Et pour quoi d'autre ?

– Pour la détruire. Avant qu'il ne soit trop tard : avant que quelqu'un comprenne. Le secret de Martin, notre secret doit rester protégé. Il ne faut donc pas seulement qu'il reste incroyable, monsieur Peck. Il faut qu'il reste, littéralement, impensable : quelque chose qui n'existe même pas sous forme d'hypothèse.

Au moment où Shirley Evans et George Peck se séparent, le téléphone sonne dans la chambre de Lucille. L'appel vient de la réception. On lui passe quelqu'un qui demande à la joindre. C'est Antoine Rohmer. Quelques instants plus tard, il se présente à la porte de sa chambre, un petit paquet à la main.

– Tenez, lui dit-il ; je vous ai apporté un petit lot de consolation...

En le remerciant chaleureusement, Lucille défait l'emballage de ce qu'elle comprend aussitôt être un livre. Elle pousse une exclamation en découvrant de quel ouvrage il s'agit.

– Vous l'avez retrouvé ? S'écrie-t-elle.

– Non ! Hélas, non. C'est le mien... mais je vous l'offre.

– Il ne fallait pas...

De prime abord, l'aspect vieilli et écorné de la couverture lui a laissé penser qu'il s'agissait de l'exemplaire que son grand-père lui avait légué. En le feuilletant, Lucille ne peut s'empêcher d'être déçue après avoir cru, un instant, qu'elle l'avait récupéré. Elle tient dans les mains la thèse de Benjamin de Wilde, mais ce n'est pas celle annotée par Martin Schwartz.

– Mais... prononce-t-elle.

– Oui ? Lui demande Rohmer.

– Sur cet exemplaire aussi, il y a des annotations...

– Ce ne sont que les miennes, Lucille. Je crains qu'elles ne soient beaucoup moins savantes et instructives que celles de votre grand-père.

– Cela n'a aucune importance, merci, Antoine, merci infiniment. Votre geste me touche beaucoup.

– Voulez-vous que je vous invite, de nouveau, à déjeuner ? J'ai une bonne heure devant moi. De quoi prolonger notre discussion d'hier...

– Avec grand plaisir.

En marchant vers le restaurant où la conduit Antoine Rohmer, Lucille s'efforce de ne pas penser à ce que lui a dit, le matin même, George Peck. Elle craint de révéler, sur les traits de son

visage, ce que lui inspire l'odieuse supposition que le vieux journaliste lui a recommandé d'envisager. Elle parvient pourtant difficilement à chasser de son esprit cette idée, selon laquelle la gentillesse et les sourires de cet homme qui l'accompagne ne sont peut-être que les instruments d'arrière-pensées coupables. Et elle ne peut s'empêcher, en état d'alerte, de guetter le moindre indice qui pourrait les trahir.

– Hier, déclare-t-elle après que tous deux ont commandé ; vous m'avez expliqué que la monnaie était, nécessairement, rare.

– Pas exactement, corrige-t-il ; j'ai tenté de vous démontrer que le contrôle de la quantité de monnaie mise en circulation était un pouvoir considérable.

– Oui... mais vous m'avez bien démontré que ce contrôle devait consister à limiter cette quantité de monnaie ?

– Parce que la rareté de la monnaie est une condition de son utilité, oui. Mais ce qui compte, en réalité, ce n'est pas tant que la monnaie soit rare : c'est que les marchés le croient. Les marchés ou, à d'autres époques, les gens, tout simplement. C'est quand tout le monde se met à douter de cette rareté que la monnaie s'effondre. Et même, pas exactement de sa rareté, mais de sa juste quantité, en quelque sorte. Dit autrement, il est crucial que les marchés aient confiance dans l'autorité qui régule la quantité de monnaie mise en circulation.

- Bien... mais aujourd'hui, je voudrais que vous m'expliquiez autre chose : ce que c'est que la balance des paiements, par exemple.
- La balance des paiements ? Pourquoi, vous en avez entendu parler, récemment ?
- Non... je ne sais pas du tout ce que c'est et je voudrais l'apprendre, c'est tout.
- C'est un document comptable qui s'applique à un territoire national. Dans une colonne, vous avez tout ce qui a été acheté sur ce territoire et, dans l'autre, tout ce qui a été vendu. Cela donne un aperçu de toute la richesse qui a été échangée : c'est le décompte de toutes les opérations économiques qui ont eu lieu sur un territoire donné, pendant une période donnée.
- Mais alors, demande Lucille ; qu'est-ce que cela veut dire, « rétablir la balance des paiements » ?
- En général, si l'on parle de la rétablir, c'est qu'elle est déficitaire.
- Mais… objecte-t-elle, comment peut-elle être déficitaire, puisque tout ce qui a été acheté a été vendu, et vice-versa ? Puisque c'est le décompte total des opérations qui ont eu lieu ?
- Elle peut être déficitaire ou excédentaire, selon que ces opérations sont financées par la création de richesses nationales, ou par recours à une richesse, disons, importée.

– Comment cela, une richesse importée ?

– En fait, ce que l'on appelle la balance des paiements recouvre trois balances, trois équilibres différents. La balances des paiements courants, et en général c'est celle-là dont on parle, porte sur les flux monétaires liés à des échanges de biens et de services, essentiellement. La balance des capitaux porte sur les flux monétaires liés, notamment, à des transferts de capitaux. Et puis il y a aussi la balance financière. Mais pour ce qui semble vous intéresser, vous devez simplement savoir que la balance des capitaux équilibre éventuellement la balance des paiements courants : lorsque ce qui est acheté sur un territoire national ne peut pas être financé sans recours au crédit, la balance des capitaux compense ce déficit par un apport de capitaux permettant cet accès au crédit. Vous comprenez ?

– Oui... je ne suis pas sûre...

– Je vais vous le dire autrement : lorsque la balance des paiements est dite déficitaire, c’est que les opérations économiques ayant eu lieu sur le territoire considéré sont financées grâce à un transfert de valeur depuis l’extérieur vers l’intérieur de ce territoire. Au fond, vous avez compris, Lucille, votre objection le prouve : parler de déficit ou d’excédent est un peu un abus de langage, puisque l’ensemble des opérations qui ont eu lieu est toujours financé. Mais lorsque ce financement implique un appel à une richesse qui n’a pas été créée ou produite sur le territoire, on parle de déficit ou de déséquilibre parce qu’à terme, la valeur de l’économie nationale ne peut que

décliner, et le pouvoir d'achat présent sur le territoire perd de la valeur par rapport au pouvoir d'achat des territoires environnants.

- Alors, risque Lucille ; quand De Gaulle a reproché aux américains le déséquilibre de leur balance des paiements, il…
- De Gaulle ? Pourquoi pensez-vous à De Gaulle ?
- J'ai fait quelques recherches, ce matin, annonce Lucille avec d'autant plus d'aplomb qu'elle ment effrontément ; et je suis tombée sur une histoire de conférence de presse du Général De Gaulle, dans les années 60... au cours de laquelle il s'en est pris aux Etats-Unis et au déficit de leur balance des paiements.
- En effet, oui... je ne sais pas à quelle conférence de presse vous faites allusion mais il est certain que De Gaulle a sévèrement reproché aux américains leur politique monétaire, à cette époque-là.
- Il leur reprochait quoi, exactement ? Je n'ai pas bien compris ce que j'ai lu. A propos de la valeur du dollar, notamment...
- De Gaulle exigeait que les américains dévaluent leur monnaie.
- Pourquoi ?
- Parce que les américains émettaient une grande quantité de dollars pour financer leur déficit budgétaire.

– C'est-à-dire ?

– Vous savez ce que c'est que le déficit budgétaire ? C'est tout simplement la situation dans laquelle un Etat se trouve, lorsqu'il dépense plus que ne le lui permettent ses recettes. Exactement comme pour un ménage ou une entreprise. De Gaulle exigeait que les américains rétablissent leur déficit budgétaire, qu'ils finançaient en émettant de plus en plus de dollars. Et ils finançaient leur balance des paiements courants en attirant des capitaux.

– Et alors ?

– Et alors, la quantité de dollars mis en circulation ne correspondait plus à la quantité d'or détenue par les banques centrales fédérales.

– Donc, le dollar perdait de la valeur par rapport à l'or.

– Précisément pas...

– Mais... comment est-ce possible ? Hier, vous m'avez justement expliqué le contraire : si une quantité trop importante de monnaie est créée et mise en circulation, alors elle perd de la valeur et il en faut toujours plus pour acheter la même quantité de biens ou de services...

– Oui... en théorie, Lucille, c'est vrai. Mais en pratique... en pratique, heureusement, ou malheureusement, d'ailleurs, selon d'où l'on se place, la théorie est démentie. En l'occurrence, toutes les monnaies étaient arrimées au dollar et le dollar était arrimé à l'or, parce que c'était prévu comme ça dans les statuts du FMI depuis 1944. Dans les

années 60, les États-Unis ont dépensé plus d'argent que leur économie ne le leur permettait. Ils étaient en situation de déficit budgétaire. Et pour financer ce déficit, le territoire américain attirait des capitaux, sous diverses formes : ils étaient donc également en situation de déficit de la balance des paiements ou, plus exactement, de la balance des paiements courants. Normalement, le dollar aurait dû perdre de la valeur par rapport aux autres monnaies. Mais cela n'a pas été le cas, en vertu des accords de Bretton Woods et des statuts du FMI, qui prévoyaient que le dollar devait rester convertible en or et que tous les Etats membres du FMI devaient le soutenir… c'est cela qu'a dénoncé De Gaulle.

– Et il était le seul ? Comment se fait-il que les autres membres du FMI n'ont pas réagi comme lui, puisque ce sont toutes les monnaies qui se trouvaient enchaînées au dollar et qu'il perdait de la valeur par rapport à l'or ?

– C'est que le dollar a, depuis des lustres, un statut très particulier. Tenez : imaginez que vous confiez votre argent à un certain monsieur Schmitz en qui vous avez confiance, parce qu'il détient un coffre-fort dernier cri, qu'il est surarmé et que tout le monde le craint. En échange de votre argent, Schmitz vous remet des billets sur lesquels il écrit simplement : « franc Schmitz. » S'il se met à diffuser une grande quantité de billets de « franc Schmitz », leur valeur ne va probablement pas baisser comme le ferait n'importe quelle monnaie, simplement parce qu'il détient des armes et que tout le monde a peur de lui. Vous voyez ?

– Donc, De Gaulle était comme un usager qui n'avait pas peur de Schmitz, en somme ?

– Si vous voulez. En substance, De Gaulle disait aux américains : « vous faites circuler trop de dollars, rétablissez donc sa valeur sur la base de celle de l'or, qui reste la seule valable parce que personne ne sait la fabriquer… »

– Mais comment se fait-il qu'il n'ait pas obtenu gain de cause ? Qu'il n'ait convaincu personne ?

– Vous êtes vraiment extraordinaires, vous, les français… vous ne comprenez pas que, lorsqu'on a raison, on ne parvienne pas à imposer ce que l'on a compris, n'est-ce pas ?

– C'est particulièrement français, ça ?

– Est-ce que vous vous rendez compte, Lucille, que le nom propre de l'un d'entre vous a donné naissance à un nom commun que l'on peut substituer à l'adjectif « rationnel » ?

– A qui pensez-vous ?

– A Descartes. « Cartésien, » c'est un mot qui ne pouvait être que français. Et qui est rigoureusement intraduisible, croyez-moi… il faut vraiment être français pour croire que ce qui est logique a tellement de pouvoir. De Gaulle était De Gaulle, Lucille, mais il était seulement De Gaulle, et il était seul.

Un instant de silence prolonge la grave sentence de Rohmer.

Lucille se dit qu'elle a encore bien des choses à apprendre et à comprendre, pour se représenter un tant soit peu ce que son grand-père a évoqué dans sa lettre posthume. Le jeune banquier, lui, pense à ce général qui, tel un coq si typiquement gaulois fier de chanter sur un tas de fumier, a crié victoire le premier, à Paris, sur les ruines d'un peuple perdu dont l'Assemblée représentative et souveraine avait librement sabordé son pouvoir. Un peuple dont les citoyens égarés s'étaient jetés, qui dans la résistance, qui dans la collaboration, et auxquels ce général inflexible et frondeur s'était mis en tête de rendre une fierté introuvable depuis plus de quatre ans et ce, au nom de la « certaine idée » qu'il s'était « toujours faite » de leur pays.

– De Gaulle exigeait une dévaluation du dollar, poursuit Rohmer ; mais la France, l'Allemagne de l'ouest, le Japon avaient besoin des dollars américains. Le Plan Marshall, en Europe, était la colonne vertébrale du financement de la reconstruction. Les américains abusaient, à ses yeux, du pouvoir de leur monnaie, mais ce pouvoir n'était pas fondé sur rien, Lucille. Economiquement, le Président français avait raison. Mais rien de ce qui est économique n'est imperméable à ce qui est politique. Les américains se remboursaient, en laissant filer leurs déficits, du financement de leurs efforts pour lutter contre le communisme aux quatre coins du monde. D'ailleurs, tout cela est rentré dans l'ordre sous Giscard.

– Bon… reprend Lucille ; mais économiquement, c'est normal que je ne comprenne pas, c'est cela ?

– En quelque sorte, oui.

Antoine Rohmer passe sa serviette sur ses lèvres et s'adosse à sa chaise.

– Vous avez parfaitement compris, Lucille, poursuit-il ; en toute logique économique, à un déficit de la balance des paiements correspond une baisse de pouvoir d'achat. D'une certaine manière, c'est un peu le même phénomène que celui de notre alchimiste d'hier. La nécessité de ne pas mettre trop d'or, tout de suite, en circulation, procède de la même logique. Tout simplement parce que la richesse qui circule doit avoir le temps de recouvrir un travail, un résultat, sous forme de bien ou de service. Avec ce qu'il faut d'endettement et de taux d'intérêt raisonnable, ni trop élevé, ni trop faible : la valeur de la richesse qui sert de monnaie. On ne peut jamais s'enrichir qu'au rythme de la productivité de son époque. Pas plus vite.

– Oui, enchaîne-t-elle ; et c'est pour cela qu'il ne faut pas laisser libre cours à ce pur fantasme : créer, fabriquer autant de richesse qu'il est loisible d'en vouloir, à un moment donné.

– Exactement…

Antoine Rohmer la regarde d'un air à la fois amusé et songeur.

– Je vais vous dire un secret, ajoute-t-il en baissant la voix et s'approchant de son oreille ; un secret de banquier…

– Je suis toute ouïe, lui répond-elle en chuchotant, joueuse.

– Le voici : le meilleur moyen d’être riche et, surtout, de le rester, c’est de veiller à ce que ceux qui vous doivent de l’argent en gagnent assez pour vous rembourser. C’est bien plus efficace, bien moins hasardeux que d’en distribuer à tour de bras et, surtout, que d’en amasser. Pour une raison simple : la richesse ne fait pas vivre. Elle ne nourrit pas, elle n’abreuve pas, elle n’habille pas, elle n’abrite pas. Elle achète seulement. Et elle ne peut jamais acheter que ce qu’il est pratiquement possible de produire. A un rythme qu’il n’est possible d’accélérer qu’en prêtant cette richesse : en la faisant circuler, mais en prenant alors le risque de ne pas totalement la récupérer.

Il regarde sa montre.

– Je vais devoir y aller, observe-t-il, à regret.

– Merci de cette invitation à déjeuner, Antoine, mais cette fois, c'est moi qui règle.

– Sûrement pas.

– Si, j'insiste.

– De grâce, n'en faites rien : je viens ici régulièrement et j'y ai une ardoise... n'appelez pas pour qu'on vous apporte l'addition, vous allez troubler les habitudes du personnel.

– J'y tiens...

– Ecoutez, je vous promets que je vous laisserai régler le prochain repas. Nous sommes d'accord ?

Lucille le regarde, hésitante.

– Nous sommes d'accord, cède-t-elle, avec une nouvelle expression de gravité soudaine sur le visage dont Rohmer se demande, étonné, comment l'interpréter.

– Il y a quelque chose qui ne va pas ? Lui demande-t-il.

– Non, non... tout va bien, répond-elle, évasive.

– J'ai dit quelque chose qui vous a déplu... suppose Rohmer en levant un sourcil.

– Pas du tout... pas du tout, je vous assure.

Lucille se demande où va la conduire le brusque changement d'humeur qu'elle est en train de surjouer. La phrase de Peck lui est brutalement revenue à l'esprit, alors que Rohmer et elle étaient sur le point de se séparer. Elle cherche comment « tester la loyauté » de son convive.

– Dites-moi, lance-t-elle soudain ; savez-vous ce que signifie le mot « syntagme » ?

La réaction d'Antoine Rohmer est celle d'un effet de surprise mais, en soi, ne trahit rien.

– Syntagme ? C'est... un mot ou un groupe de mots, tout simplement, non ? Pourquoi me demandez-vous cela ?

– Parce que je viens d'y penser... dans ce que m'a légué mon grand-père, en plus du livre avec toutes ses annotations, il y a une lettre qui renvoie au livre. Et il y a un message dont je n'ai pas compris le sens, à propos de syntagme et de groupe prépositionnel.

– Une lettre qui renvoie au livre ? C'est-à-dire ?

– Il y a quelque chose à comprendre. Je vous l'ai dit : mon grand-père était joueur et il aimait les énigmes. Le message est fait pour aider à sa compréhension.

– C'est le livre qui renvoie à la lettre, alors.

– Pourquoi ?

– Eh bien... parce que ce qui est à comprendre doit être dans la lettre... donc, le message contenu dans le livre est une clé de l'énigme qu'elle contient... non ?

– Comment savez-vous que le message est dans le livre et pas dans la lettre ?

– Mais... parce que c'est ce que vous venez de me dire.

– Non, ce n'est pas ce que j'ai dit. Je vous ai parlé d'une lettre, du livre et d'un message. Je n'ai pas précisé où était le message.

Le visage de Rohmer trahit une émotion qu'il tente de dissimuler : il s'empourpre.

– Ah ? Bafouille-t-il ; bon, j'ai dû mal comprendre...

– C'est curieux, insiste-t-elle avec un sourire espiègle ; c'est le contraire qu'il aurait été plus naturel de comprendre... je vous parle d'un message qui porte sur des notions grammaticales, et vous pensez aussitôt qu'il est dans un livre portant sur des notions d'économie monétaire...

Rohmer se ressaisit. L'espace d'un instant, son regard se durcit.

Mais aussitôt réapparaît sur ses lèvres son sourire le plus innocent.

– Où voulez-vous en venir, Lucille ? Demande-t-il avec douceur.

– Nulle part... je vous ennuie, n'est-ce pas ? Je suis désolée.

Elle se lève. A présent, se dit-elle, il lui faut endormir de nouveau la vigilance d'Antoine Rohmer.

– Vous m'avez dit que vous deviez y aller, et je vous soûle avec mes salades, enchaîne-t-elle ; mais peut-être que vous pourrez m'aider ? Je veux dire, la prochaine fois, je pourrais vous apporter la lettre, et peut-être qu'en la lisant attentivement...

– Je ferai de mon mieux, Lucille... répond-il en se levant aussi ; mais je crains que s'il s'agit d'autre chose que d'économie...

– J'aurai certainement autre chose que je vous demanderai de m'expliquer. Et n'oubliez pas : la prochaine fois, c'est moi qui vous invite.

Rohmer répond par un léger éclat de rire avant de confirmer qu'il n'oublie pas. Il a l'air totalement détendu. Lucille s'efforce de ne rien laisser paraître de sa nervosité. Lorsqu'ils se séparent, elle l'embrasse généreusement sur les deux joues. Ce qu'il prend pour une marque de son pouvoir de séduction n'est que la constance qu'elle se donne. Il repart, cédant à une forme de vanité singulièrement banale et répandue au sein de la gent masculine, à la fois satisfait et trompé.

Lorsque Lucille a pris rendez-vous avec Denis Stigler, le matin même, il lui a annoncé qu'il disposerait de peu de temps. Il lui a aussitôt demandé si elle avait retrouvé le manuscrit et, s'entendant dire que tel n'était pas le cas, il n'a pas semblé empressé de la recevoir. Devant son insistance, il a fini par céder. Si bien que, après plusieurs minutes d'attente dans le petit espace d'accueil de la maison d'édition de Stigler, elle se demande s'il ne va pas lui faire annoncer qu'il est contraint de reporter le rendez-vous.

– Suivez-moi, madame Schwartz, désolé pour l'attente.

Avec le même sourire, comme un rictus, qu’il associe y compris à sa brutalité, Stigler vient de surgir. Sans même lui serrer la main, il la précède le long d’un couloir jusqu’à son bureau. C’est un petit espace encombré dont Lucille se demande aussitôt, en le parcourant des yeux, quel volume il pourrait offrir s’il n’était pas, à ce point, envahi.

Une grande table, sur laquelle est posé un ordinateur, est entièrement recouverte de piles de documents, certains d’entre eux ayant même glissé sous le clavier. Une sorte de buffet, juste derrière, est lui aussi chargé de dossiers ; deux pans de murs sont cachés derrière des étagères débordant de livres de tous formats et, sur le sol, d’autres piles laissent à peine assez de place pour y mettre une chaise, en face de la table. Enfin, la pièce sent à ce point le tabac que, pour y être seulement entrée, Lucille prévoit de mettre tous ses vêtements à laver sitôt de retour à l’hôtel, où elle prendra une bonne douche.

– J’ai été long à vous recevoir, lui dit l’éditeur ; mais j’aurai un petit plus de temps que je ne pensais. Je vous écoute, madame Schwartz.

Lucille regarde cet homme au physique singulier. Une lueur d’intelligence éclaire son visage triangulaire aux traits saillants. Une sorte d’amusement perpétuel marque toutes ses expressions. Il y a quelque chose de fascinant et de repoussant à la fois, se dit-elle, dans ce que lui inspire Denis Stigler.

– Je n'ai pas retrouvé le manuscrit dont vous m'avez parlé, monsieur Stigler, déclare-t-elle en s'asseyant sur la chaise, non sans avoir déplacé les quelques feuillets qui étaient entassés dessus ; mais j'ai effectué des recherches... et j'ai appris bien des choses, en deux jours, sur la vie de mon grand-père. J'ai rencontré des gens qui l'ont connu, lorsqu'il était jeune. Et je voudrais savoir pourquoi vous les avez fait venir.

– De qui parlez-vous ?

– De George Peck, de Shane Mac Leod et de Michael Kruger.

Stigler s'allume une cigarette.

– Ça ne vous incommode pas ? Lui demande-t-il.

– Si c’était le cas, je n’aurais pas mis les pieds dans cette pièce, monsieur Stigler.

– Je ne les ai pas fait venir, madame Schwartz : je leur ai annoncé le décès de votre grand-père, c’est tout. Ils vous ont dit qu’il avait fait assassiner Jimmy Mac Leod ?

Lucille pousse un soupir.

– Shane m’a dit que c’est ce qu’il croyait. Mon grand-père vous a-t-il avoué quelque chose, à ce sujet ?

– Non. J’ai découvert de mon côté ce qui s’était passé. La mort de Jimmy Mac Leod n’a jamais été autre chose qu’un accident, officiellement. Il n’y a pas grand-chose pour étayer la thèse de l’assassinat. Mais ce n’est pas cet épisode particulier qui m’intéresse le plus dans le récit de votre grand-père, si tant est qu’il avait prévu d’en dire quoi que ce soit, ce dont je doute.

– Alors, qu’espérez-vous y trouver ?

– Ce qu’a fait votre grand-père, tout simplement. Shane souhaite vérifier qu’il s’agit d’une affaire d’une telle importance que, pour en protéger le secret, on a tué son père. Peck et Kruger souhaitent vérifier si leur ancien ami, Jimmy, s’était complètement trompé ou s’il avait raison. Mais moi, tous ces enjeux m’indiffèrent passablement, madame Schwartz.

– Qu’est-ce qui vous intéresse, alors ?

– Le « modus operandi. » La façon dont votre grand-père s’y est pris pour agir, pour atteindre ses objectifs, quels qu’ils aient pu être. Sa méthode, si vous voulez, le « comment. » Je laisse le « pourquoi » aux journalistes et aux politiques. C’est cela qui était passionnant, chez cet homme… sa connaissance, d’une incroyable finesse, des modes d’adoption des idées et des processus de décision. Je vous

parle chinois, n’est-ce pas ?

Sans lui laisser le temps de répondre, l’éditeur se lève et se place devant l’une de ses étagères, qu’il parcourt des yeux.

– Etes-vous familière de l’histoire des sciences, madame Schwartz ? Lui demande-t-il sans détourner le regard des livres qu’il a devant lui.

– Pas particulièrement.

– Votre grand-père l’était. Il m’a fait découvrir deux ou trois ouvrages passionnants. Savez-vous que Galilée n’a jamais procédé à sa fameuse expérience de la tour de Pise ? Vous savez, son lâcher de boulets pour prouver qu’ils tombent en même temps sur le sol.

– Oui…

– Eh bien, c’est une pure légende. D’ailleurs, s’il s’était aventuré à tenter l’expérience, le plus lourd des deux boulets serait tombé plus vite que l’autre. C’est dans le vide, et non dans l’air, que la vitesse est la même. Voyons…

Stigler se penche pour chercher sur les étagères du bas. Puis il se ravise et se retourne vers Lucille.

– C’est un ouvrage d’Alexandre Koyré… je ne le retrouve pas, tant pis. C’est extraordinaire, n’est-ce pas ? Tout le monde apprend que le savant a réuni le ban et l’arrière-ban universitaires de Florence pour leur démontrer, par l’expérience, sa théorie, alors qu’il n’a jamais rien fait de tel. Il semble qu’il ait évoqué l’hypothèse d’une telle

expérience dans sa correspondance…

– Et alors ?

– Martin et moi avons eu de longues discussions sur la notion de preuve, madame Schwartz. Il m'a démontré, en quelque sorte, que le rôle social et politique d'une théorie n'est pas d'expliquer et de démontrer, mais de justifier et de légitimer…

– Je ne comprends pas bien.

– Cela ne m'étonne pas. Moi aussi, j'ai eu toutes les peines du monde, lors de nos premières rencontres, à comprendre ce que votre grand-père essayait de me dire. Mais mon expérience professionnelle m'a aidé à y voir plus clair.

– Votre expérience professionnelle ? Quel rapport ?

– Imaginons, madame Schwartz, que vous veniez me soumettre un projet de roman. Je le lis, je ne le trouve pas assez bon malgré quelques idées intéressantes et je vous le retourne, en vous disant que j'ai pris la décision de ne pas le publier.

– Oui…

– Quelque temps plus tard, vous découvrez en librairie un roman qui vient d'être publié, dont le titre vous alerte, par exemple, et dont vous vous apercevez qu'il raconte la même histoire que la vôtre. Que faites-vous ?

Surprise, Lucille se rend compte que la réponse s'impose spontanément, qui évoque une scène qu'elle se représente très facilement.

– Je reviens vous voir et je vous traite de salaud.

– Avez-vous pensé à protéger votre manuscrit ? Sinon, mon histoire s'arrête là. Mettons que vous l'avez déposé et que vous détenez un numéro d'enregistrement. Vous tentez quelque chose ?

– Je vous fais un procès.

– Non, pas à moi. Vous ne pouvez pas prouver que j'ai lu votre épreuve et, de toute façon, vous ne pourriez pas me reprocher d'avoir tranché en faveur d'un autre auteur. Non, c'est à l'auteur que vous faites un procès, pour avoir volé votre histoire, n'est-ce pas ?

– Je suppose.

– Et vous pensez que vous gagnerez, puisque vous avez protégé les droits de votre texte.

– Oui.

– Et là, madame Schwartz, vous découvrez que ce n'est pas si simple… vous découvrez que cette protection, en fait, ne vous garantit pas grand-chose.

– Comment cela ?

– Le numéro d’enregistrement qu’on vous a remis en échange du dépôt de votre manuscrit n’est pas une preuve, madame Schwartz. Du moins, pas une preuve de ce que vous croyez.

– C’est une preuve de quoi, alors ?

– Toute la question est là. Ce que vous cherchez à prouver, c’est que vous êtes victime d’un plagiat. Mais vous n’avez pas écrit le roman publié. Il raconte la même histoire que la vôtre, mais elle a été réécrite. Les noms changent, le contexte n’est plus le même, le style est différent… il n’y a que l’intrigue qui soit commune aux deux récits. Mais cela ne suffit pas pour parler de plagiat.

– Et de quoi peut-on parler, alors, si ce mot-là n’est pas retenu ?

– D’adaptation, par exemple.

– Je ne comprends pas. A quoi cela sert-il, de déposer un manuscrit à un syndicat de protection des droits d’auteur, si ça ne permet pas de les défendre ?

– Bien sûr que cela permet de les défendre. C’est exactement à cela que ça sert : à les revendiquer. Mais entre revendiquer et obtenir, il y a souvent un monde, madame Schwartz, je suis sûr que vous avez remarqué… un numéro d’enregistrement rend possible un procès, singulièrement hasardeux et pratiquement perdu d’avance, sans cette pièce opposable. Mais c’est tout. Le droit de la propriété intellectuelle est très complexe, madame Schwartz. L’enregistrement d’un manuscrit par un syndicat d’auteurs

n’est pas une preuve. C’est un indice, la base d’un recours. Mais sur cette base, la preuve qu’il y a eu plagiat reste à établir et, surtout, à juger.

– Vous m’étonnez…

– C’est que nous sommes dans le domaine des idées. Il n’y a rien de plus immatériel. Réfléchissez-y un instant : qu’est-ce que la propriété d’une idée ? Comment revendiquer qu’on est propriétaire d’une idée ? Car, au fond, qu’est-ce qu’une idée ? Une idée est-elle autre chose que son énonciation ? Et, si oui, comment définir une idée dont il existe plusieurs énonciations possibles ?

– Je ne vous suis pas.

– Imaginons que vous me faites part d’une idée : vous prononcez une phrase. Je reformule votre idée : je prononce une autre phrase. Vous m’objectez qu’il s’agit de la même idée. Mais de quoi est fait ce « même, » puisque nous n’avons pas dit la même chose ? Puisque nous n’avons pas utilisé les mêmes mots ?

– Il faut prendre un exemple. Il y a en effet de multiples façons de dire la même chose.

– Tout est là, madame Schwartz. Un livre, comme toute œuvre d’art, est toujours plus qu’une idée : c’est une idée qui a pris matière. Votre intrigue, par exemple, est-elle autre chose que le récit qui lui donne vie ? Votre procès consiste à accuser un auteur de vous avoir volé cette chose immatérielle que vous revendiquez, mais un tribunal jugera

peut-être que cet auteur s'est seulement inspiré de votre propre récit et que le sien est fait de bien plus que ce à quoi vous prétendez le réduire.

– Si les deux récits sont suffisamment proches, celui qui est publié n'est qu'une autre forme du mien. On parle bien du même.

– C'est ce « même » qui est en question, madame Schwartz. Il y a toujours une part de « même » dans toute création artistique. Aucun des plus grands génies n'a créé à partir de rien. Les plus grands artistes se sont souvent inspirés d'autres artistes, parfois aussi talentueux qu'eux. Mozart lui-même a copieusement pioché dans la musique napolitaine de son époque. L'un des airs les plus célèbres de La flûte enchantée est passé à la postérité comme étant du pur Mozart, alors qu'il n'est carrément pas de lui… c'est de cela qu'il s'agit, madame Schwartz : la frontière entre l'inspiration et le plagiat. Si c'était quelque chose d'évident, nous n'aurions pas besoin de tribunaux pour en juger.

– Je ne suis pas convaincue. Cette frontière n'est pas quelque chose de si mystérieux. Il s'agit seulement de distinguer la forme du fond. A moins d'être de mauvaise foi, on y parvient sans peine.

– Détrompez-vous. Vous oubliez que ce dont nous parlons, c'est d'argent.

Lucille le regarde, interloquée.

– Eh oui : sinon, mon histoire n'existe pas, poursuit Stigler ; lorsqu'un plaignant intente un procès pour prouver qu'il est l'auteur d'une œuvre qu'un autre que lui s'est attribuée, nous sommes en présence d'un ingrédient décisif : le succès. Lorsque quelqu'un se met en tête de revendiquer des droits, c'est que ces droits ont une valeur. Et quant à discerner ce que cette valeur doit au fond de ce qu'elle doit à la forme, c'est extrêmement difficile…

Interdite, Lucille réfléchit. Elle découvre, dubitative, que la méfiance que lui inspire cet homme étrange s'estompe, pour laisser la place à une curiosité qu'elle a le désir de voir grandir.

– Quel rapport avec l'histoire des sciences ? Demande-t-elle.

– L'histoire des sciences est truffée d'épisodes qui illustrent le même phénomène. C'est encore plus patent que dans le domaine de l'art.

– Quel phénomène ?

– Ce phénomène de dépossession. De nombreux chercheurs, parmi les plus célèbres, qui avaient trouvé ce qu'ils cherchaient, ont été dépossédés de leur découverte par d'autres qui, après eux, surent simplement mieux la soumettre à l'entendement des hommes.

– Vous avez des exemples ?

– Ils sont légion. Tenez, l'ADN : sa découverte est attribuée à Watson et Crick. Mais ils n'ont apporté qu'un modèle explicatif, celui de la double hélice, à un résultat expérimental établi un quart de siècle plus tôt par un certain

Griffith. Un résultat concret, qu'ils ont tenté de reproduire, mais plus mal, selon lequel les caractères héréditaires étaient portés par les acides et non par les protéines. Griffith lui-même s'est désintéressé de sa découverte, faute de pouvoir l'expliquer. Et elle est restée sans aucune portée pendant vingt-cinq ans… autre exemple : Wegener, à qui l'on doit la théorie de la dérive des continents. Son dossier de naturaliste était amplement suffisant pour en apporter une preuve : il a fallu attendre un demi-siècle pour qu'elle soit prise au sérieux.

– Pourquoi ? Que s'est-il passé ?

– Wegener prétendait mettre en évidence une dynamique : les physiciens de son époque ne pouvaient pas l'admettre sans qu'il y soit corrélé l'existence d'un moteur. Une preuve obtenue cinquante ans après ses travaux, en recoupant ceux de cartographie océanique avec les observations de Matuyama sur les variations de la polarité de l'écorce terrestre… je vous parlais de Galilée, tout à l'heure : c'en est aussi un exemple, encore plus célèbre. Il a seulement approfondi une idée qu'avaient eue avant lui non seulement Copernic, mais un pauvre diable du nom de Giordano Bruno, qu'on a brûlé vif pour avoir pensé la même chose qu'eux.

– Je sais qui était Bruno. Il a mêlé les convictions les plus puériles à ses observations. Galilée était un homme autrement rigoureux.

– Pas toujours. Ses explications du phénomène des comètes, ou de celui des marées, ne l'étaient pas. Ce n'est pas une question de rigueur, madame Schwartz, du moins pas essentiellement. Aucun travail de recherche n'est totalement exempt du mélange des observations et des convictions. Prenez le cas d'Einstein : le fait que la vitesse de la lumière soit la vitesse limite était-il une observation, ou une conviction ? A Bohr, qui discutait ses travaux, Einstein a répondu que Dieu ne jouait pas aux dés… c'est un argument que vous qualifieriez de rigoureux ?

– Où est-ce que tout cela nous mène, monsieur Stigler ?

– A l'importance de la preuve, madame Schwartz. C'est une question stupéfiante, quand on y réfléchit. Nous la prenons pour une notion simple, alors qu'elle est infiniment subtile. Votre grand-père m'a appris qu'il n'y a guère qu'en mathématiques qu'on en trouve de formelles. Dans tout autre domaine de la connaissance, une preuve ne l'est jamais totalement.

Stigler et Lucille laissent passer quelques instants de silence.

– Sauf… intervient-elle ; sauf lorsqu'il s'agit d'évidence, monsieur Stigler. Je pense au flagrant délit, en droit pénal, par exemple. L'évidence n'est pas contestable. Une évidence est une preuve formelle.

– Et qu'est-ce que l'évidence, madame Schwartz ? Non, je ne me moque pas. L'évidence n'est pas, si j'ose dire, évidente… votre flagrant délit, justement : s'il n'est pas constaté par un représentant de l'ordre public, par un

huissier dont c’est pratiquement le métier, ce n’est qu’un témoignage, au tribunal. C’est donc un pouvoir conféré à quelques-uns sur une base qui n’a rien à voir avec la logique, qui les autorise à la constater, votre évidence. Et qu’est-ce qu’une évidence que seuls quelques-uns ont le pouvoir légal de constater, et pas les autres ? Votre grand-père m’en a convaincu, madame Schwartz : une preuve n’est jamais strictement affaire de logique, sauf, je me répète, en mathématiques, c’est-à-dire dans l’abstrait. Une preuve, pour en être une, est soumise à un contexte collectif qui borne ce qu’il est possible d’admettre avec une autorité écrasante. C’est pour cela que même un chercheur ne peut jamais se contenter de trouver : il doit encore convaincre qu’il a trouvé.

– Convaincre ? Démontrer, plutôt…

– Non, j’insiste : convaincre. Démontrer, ou prouver… ce ne sont que des modalités, et elles sont très relatives au contexte dans lequel il faut convaincre.

Lucille pousse un soupir de lassitude.

– Je ne comprends pas comment on peut prétendre une chose pareille, dit-elle.

– Si, vous le pouvez. Vous réfléchirez à notre conversation et vous comprendrez. Tenez, je vais vous donner un dernier exemple, le premier que m'a rapporté votre grand-père, à vrai dire. Vous connaissez les lois de l'hérédité de George Mendel ?

– Oui... enfin, de nom, je sais que j'ai appris cela en cours de Sciences naturelles.

– Mendel était un botaniste et il s'est intéressé à l'hérédité. Il a croisé des petits pois et a dénombré, sur plusieurs générations, la présence de caractères héréditaires. Et il a établi des lois. Il s'intéressait à un principe, pas à quelque chose de matériel. C'était avant l'expérience de Griffith, dont je vous parlais tout à l'heure : c'est après que l'on s'est demandé quel était le support moléculaire de ce principe dont Mendel avait décodé les lois de transmission. Il a croisé des pois lisses et des pois ridés : la première génération ne faisait apparaître que des pois lisses. Exactement comme des parents qui ont, l'un les yeux bruns, l'autre les yeux bleus, n'ont que des enfants aux yeux bruns, par exemple. Puis il a poursuivi et, à la deuxième génération, il a constaté qu'apparaissaient des pois ridés. Comme des petits enfants aux yeux bleus peuvent naître de parents aux yeux bruns. Et alors, il a non seulement établi que quelque chose, le principe « ridé, » était présent sans être exprimé dans les pois lisses, mais il a surtout établi selon quelle loi arithmétique on pouvait retrouver ce principe exprimé dans la descendance : trois quarts, un quart, par exemple.

– Je ne vois pas le rapport, monsieur Stigler.

– Eh bien, ses résultats sont invraisemblables. Nous le savons aujourd'hui. Il a très probablement triché, lui ou les disciples qui travaillaient pour lui. Statistiquement, il ne pouvait pas obtenir, sur un aussi petit nombre de cas, des

résultats aussi nets : moitié, moitié ou trois quarts, un quart... de même que lorsqu'on joue au dé, si on le lance quatre fois, on ne trouvera que rarement deux numéros d'un à trois et deux numéros de quatre à six, même si la probabilité est bien de moitié, moitié. Il faut, pour la vérifier, lancer le dé un bien plus grand nombre de fois.

– Et alors ?

– Pourquoi Mendel a-t-il triché ? Notez qu'il avait raison. Ses lois sont les bonnes. Pourquoi donc a-t-il falsifié ou fait falsifier ses résultats ?

– Je ne sais pas...

– Parce que la statistique n'existait pas, à l'époque. Elle est née avec Galton, un cousin de Darwin, qui dessinait des cartes météo. Par conséquent, si Mendel avait publié ses résultats tels qu'il les obtenait, il se serait probablement heurté à l'objection selon laquelle il tirait des conclusions trop hâtives, car personne n'aurait su expliquer pourquoi des lois aussi rigoureuses peuvent ne pas donner des résultats aussi nets qu'elles le prévoient. On ne connaissait pas les lois de la probabilité qui ont permis, bien plus tard, de comprendre non seulement les résultats authentiques de Mendel mais la raison pour laquelle il avait triché.

– Et... où voulez-vous en venir ?

– Wegener n'a pas su prévenir l'objection des physiciens de son époque. Mendel, lui, a su contrer à l'avance une objection dont il avait l'intuition qu'elle n'entamait pas la

validité de sa théorie. Wegener n'a rien prouvé alors qu'il avait raison et qu'il était resté honnête. Mendel l'a emporté parce qu'il n'a pas été parfaitement rigoureux. Vous voyez ? Le contexte de ce qu'il est possible d'admettre, de ce qu'il est même possible d'imaginer, est écrasant. Un chercheur qui n'en tient aucun compte court le risque inconsidéré de ne pas pouvoir mettre en valeur ce qu'il a trouvé.

– C'est... c'est assez troublant, ce que vous dites...

– Parce que l'on croit qu'une preuve est un résultat, alors que c'est un mécanisme. C'est un processus qui permet de passer d'un point à un autre. Selon les étapes par lesquelles il est possible de passer, le mécanisme de la preuve fonctionne ou ne fonctionne pas. C'est tout.

Stigler regarde sa montre.

– Excusez-moi, reprend-il ; je dois vous demander de repartir.

Pensive, Lucille se lève.

– Je n’ai toujours pas bien saisi : qu’espérez-vous y trouver, dans le manuscrit de mon grand-père ?

Stigler se lève à son tour et contourne la table qui lui sert de bureau.

– C’est cela qu’il avait tellement envie de raconter, madame Schwartz : son expérience de l’utilisation, de l’instrumentalisation du mécanisme de la preuve. A grande échelle. Ce n’est pas d’élucider la mort de Jimmy Mac Leod qui m’intéresse, ni de savoir au service de quelle cause votre grand-père s’est placé, même si j’en suis

curieux. Il a joué un rôle déterminant dans l'élaboration de ce qui est admis sur le plan monétaire, à l'international : ça, j'ai eu le temps de le comprendre. Et ce qui m'intéresse, c'est de savoir comment il a manipulé tout ce beau monde…

L'éditeur sourit plus franchement et fait apparaître une dentition jaunie par le tabac. Son expression est celle d'une jubilation qui a presque quelque chose d'inquiétant.

– Au sens littéraire du terme, ajoute-t-il ; c'est cela qui est le plus dramatique.

Washington, 1967, *« Et que va-t-il faire en Suède ? »*

Jimmy Mac Leod, Michael Kruger et George Peck viennent de se quitter. Sur la table, des verres, des bouteilles, des cendriers emplis de mégots et de nombreuses feuilles de papier témoignent des quelques heures qu'ils ont passées ensemble. Mac Leod s'allume une cigarette. Debout, il tourne autour de la table, se saisit d'une feuille, la repose négligemment parmi toutes les autres.

C'est George Peck qui a obtenu le plus de résultats. Son investigation dans le milieu de la presse a été singulièrement efficace. Ainsi est-il établi que les enveloppes transmises, à intervalles réguliers, par l'équipe de Schultz à des journalistes contiennent des articles, des fiches de lecture et, naturellement, de l'argent liquide.

– Schultz et son équipe ont monté un réseau de prescripteurs, a résumé Peck ; ce réseau est régulièrement approvisionné en information qui prend parfois la forme d'articles pré-rédigés. Les journalistes qui les reçoivent les reprennent tels quels, les signent et les publient ou les font publier. Ils sont payés pour cela.

George Peck n'est pas parvenu à savoir quel rôle, exactement, est confié à ce réseau. Mais il sait qu'il est chargé d'exécuter un programme détaillé qui court au moins jusqu'en 1969.

L'équipe de Schultz a planifié et finance une suite de parutions qui ira crescendo.

– Dans quel but ? Avait demandé Mac Leod.

– Justement, je ne sais pas encore, avait répondu Peck ; tout simplement parce qu'aucun des journalistes soudoyés ne le sait lui-même. Mais je peux vous affirmer qu'il s'agit de parutions portant sur des sujets d'économie.

Il n'était pas parvenu non plus à savoir si ces articles et émissions de radio préparés portaient sur des analyses, sur l'actualité, sur des enjeux de politique économique ou sur des thèmes plus théoriques.

– En fait, c'est un peu tout cela à la fois, avait toutefois précisé Peck ; et il semble que le tout soit assez focalisé sur une figure, centrale : un économiste qui a commencé à publier en 1959. Un spécialiste de la question monétaire. La plupart des papiers remis aux membres du réseau portent sur ses travaux.

– Comment s'appelle-t-il ?

– Milton Friedman.

Plusieurs des fameuses enveloppes contiennent donc des fiches de lecture des publications récentes d'économistes et, plus particulièrement, de Friedman ; elles contiennent également des fiches de synthèse portant sur l'histoire de la pensée économique et des articles, pré-écrits par l'équipe de Schultz, dressant une apologie des travaux et de la pensée de Friedman.

Pourquoi ? Se demande Jimmy Mac Leod ; où veulent-ils donc en venir, en organisant ainsi la promotion d'un économiste contemporain ? George ne pouvait pas répondre à ces questions. Son travail n'en impressionne pas moins Mac Leod. Filatures, photos, conversations captées à distance et innombrables rencontres avec des informateurs qu'il s'agissait de séduire ou de flatter, puis de faire parler. A l'évocation de l'une des anecdotes que leur a racontées George Peck, Mac Leod ne peut s'empêcher de sourire. Peck est probablement le plus fort des trois, au jeu du trompe-couillon.

Kruger n'a pas démérité non plus. Sur les traces de Martin Schwartz, le plus souvent en même temps que lui, il s'est rendu à plusieurs reprises en Europe. Il a pu établir que l'homme de l'équipe de Schultz s'y déplace essentiellement pour deux motifs : un le conduit en Suède, l'autre en France, en Angleterre et en Belgique.

– Il s'intéresse de près à deux enjeux, avait développé Kruger ; l'évolution de la situation politique en France et l'adhésion du Royaume-Uni à la Communauté économique européenne.

– Et que va-t-il faire en Suède ?

– Je ne sais pas exactement. Mais ce que je peux vous dire, c'est qu'il y rencontre presque toujours la même personne : un certain Per Asbrink. C'est le gouverneur de la Banque royale de Suède. Je l'ai vu, une fois, accompagné d'un homme qui s'avère être son conseiller économique, un dénommé Assar Lindbeck.

Ces rencontres ont toujours lieu dans des endroits privés où, la plupart du temps, les deux hommes se voient seuls : des halls d'hôtels, des restaurants ou des cafés haut de gamme. Il s'agit d'endroits relativement confinés, où une ambiance feutrée rassemble peu de personnes qui engagent des discussions discrètes. Il n'a pas été possible, pour Kruger, de mettre en place des dispositifs d'écoute lui permettant d'accéder au contenu des échanges entre le gouverneur de la Banque de Suède et Martin Schwartz. Mais il a pu établir qu'ils s'échangent des documents et travaillent à l'élaboration de ce qui ressemble à un projet.

– Il est clairement question du financement de quelque chose, et l'une des rencontres au moins a porté sur un projet de nature juridique. Un projet de statuts, ou quelque chose comme cela.

L'une des questions ayant le plus animé les trois reporters est celle de savoir si les préoccupations de Schwartz quant aux relations internationales entre le Royaume-Uni et l'Europe et, plus particulièrement, la France, sont liées à ses contacts avec la Banque de Suède ou s'il s'agit d'enjeux séparés. Ils sont tombés d'accord pour constater qu'à ce stade, il ne leur était pas possible d'y répondre. Mais il leur semble probable qu'un lien, à découvrir, unit les deux enjeux.

Mac Leod a émis une hypothèse beaucoup discutée, selon laquelle l'équipe de Schultz travaillait peut-être au financement d'une alternance politique en France.

– C'est clairement le Président français qui empoisonne le plus les projets de cette équipe, quels qu'ils soient, avait

argumenté Mac Leod ; d'une manière ou d'une autre, l'adhésion du Royaume-Uni à la CEE est un objectif qu'ils poursuivent. C'est même peut-être le fameux « résultat » attendu en 1969 que mentionne le memo qui a déclenché toute notre enquête.

– C'est énorme, ce que tu dis là, Jimmy ; avait objecté George Peck.

– Peut-être, mais ça tient debout : c'est bien le général qui s'oppose le plus fermement à cette adhésion. Et pour que la situation politique française évolue favorablement, de ce point de vue, il faut agir avec une précision de chirurgien : il faut financer la montée en puissance d'une force politique alternative à celle du Parti créé par De Gaulle, sans que cela profite à la gauche, jamais très loin dans un pays comme la France.

– Mais comment la Banque de Suède pourrait-elle se sentir concernée par un tel enjeu ? Et puis pourquoi l'équipe de Schultz tient-elle tellement à ce que le Royaume-Uni adhère à la CEE, et quel rapport avec le réseau de journalistes entretenu, ici, pour promouvoir une approche particulière des enjeux monétaires ?

Un échange passionné avait animé les trois hommes autour de ces questions, centrales, auxquelles ils ne sont même pas parvenus à répondre sur le mode des hypothèses.

Car des trois, c'est bien Mac Leod qui a le moins avancé. Il n'est pas parvenu à mettre la main sur le moindre document susceptible de les éclairer sur le contenu des réunions hebdomadaires dans l'appartement de Schultz.

Il a pourtant repéré un endroit où cela pourrait être tenté : l'arrière-salle d'un restaurant dont Schwartz est un habitué, où il s'isole pour travailler environ une heure après y avoir pris son déjeuner, les deux mêmes jours chaque semaine, en prenant son café accompagné d'un verre et d'une carafe d'eau.

Mac Leod l'y a suivi de nombreuses fois. Pour ne pas être reconnu, il a, presque chaque fois, changé d'apparence. Barbe ou moustaches postiches, paires de lunettes, perruques et, bien sûr, modes vestimentaires variées lui ont permis d'être toujours présent sans que le même personnage ne le soit jamais deux fois de suite. Mais la difficulté de l'opération consiste à dérober un ou plusieurs documents sans que Schwartz s'en aperçoive et sans que les clients du restaurant le voient.

– L'idée, avait expliqué Mac Leod ; serait de prélever une chemise de documents dans la sacoche de Schwartz sans qu'il s'en rende compte, à en prendre connaissance et à travailler dessus à deux ou trois tables de la sienne et à les remettre dans sa sacoche avant qu'il ne parte. Une gageure… je n'ai encore pas trouvé comment faire.

Les trois hommes avaient discuté de différents stratagèmes pour trouver une solution. Mac Leod avait retourné le problème dans tous les sens. Il avait pensé à un moyen de prendre une chemise de documents, mais il se heurtait à la difficulté de la remettre à sa place, après en avoir pris tranquillement

connaissance à quelques mètres de Schwartz.

– Il pose systématiquement sa sacoche sous la table, à ses pieds, avait-il précisé ; je pense avoir trouvé un moyen d'y accéder, mais c'est un fusil à un coup… ça ne marchera qu'une fois.

En tout état de cause, après plusieurs semaines de travail, Jimmy Mac Leod n'a obtenu, pour tout résultat, qu'une connaissance plus approfondie encore des habitudes et de l'emploi du temps de Schwartz.

Compte tenu de la nature de ses activités, il semble que Martin Schwartz joue dans l'équipe de Schultz un rôle de coordinateur, chargé de superviser l'ensemble des travaux de chacun. C'est le seul à se déplacer aussi souvent en Europe, c'est celui qui rencontre le moins de journalistes et il passe énormément de temps à lire des documents, à les annoter et à écrire.

Mac Leod est, malgré tout, parvenu à un résultat peut-être moins anecdotique qu'il n'y paraît, à force de suivre Martin Schwartz et de multiplier les passages à proximité de lui : il a identifié quel code de couleurs s'appliquait au classement de son travail.

Une chemise de couleur jaune renferme des documents agrafés, plus ou moins épais, toujours précédés d'un titre en lettres capitales et sans en-tête : ce sont probablement les articles de presse, les fiches de synthèse et les résumés d'ouvrages remis aux journalistes. Une autre chemise, de couleur violet, contient des tableaux, des listes comprenant de nombreux chiffres et beaucoup de notes composées de phrases courtes précédées

d'un tiret, à la suite les unes des autres : il peut s'agir de plannings, d'échéanciers, de calendriers et de budgets. Une autre encore, de couleur rouge, contient des documents à la mise en forme plus sophistiquée, prévoyant de nombreux alinéa, articles et sous-parties et sur lesquels Martin Schwartz travaille plus particulièrement la veille et le lendemain de ses déplacements en Europe : les observations de Kruger lui permettent d'imaginer qu'il s'il s'agit de ce fameux projet de statuts ou de convention, dont il s'entretient avec le Directeur de la Banque de Suède.

Enfin, une chemise de couleur vert, contient des documents dont, même à distance, Jimmy Mac Leod a immédiatement reconnu la nature : ce sont des memos. Courtes notes d'un recto-verso maximum, elles sont très codifiées, datées, adressées d'un auteur à un destinataire selon des normes précises. Certaines sont même rédigées sur des papiers avec en-tête.

En s'allumant une énième cigarette, Mac Leod réfléchit. Il sait que, pour finir, il prendra le risque de voler une chemise de documents appartenant à Schwartz sans la remettre dans sa sacoche après en avoir étudié le contenu. L'attention que Schwartz porte à cette sacoche l'obligera toutefois à beaucoup de prudence. Il ne pourra pas lui dérober tout son contenu car il ne faudra pas que Schwartz s'aperçoive trop vite de la disparition de quoi que ce soit : Mac Leod devra avoir eu le temps de quitter les lieux et de s'éloigner.

La question est donc de savoir sur quelle chemise il jettera son dévolu. Intuitivement, il se dit que le mieux serait de choisir la chemise rouge pour accéder à la meilleure compréhension de l'ensemble du projet : une fois qu'il sera établi ce qui unit l'équipe de Schultz à la Banque royale de Suède, il lui semble qu'il aura compris l'essentiel.

Mais ce n'est pas cette chemise-là que Mac Leod décide de subtiliser à Schwartz. Pour le forcer à accepter un rendez-vous, pour accélérer son enquête, il choisira la chemise verte : politiquement, c'est celle qui contient les documents les plus sensibles. Il le sent.

Montreux, 2009, *« A quoi sert une banque ? »*

Au soir du deuxième jour après les obsèques de Martin Schwartz, lorsque Michael Kruger et George Peck dînent ensemble pour rapporter, l'un à l'autre, ce qu'ils ont appris de leurs investigations de la journée, George Peck semble plus soucieux que lors de leurs rencontres précédentes.

– Ça ne va pas ? Lui demande Mike ; tu as l'air fatigué...

– Si, si, ça va... répond Peck, sans conviction ; je suis soucieux, c'est tout. Alors ? De ton côté, qu'est-ce que ça donne ?

– J'ai approfondi la piste que nous avons évoquée hier : celle selon laquelle le projet de Schwartz ne portait pas sur une autobiographie. Et il s'avère qu'elle est très convaincante, George...

Kruger a rencontré d'autres personnes de l'association que présidait Martin Schwartz, et il a revu la dénommée Judith Bermann, dont il avait fait la connaissance la veille. De ces échanges, il ressort que Martin Schwartz était avant tout préoccupé par la crise financière internationale.

– Tout porte à croire que c'est au sujet de cette crise qu'il voulait publier quelque chose, annonce Kruger à son vieil ami.

De tout ce qu'il a appris, ce qui l'intrigue le plus est ce que lui a raconté Bermann. Lorsqu'il était objecté à Martin Schwartz qu'il devait seulement s'exprimer publiquement sur ce qu'il connaissait de ces enjeux, afin de mieux instruire les décisions qu'il convenait, selon lui, de prendre, il s'agaçait de l'incompréhension de ses interlocuteurs et leur reprochait leur naïveté. Bermann en fut particulièrement troublée. Elle tenta d'expliquer à Kruger que Schwartz leur opposait un contexte théorique, universitaire, qui aurait rendu vaine toute tentative de sa part d'intervenir, à quelque niveau que ce soit.

– Je ne comprends pas... interrompt Peck, les sourcils froncés.

– Moi non plus, je n'ai pas compris. Mais attends, je continue.

Au cours du déjeuner, Bermann rapporta à Kruger une remarque de Martin Schwartz qui l'intrigua plus particulièrement. A peine quelques semaines avant sa mort, Schwartz leur aurait déclaré : « Il faudrait que cela vienne de quelqu'un qui n'y connaît rien. »

– Quoi, « cela » ? Demande aussitôt George Peck ; qu'est-ce qui devait venir de quelqu'un qui n'y connaît rien ? Qui ne connaît rien à quoi ?

– Au contenu de leurs discussions : à la politique monétaire, à l'économie en général. Quant à savoir ce qui devait venir d'un profane, j'ai compris qu'il s'agissait de ce que préconisait Schwartz, de son analyse.

– C'est curieux, comme remarque...

– Pas tant que ça. Rappelle-toi : nous avons suffisamment travaillé sur des crises sanitaires, qui provoquaient des effondrements de marché sur la base de simples rumeurs et de quelques hospitalisations. On trouvait toujours des experts qui les avaient annoncées, ces crises, et tu te rappelles de ce qu'on s'était dit ? Ce sont les connaisseurs, ceux qui sont le mieux placé pour voir venir les catastrophes, qui sont le plus inaudible...

– Oui, c'est vrai...

– Et dans le cas qui nous intéresse, celui de Schwartz, ça ne te fait penser à rien ?

– Non... à quoi est-ce que cela devrait me faire penser ?

– A Stigler. Pourquoi Schwartz est-il allé trouver cet obscur éditeur, exerçant dans un domaine qui n'avait rien à voir avec celui de toutes ses publications antérieures ?

– Parce qu'il n'y connaît rien...

– Exactement.

Martin Schwartz était donc inquiet de la situation internationale et, plus encore, de constater que les dirigeants du G8 ne prenaient pas les bonnes décisions. En fin connaisseur des enjeux monétaires, il était convaincu de savoir quelles mesures devaient être adoptées. Mais il pensait également que toute intervention de sa part ne pouvait être que vaine, parce qu'elle se serait située au niveau d'une querelle d'experts qui n'aurait eu qu'un écho confidentiel au sein d'un cercle d'initiés, non décideurs. Aussi envisagea-t-il de faire publier, par un éditeur

totalement inattendu dans ce domaine, un ouvrage permettant d'attirer l'attention sur ce qu'il convenait de faire.

Au terme de leurs échanges sur ce qu'a appris Kruger dans la journée, telle est la conclusion à laquelle parviennent les deux amis. Peck semble pourtant presque absent. C'est sans conviction qu'il vient d'échanger avec Kruger. Ce dernier se demande si son vieil ami est en train de tomber malade, s'il est absorbé par tout autre chose ou si ces suppositions le plongent dans un état de confusion, ce qui ne lui ressemble pas.

– Et toi ? Lui demande-t-il finalement ; qu'est-ce que tu as appris, aujourd'hui ? Tu as rencontré Evans ?

– Oui.

– Alors ? Raconte-moi. Ça n'a rien donné ?

George Peck relate, dans le détail, son entretien avec Shirley Evans. De mémoire, il lui répète, presque dans les mêmes termes, la curieuse histoire de Martin Schwartz et de son oncle à propos de la notion de symbole. Puis il achève son récit sur la dernière phrase de la vieille dame, selon laquelle le secret de Schwartz doit rester « impensable. »

– Qu'en dis-tu ? Demande-t-il à Kruger, au terme de son récit.

– C'est... c'est assez étrange, répond-il ; elle t'en a dit à la fois beaucoup et très peu...

– C'est exactement ce que je me suis dit toute la journée. Ou bien c'est une affabulatrice hors pair et elle m'a menti sur toute la ligne, ou bien elle m'a dit la vérité et elle est incroyablement sûre d'elle, parce qu'elle pense vraiment

que je n'en saurai jamais plus.

– Essayons de recouper nos informations. Schwartz prétend publier quelque chose pour contribuer de façon décisive au débat public sur la meilleure façon de gérer la crise financière internationale. Pour cela, il détient la preuve d'un secret qui porte sur sa propre action dans les années 60 aux Etats-Unis. Conclusion : Jimmy avait bel et bien mis le doigt sur une affaire d'une portée considérable...

– Tu ne vas pas recommencer, Mike. Nous en avons déjà parlé mille fois. Admettons que le groupe de Schultz ait financé la campagne de Giscard et l'ait installé au pouvoir, en France. En quoi est-ce que la révélation de ce secret pourrait contribuer à éclairer les décideurs, en 2009, sur les mesures à prendre pour conjurer la crise financière ?

– Je ne sais pas. Mais reconnais que si Evans ne t'a pas menti, c'est que Jimmy ne s'était pas monté la tête pour rien, comme tu le prétends depuis toujours...

– Je n'ai jamais dit qu'il s'était monté la tête pour rien, Mike.

– Non, d'accord... tu as juste dit qu'il avait vu un complot là où il n'y avait qu'un groupe de réflexion sans influence décisive.

– Oui. C'est ce que j'ai toujours pensé, en effet.

– Et alors ? Cet entretien avec Evans, aujourd'hui, ne te fait pas changer d'avis ?

George Peck regarde son ami dans les yeux, l'air grave.

– Si, Mike. Je dois t'avouer que je suis troublé...

Michael Kruger s'adosse à sa chaise et pousse un léger soupir. Ce qu'il vient d'entendre lui procure une immense satisfaction qu'il s'efforce de ne pas laisser paraître trop ostensiblement.

– Mais qu'est-ce que peut bien être ce secret, Mike ? Poursuit Peck ; et comment Evans peut-elle être aussi sûre d'elle ? Elle m'a quand même affirmé que si j'avais les yeux posés dessus, je ne le verrais pas... de quoi pouvait-elle bien parler ?

Kruger hausse les épaules avec une expression d'impuissance.

– Schwartz, enchaîne George Peck, était un type capable de garder sur lui, en toute circonstance, un petit bout de ferraille, depuis l'âge de dix ou onze ans, simplement parce que cet objet lui avait permis de comprendre la signification du mot « symbole » : qu'est-ce que ça nous apprend ?

– Qu'il était fétichiste ?

– Mais non.

George Peck se lève de sa chaise et fait quelques pas.

– Ça nous apprend que ce que nous cherchons, Mike, reprend-il ; ce n'est pas un récit : c'est une preuve matérielle. Ou, si tu préfères, ce n'est pas un manuscrit : c'est un objet. Un objet qui ne nous dirait rien si nous avions les yeux posés dessus. Un objet qui a une histoire. Un objet qui ne prend son sens que dans un contexte qu'il faut connaître.

– Une preuve... complète Kruger ; mais une preuve de quoi ? Un objet qui prouverait quoi ? Et puis, qui se rapporterait à la crise actuelle : mais c'est complètement immatériel, ce qui préoccupait Schwartz ! Comment est-ce qu'un objet pourrait révéler quoi que ce soit sur cette crise et la façon d'y remédier ?

Peck se retourne vers lui.

– Je n'en ai aucune idée, répond-il ; mais nous faisons fausse route. Nous avons toujours fait fausse route. Nous avons eu sous les yeux quelque chose que nous n'avons pas vu. Il faudrait pratiquement reprendre l'enquête de Jimmy depuis le début.

– Il faut reprendre contact avec la petite Schwartz, déclare Kruger ; tous les deux, nous n'irons pas beaucoup plus loin. Si Evans est si sûre d'elle-même, nous allons continuer à nous perdre en conjectures et nous n'apprendrons rien. Alors que ce fameux objet, cette fameuse preuve, si elle existe, c'est la petite fille de Schwartz qui peut nous aider à mettre la main dessus.

– Je suis d'accord avec toi.

– Quelle heure est-il ? Je propose d'essayer de la contacter dès ce soir.

– Vingt et une heure... passées. On peut toujours essayer.

– Je l'appelle de ma chambre. Si elle est disponible, je passe te prendre.

Lorsque les deux hommes quittent la terrasse, l'un des deux marche plus courbé que l'autre, d'un pas plus lent et presque aléatoire. Michael Kruger fait semblant de ne pas voir que George Peck semble souffrir, ce soir, d'une fatigue bien lourde à supporter.

Deux personnes parlent au téléphone.

– Il y a une lettre, dit la première ; à laquelle se rapporte probablement la dédicace de Schwartz sur le livre de De Wilde.

– Vous l'avez ? Vous l'avez lue ?

– Non, pas encore.

– Trouvez-la moi dans les plus brefs délais.

– Ce ne sera pas nécessaire : elle va me l'apporter et me la faire lire lors de notre prochaine rencontre.

– Vous m'étonnez...

– C'est pourtant vrai. Je pense que j'ai complètement gagné sa confiance.

– Méfiez-vous, mon cher. Vous me semblez bien sûr de vous.

– Pourquoi dites-vous cela ?

– Parce que c'est une femme, je suppose. Pouvez-vous m'en dire plus, sur cette lettre ?

– C'est une lettre posthume que son grand-père lui a laissée,

qui recense les objets qu'il a regroupés pour les lui léguer.

– Débrouillez-vous pour m'en procurer une copie. Ce que je cherche est parmi ces objets, je n'ai aucun doute là-dessus.

– Comment le savez-vous ?

– Je le sens. Rappelez-moi demain. Et faites vite : j'ai aussi le sentiment que nous n'avons plus beaucoup de temps.

– Je vais la recontacter dès demain matin. Vous aurez ce que vous m'avez demandé à la mi-journée, je m'y engage.

– C'est parfait. A demain, même heure.

– C'est cela. Bonne soirée.

Au moment de regagner sa chambre, dans le couloir de l'hôtel qui y conduit, George Peck est soudain saisi d'une douleur vive sur le côté gauche. Terrassé, il s'immobilise et cherche sa respiration. Inspirer lui est insupportable. De la main droite, il tâtonne pour s'appuyer contre le mur. Chancelant, il reste ainsi quelques instants, luttant contre le vertige que provoque sa douleur, étourdissante. Puis, au prix d'un effort plus pénible à chaque pas, il titube jusqu'à l'ascenseur. Là, essoufflé, en proie à un pincement qui le tétanise à chaque inspiration, il appuie sur le bouton d'appel. L'ascenseur qui était resté à l'étage, s'ouvre. George Peck y entre douloureusement et presse plusieurs boutons l'un après l'autre : celui du rez-de-chaussée et celui des appels d'urgence, plusieurs fois chacun. C'est un homme à l'agonie, recroquevillé, que le personnel de l'hôtel trouve dans l'ascenseur lorsqu'il parvient à l'étage du hall

d'entrée.

Un peu plus tard, Michael Kruger regarde partir l'ambulance qui emmène George Peck aux urgences. Sous le choc de la vision qu'il vient d'avoir de son vieil ami, il s'efforce de calmer son émotion et réfléchit à ce qu'il y a de plus urgent à faire. Il s'en veut de n'avoir pas insisté suffisamment pour accompagner George à l'hôpital. Et il est déjà en retard au rendez-vous qu'il a fixé, avant de découvrir dans quel état se trouvait son ami, à Lucille Schwartz. Il se décide finalement à téléphoner à Shane Mac Leod pour lui apprendre la mauvaise nouvelle et, surtout, pour entendre la voix d'un proche.

Ils conviennent tous deux de se retrouver chez Lucille et, sitôt après avoir raccroché, Kruger commande un taxi pour se rendre à l'hôtel de la jeune femme. Lorsqu'il y parvient, Shane y est déjà. Ils décident ensemble de rester dans la chambre de Lucille, puis elle commande trois verres, une bouteille et des biscuits salés.

– Ils vont le garder pour la nuit, on aura des nouvelles demain matin, déclare Kruger.

– Tu crois que ça peut être criminel ? Demande Shane.

Kruger le regarde un instant en silence avant de répondre.

– Je ne sais pas, admet-il en haussant les épaules.

– Vous pensez que c'est possible ? Insiste Lucille.

– Tout est toujours possible, répond-il sans conviction ; mais ça ne sert à rien de spéculer. Nous en saurons plus demain.

– Où en étiez-vous, dans vos recherches ? Interroge Shane.

Kruger leur raconte alors l'essentiel de sa dernière conversation avec George Peck. Il précise que ce dernier n'avait pas l'air dans son assiette et qu'il avait reconnu être soucieux.

– Est-ce qu'il pouvait être soucieux de quelque chose qu'il ne vous a pas dite ? Demande Lucille.

– Je ne pense pas, répond Kruger ; il était troublé de penser qu'il s'était peut-être toujours trompé...

Il se tourne vers Shane Mac Leod.

– A propos de l'enquête de ton père, poursuit-il ; ce sont quasiment ses derniers mots, ce soir : « Nous faisons fausse route. Nous avons toujours fait fausse route. » Il a même ajouté : « Il faudrait pratiquement reprendre l'enquête de Jimmy depuis le début. »

– Eh bien ! S'exclame Shane ; reprenons. Reprenons depuis le début.

– George m'a dit que tout avait commencé par la découverte d'une note, c'est cela ? Demande Lucille.

– Oui. Un mémo tombé d'un livre qui appartenait à votre grand-père, répond Kruger ; un petit livre de Locke... c'est d'ailleurs une piste que Jimmy n'a jamais suivie, cet ouvrage. Au tout début de l'enquête, nous avions jugé que c'était peut-être quelque chose à creuser. Mais nous ne l'avons pas fait.

– Qu'est-ce qui était à creuser ? Demande Shane ; pourquoi

ne m'as-tu jamais parlé de ce livre ?

– Parce qu'il n'a jamais été important pour notre travail. Nous n'en avons jamais rien appris. Mais c'est vrai qu'aujourd'hui, rétrospectivement... nous aurions peut-être dû nous y intéresser...

– Pourquoi ? Demande Lucille, empressée.

– Parce que c'est un essai de Locke sur la théorie quantitative de la monnaie, répond Kruger ; et quand on sait combien les affaires monétaires internationales préoccupaient votre grand-père, ces derniers mois...

– Nous parlons bien de John Locke, intervient Lucille ; le philosophe ? Il a écrit un essai sur la monnaie ?

– Oui, répond Kruger ; nous parlons bien de lui. Et il a bel et bien théorisé quelque chose sur la valeur de la monnaie.

– Tu peux nous expliquer ? Demande Shane.

– Je crois, oui... si c'est ce que vous souhaitez.

– Vas-y. Nous t'écoutons.

– Locke est pratiquement le théoricien et le créateur de la notion de banque centrale. La monnaie est une question philosophique, avant tout, en ce qu'elle porte sur le concept de valeur. Cela a beaucoup préoccupé les philosophes de l'époque de Locke et, après lui, des Lumières. Pourquoi l'eau, un bien vital, n'avait pour ainsi dire pas de valeur alors que le diamant, un bien parfaitement superflu, en avait tellement ? C'est à ce type de questions que Locke

s’est efforcé de répondre.

– N’est-ce pas simplement parce que le diamant est rare et que l’eau ne l’est pas ? Demande Lucille.

– En première approche, on peut le dire, poursuit Kruger ; mais la pensée de Locke a été plus profonde que cela. Pour lui, la valeur est un rapport entre deux quantités : celle de ce bien en tant que stock, et celle du même bien en tant que flux, ou débit.

– Je ne comprends pas, interrompt Shane.

– C’est plus simple qu’il n’y paraît. Si un bien est détenu en très grande quantité par beaucoup de monde, et qu’il fait l’objet de peu de demande et donc peu échangé, il n’a qu’une faible valeur. En revanche, si personne n’en possède beaucoup mais qu’il change de mains à un rythme élevé parce qu’il répond à une demande très forte et très répandue, il a beaucoup de valeur. Tu comprends mieux ?

– Oui…

– Locke a donc élaboré une théorie, un modèle mathématique. Il a démontré que, à quantité stockée constante, la valeur d’une richesse augmente dans les mêmes proportions que le débit, ou le flux, auquel elle est échangée. Vous me suivez ?

– Oui, répondent Shane et Lucille, presque en même temps.

- De même, il a démontré qu'à débit constant, la valeur du bien considéré augmente lorsque diminue la quantité stockée de ce bien. A l'extrême, si une richesse est stockée dans des proportions astronomiques et que personne n'en provoque l'échange, elle n'a aucune valeur. Mais à l'inverse, si cette richesse change de mains à un rythme effréné sans être présente nulle part en tant que stock, elle a une valeur infinie.
- Quel est le rapport avec la monnaie ? Interroge Lucille.
- Locke a tout simplement appliqué son modèle à la monnaie. Considérant que la demande de monnaie est toujours suffisante, c'est-à-dire qu'elle provoque, en permanence, des échanges en quantité suffisante, Locke a démontré que sa valeur, c'est-à-dire son taux d'intérêt, dépend quasiment exclusivement de la quantité totale de monnaie mise en circulation. Sur cette base, il a imaginé le principe des banques centrales et celle d'Angleterre a été créée en 1694.
- Tu sais ce qu'est une banque centrale ? Demande Shane à Lucille.
- Non, répond-elle ; qu'est-ce qu'une banque centrale ?
- C'est la banque des banques, ou des banquiers, reprend Kruger ; la banque centrale imaginée par Locke a été un regroupement de banquiers auquel la puissance publique a octroyé un prêt, en échange d'une mission consistant à s'assurer que la quantité de monnaie mise en circulation soit ajustée à son taux d'intérêt, c'est-à-dire à sa valeur.

– C’est très mystérieux, tout cela, pour moi, monsieur Kruger, avoue Lucille.

Le vieil homme lui sourit.

– Voulez-vous que je poursuive, madame Schwartz ? Lui demande-t-il d'une voix douce ; ou préférez-vous que j'arrête là ?

– Surtout pas, continuez, répond-elle ; je veux comprendre.

– Alors, je vais tâcher d'être plus clair. D’après vous, à quoi sert une banque ?

– A protéger et à gérer l’argent qu’on lui confie, risque-t-elle.

– Oui, mais pas essentiellement. Le rôle fondamental d’une banque est de donner accès au crédit. Sais-tu d’où vient le mot « banquier » ? Demande-t-il en s'adressant à Shane.

– Non... répond le jeune homme.

– Il vient du mot italien « banco » : banc, ou comptoir. Un support sur lequel on pouvait compter, comparer. L’apparition de l’activité bancaire est liée à l’extension du commerce. En échange d’une quantité donnée de matière précieuse, il était possible d’obtenir un droit : celui d’acquérir une autre richesse plus tard et ailleurs. Il s’agissait aussi de pallier une contrainte physique, matérielle : l’impossibilité pratique de transporter une quantité trop lourde et trop encombrante de matière précieuse, de l’or, de l’argent, du bronze, notamment pour les pèlerins, au Moyen-Âge, qui entreprenaient de longs

voyages en traversant des pays où n'avaient pas cours les mêmes monnaies.

– J'ai eu le temps de lire cela dans la thèse de De Wilde, déclare Lucille : la création des lettres de change…

– Oui, confirme Kruger ; De Wilde pense que le pouvoir des templiers auquel Philippe Le Bel a cherché à porter atteinte était cette maîtrise des taux de change en Europe et jusqu'au Proche-Orient, bien plus que l'hypothétique trésor sur lequel le roi de fer aurait voulu mettre la main. La question monétaire a d'ailleurs été centrale durant son règne. C'est lui qui a confisqué aux barons le pouvoir de battre monnaie, et qui est parvenu à une unification monétaire qui avait échoué sous Saint-Louis… mais revenons-en au rôle des banques : l'accès au crédit. Cette capacité à faire circuler de la valeur leur a permis de la prêter. Et c'est là que tout se joue. Comment fait une banque pour prêter une grosse quantité de monnaie ?

– Elle a beaucoup de clients qui lui en ont confié beaucoup… tente Lucille ; elle en a donc beaucoup.

– Justement, non, madame Schwartz, corrige Kruger ; d'une certaine manière, une banque prête l'argent qu'elle n'a pas. En moyenne, elle détient entre 2 et 10% de ce qu'elle met en circulation. Par conséquent, le risque qu'elle court est celui de ne pas pouvoir rembourser ses clients s'ils viennent tous réclamer leur dû en même temps, parce qu'ils n'ont soudain plus confiance dans les titres que leur banque leur a donnés en échange de leur or, de leur argent ou de

leur bronze. C’est arrivé à intervalles réguliers dans l’histoire. A l’époque de Locke, de telles faillites se succédaient, en cascade. Le concept de banque centrale a permis d’y remédier.

– Comment ? Demande Shane.

– En faisant de cette banque particulière ce qu’on appelle « le prêteur en dernier ressort » : celui qui prête aux prêteurs.

– Mais d’où tient-elle le pouvoir de conjurer les faillites que les autres ne peuvent pas éviter ? Objecte le jeune homme.

– De sa capacité à définir la valeur de la monnaie, fonction de la quantité totale de monnaie mise en circulation. Lorsque les banques ont besoin de se prêter de l’argent entre elles mais qu’elles ne se font plus suffisamment confiance, par exemple, la banque centrale réduit le taux d’intérêt qui s’applique aux prêts de liquidités interbancaires de court terme. On l’appelle le « principal taux directeur. » C’est celui que la banque centrale fédérale américaine, la Fed, a ramené à zéro depuis la fameuse crise des subprimes…

– Je commence à comprendre… intervient Lucille ; mais qu’est-ce qui fait qu’une banque centrale ne peut pas risquer elle-même la faillite ? Est-ce qu’elle ne doit pas elle-même détenir une quantité minimale de matière précieuse, comme vous dites ?

– C’est une très bonne question, madame Schwartz. Dans l’histoire, ce que vous dites là est resté vrai, et même légalement obligatoire, pendant très longtemps. Ce n’est

plus le cas aujourd'hui. La valeur de la monnaie a progressivement été déconnectée de toute quantité de matière précieuse détenue où que ce soit. C'est un processus historique qui a pris racine avec la pensée de Locke et qui s'est prolongé jusqu'au vingtième siècle. Je vais essayer de vous expliquer cela aussi, madame Schwartz. C'est l'homogénéisation des valeurs entre la banque et la finance qui a permis ce décollage de la monnaie par rapport à l'or, principalement.

– Entre la banque et la finance ? Je ne comprends pas. J'ai posé la question à un banquier, récemment... il m'a répondu que la distinction résidait dans l'échelle des prêts et dans leur nature, je crois me souvenir... mais je n'ai pas compris.

– Ce n'est pas faux. Il y a deux façons de prêter de l'argent, madame Schwartz. Ou, plus exactement, deux façons d'envisager la rémunération du prêt. Premier cas : je vous prête de l'argent pour que vous puissiez vous acheter du pain, pour vous nourrir. C'est du crédit à la consommation. Nous sommes dans l'univers de la banque. Le taux d'intérêt que j'applique à mon prêt tient compte, pour partie, du risque que je prends parce que vous n'êtes peut-être pas solvable, mais surtout du taux d'usure de la monnaie : sa valeur en tant que richesse, si vous voulez. Par exemple, la valeur de l'or en tant que matière précieuse. Vous me suivez ?

– Mais vous venez de m'expliquer que cette valeur ne dépend plus que de la quantité totale de monnaie mise en circulation…

– Attendez, j'y viens. C'est Locke qui a introduit ce changement dans le système. Jusque là, la quantité réelle de matière précieuse permettant de rembourser était déterminante, et c'est précisément pour cela que les faillites de plusieurs systèmes bancaires, finançant des opérations de diverses natures, s'enchaînaient. Laissez-moi poursuivre. Seconde hypothèse, donc : je vous prête de l'argent pour que vous puissiez acheter du blé… dans l'espoir de le revendre plus cher, là où il manque, voire de vendre du pain. Cela n'a plus rien à voir : grâce à mon prêt, vous allez pouvoir générer un revenu… d'une activité commerciale ou de transformation. C'est un crédit à l'investissement : nous quittons le monde de la banque pour entrer dans celui de la finance. Et là, le taux d'intérêt que j'applique n'est plus relatif à l'usure de la monnaie que je vous prête, en tant que matière précieuse ou gage de matière précieuse : c'est en quelque sorte une commission prélevée sur votre propre bénéfice. Vous me suivez toujours ?

– Oui.

– C'est l'homogénéisation de ces deux types de mesures qu'ont permis le travail de Locke et la création des banques centrales. Mais ce qui est déterminant, c'est que, dans le monde de la finance, la monnaie cesse d'être une richesse particulière, celle qui mesure toutes les autres, et ne devient plus qu'une stricte mesure de richesse. C'est cela qui est prodigieux dans cette pensée. La garantie institutionnelle de la banque centrale, résultat d'un pacte politique national,

s’est substituée au gage monétaire qui, jusque là, pouvait faire défaut. Petit à petit, en quelques siècles, la valeur de la monnaie est devenue entièrement réduite à son signe. Pour finir, dans le monde contemporain, ce que représente une monnaie, en tant que signe et non plus en tant que richesse ou matière, c’est la capacité d’une économie à générer du revenu.

– Merci pour toutes ces explications, Mike, intervient Shane Mac Leod ; je ne te savais pas aussi savant sur ces questions. Mais elles n'ont aucun rapport avec l'action de Martin Schwartz, telle que vous l'avez tracée, avec mon père...

– George a toujours pensé que c'était sur ces enjeux que Schwartz avait travaillé, Shane, reprend Kruger ; pour lui, il a agi dans ce domaine bien plus sûrement que dans celui de la situation politique française, ou de toute autre intrigue géopolitique, comme je l'ai toujours cru moi-même.

Le vieux journaliste se tourne de nouveau vers Lucille.

– Votre grand-père a peut-être fait partie d’un groupe d’hommes qui a été à l’avant-garde d’un phénomène radicalement nouveau, lui dit-il ; c'est en tous cas la thèse de George. George n'a jamais cru que votre grand-père ait manipulé qui que ce soit. Il pense qu’il a joué le bon cheval avant tout le monde, en somme. En cela, il a peut-être joué un rôle, même si George n'a jamais pu établir lequel, dans l’adoption définitive de ce système que je viens de vous décrire, en 1976, à l’occasion d’accords internationaux.

– En 1976 ? Demande Lucille.

– Précisément. L’année où il a quitté les Etats-Unis.

– Mais tu nous disais, tout à l'heure, objecte Shane ; que George était troublé et qu'il pensait que vous aviez toujours fait fausse route...

Michael Kruger s'adosse à sa chaise et prend une longue inspiration.

– Oui, il m'a dit cela, répond-il ; c'est sa rencontre avec Shirley Evans qui l'a tellement troublé. Il a commencé à se dire que, contrairement à ce qu'il avait conclu de notre enquête avec ton père, Martin Schwartz avait peut-être trempé dans une sorte de complot, ou en tous cas participé à une action secrète, de grande envergure...

– Tout cela ne nous avance pas beaucoup, déplore Shane.

– Au contraire, réagit Lucille ; cela nous aide énormément. Je crois que je commence à comprendre...

– Peux-tu nous nous faire partager le fruit de ta réflexion ? Lui demande Mac Leod.

– Non, pas encore, répond-elle ; ce n'est encore pas assez clair, dans ma tête. Il y a encore des choses que je veux comprendre, savoir, avant de tirer des conclusions.

Elle se tourne vers Michael Kruger.

– Les théories de Keynes, et de Friedmann, lui demande-t-elle ; vous pourriez me les expliquer, aussi ?

– Cela devient trop technique pour moi, madame Schwartz, décline-t-il ; je pourrais vous en dire un mot, l'essentiel, j'espère, mais le mieux serait que vous cherchiez auprès d'un expert de ces questions, un économiste ou...

– Ou un banquier, ose Shane.

– Vous savez tout cela à propos de Locke, insiste-t-elle ; et vous prétendez que vous ne pourriez pas m'aider à propos de Keynes et de Friedman ?

– Je me suis penché sur les travaux et la vie de Locke, se justifie Kruger ; pour des raisons professionnelles. Mais en matière de pensée et de théorie économique modernes, ou néo-classiques, George vous serait bien plus utile que moi.

– Merci infiniment, en tous cas, le gratifie-t-elle ; j'ai appris énormément de choses, ce soir.

– Espérons qu'il s'agit de choses utiles, commente Shane ; je te propose de reprendre tout cela demain, Lucille : nous allons te laisser te coucher. Et merci pour ton accueil.

– Ce n'est rien, proteste-t-elle doucement.

Quelques instants plus tard, les deux hommes quittent l'hôtel tandis que Lucille, penchée sur son bureau, semble relire la même lettre pour la énième fois.

Washington, 1967, *« Chapeau, Jimmy. Chapeau bas »*

Le plus difficile était de verser 10 millilitres de lasilix dans le verre de Martin Schwartz sans qu'il s'en aperçoive. C'est chose faite.

En prenant un fort accent français, grimé comme il ne l'avait encore pas été, Jimmy Mac Leod s'est levé de sa chaise, à quelques tables de celle de sa victime, pour aller lui demander s'il voulait bien lui expliquer l'extrait d'un formulaire d'inscription. Prétendant ne pas suffisamment bien parler anglais, il prétexta ne pas connaître le sens de plusieurs indications et demandes. Schwartz accepta. Avant même qu'il commence la lecture du formulaire que Mac Leod venait de lui donner, ce dernier lui demanda s'il lui permettait de boire un verre d'eau, au motif qu'il était assoiffé.

– Je vous en prie… avait répondu Schwartz, sans même lever les yeux.

Mac Leod dut agir avec dextérité et précision. Il s'était longuement entraîné chez lui. Il but d'un trait. Puis, tout en manipulant la carafe pour remplir, de nouveau, le verre, il versa le lasilix grâce à une fiole qu'il avait attachée à son poignet, sous sa manche. L'exercice consistait à déboucher la fiole avec la main qui tenait le verre, à en verser le contenu avec celle qui tenait la carafe et à remplir le reste du verre avec de l'eau,

comme s'il s'agissait d'un seul geste.

Lorsque le verre fut reposé, Schwartz commença ses explications et, en l'écoutant, Mac Leod essuya ostensiblement les bords du verre avec une serviette en papier. Il posa deux ou trois questions pour s'assurer qu'il avait bien compris quelles informations devaient compléter le formulaire, remercia Schwartz chaleureusement et retourna à sa place où, depuis, il attend.

Le Lasilix est un diurétique puissant. A la première gorgée, Schwartz grimaça légèrement en regardant son verre d'un air sourcilleux. Ce geste de suspicion fut tout ce que provoqua le goût de 10 millilitres de Lasilix dilués dans un grand verre d'eau.

Le stratagème de Mac Leod lui permit de vérifier que Schwartz travaillait sur des documents de la chemise jaune. Mais la chemise de couleur vert, ouverte sur la table, contient ce qu'il lui faut. Un memo. Un mémo annoté.

Soudain, Schwartz referme ses chemises de documents. Mac Leod sent son cœur battre plus vite. Peut-être l'envie d'uriner va-t-elle l'interrompre dans son travail, et peut-être va-t-il quitter le restaurant sitôt après s'être soulagé. Tout serait à refaire. Martin Schwartz range consciencieusement ses chemises de couleur dans sa sacoche, qu'il laisse ouverte, sous la table. Puis il se lève et se dirige vers les toilettes. Le reporter sait qu'il n'a que deux ou trois minutes pour agir.

Rassemblant les feuilles de papier qui sont éparpillées sur sa table, il laisse la monnaie pour régler son café et s'apprête à partir. En passant près de la place qu'occupe Schwartz, il trébuche et tombe. Toutes les feuilles qu'il tenait dans la main sont étalées par terre. Quelques-unes d'entre elles ont glissé sous la table, autour de la sacoche de Schwartz.

Au serveur qui se précipite, Mac Leod oppose un sourire gêné et décline, aimablement mais fermement, toute aide. A quatre pattes, il ramasse les feuilles de papier. Celles qu'il va chercher sous la table lui permettent, en un temps record, de prélever le memo de la chemise verte, auquel il substitue une autre feuille.

Puis, tout en s'efforçant de ne pas manifester d'urgence suspecte, il se lève et quitte le restaurant sous le regard impassible de quelques personnes attablées. Elles ont assisté à toute la scène sans rien remarquer d'insolite.

Chez lui, où il est retourné directement, Mac Leod étudie, perplexe, le document sur lequel il a, enfin, mis la main. Ce n'est qu'une liste. Une liste de onze lignes. Des dates que suivent des noms propres, des noms de pays et des noms d'universités. Des annotations écrites avec une large plume, à l'encre noire, semblent remplir des vides et apporter des précisions. Les dates sont des années. Elles courent de 1969 à 1976.

Tout d'abord furieux de sa malchance, Mac Leod a l'intuition que ce document est d'une valeur inestimable, même s'il ne sait pas l'interpréter. Sans en-tête, le memo, daté, est adressé par « M.S. » à « G.P.S. » A l'encre noire, d'un large trait, une flèche part des lettres « G.P.S. » et indique : « retour à M.S. » Les annotations sont de Schultz en personne. Mais Mac Leod ne parvient à tirer aucune autre conclusion de ce qui lui apparaît comme une sorte de programmation absconse.

S'allumant une cigarette, il se lève et regarde sa montre. Il connaît l'emploi du temps de Schwartz. Il ne devrait pas tarder à recevoir un appel téléphonique. Dans la chemise d'où il a prélevé le memo, il a laissé une feuille sur laquelle il simplement tapé à la machine son numéro de téléphone, suivi de cette injonction : « Appelez-moi. »

Lorsque sonne enfin le téléphone, Jimmy Mac Leod est réveillé en sursaut par le son aigrelet et enroué de l'appareil. Il pousse un soupir, s'étire et se lève du fauteuil où il s'était endormi.

– Allô ? Prononce-t-il d'une voix qu'il s'efforce de vivifier.

Dans le combiné, il lui semble percevoir la respiration de celui qui l'appelle. Les quelques instants de silence, qui lui paraissent longs, lui confirment son identité.

– Je vous appelle parce que j'ai votre numéro de téléphone sous les yeux, prononce alors une voix grave ; mais je ne connais pas votre nom.

– Martin Schwartz ?

De nouveau, passe un instant de silence.

– Je vois que vous connaissez le mien.

– En effet, monsieur Schwartz. Parmi bien d'autres choses, sur vous.

– Vraiment ?

– Plus que vous ne l'imaginez, je pense.

– Et vous, qui êtes-vous ?

– Nous nous sommes déjà rencontrés.

Un autre silence, encore, précède la voix de Martin Schwartz.

– Je vois…

– Vous me remettez ?

– Vous me pardonnerez d'avoir oublié votre nom. Il est irlandais, ou écossais, je crois me souvenir… Mac…

– Mac Leod. Jimmy Mac Leod.

– J'aimerais vous rencontrer, monsieur Mac Leod.

– Prenons donc rendez-vous.

– Que diriez-vous de nous retrouver, disons, demain, en tout début de journée ?

– Ça me va. Où ?

– Vous vous souvenez de l'endroit où nous nous sommes abrités de la pluie ?

– Oui.

– Deux rues plus loin, en direction de là d'où vous veniez, sur la gauche, il y a l'entrée d'un club. Une porte rouge. Il vous suffira de vous annoncer et de préciser que vous avez rendez-vous avec moi. Soyez-y à 8h30.

– Je préférerais un endroit neutre.

– C'est un endroit neutre.

– Non. C'est un club, et vous en êtes membre.

Le silence qui passe n'est pas de même nature, cette fois, que les précédents.

– Ecoutez-moi bien, monsieur Mac Leod, déclare alors Schwartz ; je ne sais pas ce que vous croyez savoir de moi et je vais vous préciser quelque chose dont vous ne semblez pas tenir compte. Avant de vous appeler, j'ai hésité. Je ne savais pas qui vous étiez mais je savais qui était là, cet après-midi, dans le restaurant où vous m'avez joué votre petit sketch. Et c'était suffisant pour que, à l'heure où je vous parle, au lieu de m'écouter tranquillement au téléphone, vous vous retrouviez dans un état grave, au milieu d'une pièce dévastée. D'ici demain matin, je peux disposer de plus d'informations sur vous que vous n'en disposerez jamais sur moi. Alors, vous allez vous rendre demain, à 8h30, là où je vous ai dit. Et n'oubliez surtout pas, monsieur Mac Leod, de venir avec ce que vous m'avez pris. C'est uniquement pour cela, naturellement, que j'ai pris la peine de vous téléphoner et que je prendrai celle,

demain, de vous accueillir pour prendre un petit-déjeuner. Je vous souhaite une bonne soirée, monsieur Mac Leod.

L'écouteur toujours posé sur l'oreille, le reporter entend le son répété, typique, des lignes coupées. La voix de Schwartz était calme. Pas menaçante. Il ne semble même pas avoir raccroché brutalement.

Mac Leod repose le combiné. « Dans un état grave, au milieu d'une pièce dévastée. » Bluffait-il ? Peut-être que non. Peut-être est-il sorti des toilettes au moment même où Mac Leod quittait le restaurant, et peut-être a-t-il immédiatement vérifié le contenu de sa sacoche. Et peut-être a-t-il pu le suivre ou le faire suivre en donnant de lui un portrait-robot détaillé.

Mais si c'était le cas, pourquoi Mac Leod n'a-t-il pas été agressé sur le trajet du retour ou dès qu'il est rentré chez lui ? Parce que Schwartz ne pouvait pas être certain que le voleur avait gardé le memo sur lui. Il ne pouvait pas être certain qu'il avait agi seul. Du reste, ainsi qu'il l'a précisé lui-même, il a hésité. Peut-être a-t-il envisagé une agression qui aurait pu mal tourner, pour le faire parler.

Il a préféré une autre solution. Mais combien de temps lui a-t-il fallu pour se décider ? Il ne l'a contacté qu'en fin de journée : a-t-il réfléchi tout l'après-midi ? Probablement pas. Ce délai lui a peut-être laissé le temps de déjà placer son téléphone sur écoute et de poster, en face de chez lui, deux ou trois molosses qui y végètent en ce moment même.

En somme, c’est bien joué. Il l’appelle tard pour lui fixer un rendez-vous dès le lendemain matin, tôt. Il le prend de vitesse et, ce, après l’avoir soigneusement intimidé pour s’assurer qu’il ne prendra, lui, aucune disposition.

Une seule chose s’avère certaine : ce memo est d’une importance capitale et Schwartz tient, comme à la prunelle de ses yeux, à le récupérer. Pour ce soir, c’est amplement suffisant.

Mac Leod sort précipitamment de chez lui et sonne, sur le palier, chez sa voisine. Prétextant que son téléphone est subitement en dérangement, il la prie de bien vouloir lui permettre d’appeler quelqu’un de chez elle. Quelques minutes plus tard, il parvient à joindre Michael Kruger, après avoir vainement tenté de contacter George Peck.

– Mike ? C’est Jimmy.

– Qu’y a-t-il ?

– Viens chez moi. Tout de suite.

– Tu as un problème ?

– Viens, je te dis. N’essaye pas de me joindre, mon téléphone est hors service. Et, Mike ?

– Oui ?

– Ne me demande pas pourquoi, mais habille-toi de manière à n’être pas reconnu. Je t’attends.

Lorsque Michael Kruger apparaît, dans l'embrasure de la porte, Jimmy ne le reconnaît pas tout de suite. Vite débarrassé de son manteau, de son chapeau, de ses fausses moustaches et de sa paire de lunettes, il s'assied et écoute son ami lui raconter les événements de la journée.

– Où est-il, ce mémo ?

– Je préfère ne pas te le montrer. On ne peut pas savoir quel danger il représente, Mike.

– Tu en as fais une copie ?

– Non. Ici, je n'en ai pas les moyens. Et le recopier ne sert à rien : je l'ai appris par cœur.

– Qu'est-ce que tu as l'intention de faire ?

– Publier, pardi ! J'ai écrit, en t'attendant. Je l'ai, mon papier.

– Nous n'avons pourtant pas grand-chose de publiable, Jimmy. A moins que ce mémo t'ait appris des choses décisives…

– Non. Il est décevant. C'est une simple liste que je suis incapable d'interpréter.

– Une simple liste ? Une liste de quoi ?

– De noms. Des noms propres, des universités et des chercheurs. Et puis des dates. De 1969 à 1976.

– Et qu'est-ce que tu en as déduis ?

– Rien. Pour l'instant, rien, sinon qu'il s'agit d'un programme.

– Mais qu’est-ce que tu as écrit, alors ?

– Tout ce que nous savons, et les hypothèses où cela nous conduit. Le mémo y a sa place. J’écris que je le détiens. Et je liste les questions qu’il pose. Il est annoté de la main de Schultz…

– Et qu’en attends-tu, de cette publication ?

– Il faut lancer la machine, Mike ! Une fois que le sujet sera dans la presse, ils ne pourront plus nous menacer. Je vais annoncer un feuilleton. Nous ne sommes potentiellement en danger que d’ici demain.

– Donc, tu ne vas pas le lui rendre ?

– Bien sûr que non.

– Mais qu’est-ce que tu vas lui dire, Jimmy ? Tu te rends compte des risques que tu prends, en allant le trouver dans son coupe-gorge personnel ? Tu te rends compte que tu n’en sortiras peut-être pas entier ?

– Justement, c’est pour cela que j’ai besoin de toi. Ecoute : je vais lui annoncer que je publie. Et je vais lui demander de réagir. Je vais lui dire que nous sommes plusieurs sur le coup. Et je vais lui dire qu’à 9 heures, il sera interviewé par la presse télé. Débrouille-toi pour faire venir Everett et Boyle, ou qui tu trouveras, à 9 heures, Mike. J’ai rendez-vous à 8h30 : je vais en faire un rendez-vous de presse. Il cherche à me prendre de vitesse : il faut que j’aille plus vite que lui…

– Comment veux-tu que je les fasse venir ?

– Dis-leur qu'un brûlot sur les agissements de l'un des plus proches conseillers de Nixon sortira le lendemain, et que tu leur offres l'exclusivité de la réaction de l'un de ses collaborateurs. Le moment est venu de sortir de l'ombre. J'ai ce que je voulais : de quoi faire réagir Schwartz.

– Chapeau, Jimmy. Chapeau bas… tu peux compter sur moi.

– Attends : tu ne dois pas ressortir habillé comme tu es venu. Je vais te prêter des frusques. Ils ne doivent même pas savoir que j'ai reçu de la visite, Mike. Schwartz doit être convaincu qu'il m'a fait peur.

Un peu plus tard, au moment de quitter Mac Leod, Kruger se tourne vers lui.

– Dis-moi juste cela, Jimmy : ils visent la mise en place d'un nouveau pouvoir politique en France ?

– Peut-être. C'est l'une de mes hypothèses. Leur programme d'actions court jusqu'en 1976, Mike… tout cela, c'est noir sur blanc. Et ça sortira après-demain.

Montreux, 2009, *« Notez que tout le monde en profite, de ce système »*

– Aujourd'hui, je voudrais que vous m'expliquiez l'essentiel des théories de Keynes et de Friedman sur la monnaie.

Lorsque Lucille est allée trouver Antoine Rohmer sur son lieu de travail, un peu avant midi, elle a préparé la rencontre en sachant que ce serait la dernière. Son sourire et son regard étaient les armes d'un combat conçu pour être sans merci. Rohmer devait à la fois se sentir irrésistible, ne rien obtenir et penser que tout se passait au mieux.

Il la trouva, au niveau des guichets de l'agence, en train de converser de manière enjouée avec la personne qui venait de lui proposer un café. Il se sentit aiguillé de n'avoir pas provoqué d'attente impatiente et de ne l'avoir pas soulagée de le voir arriver, après quelques minutes à rêvasser voire à soupirer, comme il s'était plu à l'imaginer dès l'instant qu'on lui avait annoncé sa présence inattendue. Il fut saisi d'émotion de la voir lui adresser un sourire étourdissant de bien-être en se jetant presque à son cou, comme s'ils se retrouvaient sur le quai d'une gare après une trop longue séparation.

Il est donc à la fois déçu et presque blessé dans son amour-propre de l'entendre lui annoncer innocemment, à peine sortis de l'agence, qu'elle souhaite entendre parler de Keynes et de

Friedman. Tout en lui souriant béatement, il s'efforce de ne rien laisser paraître de ce sentiment et se convainc que le sujet n'est qu'un dérivatif, destiné à retarder l'inévitable issue et qui devrait, de surcroît, lui permettre de briller.

– Keynes et Friedman, répète-t-il, doctement ; que savez-vous du monétarisme ?

– Rien. J'ai juste entendu le nom. C'est un courant de pensée, n'est-ce pas ?

– On peut le dire comme cela, oui. Les monétaristes sont mal nommés, en fait. Parce que ce qu'ils préconisent, c'est justement de ne pas se servir de la monnaie pour agir sur l'économie.

– Racontez-moi cela…

– Et le keynésianisme ? Que savez-vous du keynésianisme ?

– On dit des keynésiens qu'ils sont de gauche. Ils sont pour la relance par la demande, alors que les économistes de droite sont plus favorables à la relance par l'offre. Hausse des impôts et financement de minima sociaux contre baisse des impôts et libéralisation des marchés. C'est cela ?

– En gros, oui. Et si vous voulez, je vais vous expliquer les dessous de ce résumé. Mais je m'apprêtais à ce que vous me demandiez autre chose... il n'y a pas une lettre que vous deviez me faire lire ?

– Si, absolument. Je l'ai là, dans mon sac.

Lucille, tout en continuant de marcher, sort la lettre posthume

de son grand-père et la tend à Rohmer, qui en commence aussitôt la lecture.

– C'est émouvant, cette lettre, déclare-t-il une fois terminée ; ça a dû vous faire quelque chose, d'en prendre connaissance... alors, c'est pour cela que vous me posez toutes ces questions sur l'économie monétaire ?

– Oui, bien sûr, répond Lucille, faussement naïve ; vous voyez, j'en suis à Keynes et à Friedman.

– Locke, vous connaissez ?

– J'ai effectué quelques recherches. Cela m'a permis de comprendre ce qu'était une banque centrale. Banque d'Angleterre, 1694...

– A votre avis, pourquoi est-ce que votre grand-père vous a demandé d'apprendre tout cela ?

– Pour comprendre le livre de De Wilde, tout simplement, non ? C'est bien ce qu'il dit, dans la lettre...

– Oui, en effet. Et quel est ce paragraphe qui est plus important que tous les autres ? Vous l'avez trouvé ?

– Je pense, oui.

– Alors ?

– Avant de nous pencher sur cette lettre, je voudrais que vous m’expliquiez Keynes et Friedman. Ça vous ennuie si nous marchons un peu ?

– Pas du tout. Keynes et Friedman, donc... je vous préviens,

ça va devenir assez technique. En tant que théoricien, Keynes a étayé ses analyses avec des formules mathématiques, dont l'une est une égalité à trois termes : Y = C+I. Y est le revenu, C la consommation et I l'investissement. Je vous ai déjà expliqué que l'épargne est, pour certains économistes, un comportement à part entière… c'est le cas pour Keynes, pour lequel l'investissement, I, est finalement toujours égal à l'épargne, S. Et il a démontré qu'une augmentation de I, l'investissement, augmentait nécessairement le revenu, Y, selon un coefficient multiplicateur agissant, en quelque sorte, comme un cercle vertueux. Dans cette approche, le taux d'intérêt de la monnaie permet seulement d'ajuster la préférence des acteurs pour les liquidités ou pour le capital… et peut donc faire varier l'effet multiplicateur de l'investissement. Je suis clair ?

– Ne le prenez pas mal, mais… non.

– Fondamentalement, Keynes a prétendu qu'un effort budgétaire d'Etat permet de relancer l'économie lorsqu'elle souffre d'une trop faible consommation. C'est cela, la relance par la demande. Il n'était d'ailleurs pas spécialement de gauche, Lucille. Disons qu'il l'était plus, ou moins de droite, que d'autres. Mais les économistes de gauche sont plutôt inscrits dans la lignée de Marx, ce qui n'est absolument pas le cas de Keynes, un pur produit de l'université et de la pensée classique britanniques. Ce qui le préoccupait, c'était le défaut de redistribution d'un système qui, selon lui, pouvait finir par faire voter de travers… il l'a

pratiquement dit en ces termes à l'occasion de conférences. Mais ce qui est important, Lucille, c'est que sa théorie prévoit, d'une part, qu'une variation de la quantité de monnaie mise en circulation a un impact sur la réalité des échanges économiques et, d'autre part, que l'utilisation du taux d'intérêt de la monnaie peut faire varier l'effet de la quantité de monnaie mise en circulation, sous les formes que génère l'investissement : salaires, ventes… Cette fois, c'est plus clair ?

– Oui…

– Eh bien, Friedman a prétendu exactement le contraire. Il s'est appuyé, lui, sur une égalité à quatre termes : PQ=MV. P est le niveau général des prix ; Q le volume de transactions économiques ou, si tu préfères, la quantité des échanges ; M le volume de monnaie mise en circulation et V, la vitesse de circulation de la monnaie.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Le nombre de fois que la monnaie change de mains par unité de temps. Pour Friedman, une variation de M, le volume de monnaie mise en circulation, ne fait varier que P, le niveau général des prix, mais n'a aucune incidence sur Q, le volume des transactions économiques qui ne dépend que de V, la vitesse de circulation de la monnaie. Vous comprenez ? L'égalité à quatre termes de Friedman, qu'il a d'ailleurs empruntée à un économiste français qui s'appelait Jean Bodin, de plusieurs siècles son aîné, lui permet en quelque sorte d'annuler l'effet monétaire. Il a

ainsi démontré le contraire de Keynes. Il a établi que plus ou moins de monnaie en circulation n'a, à terme, aucune influence sur l'économie réelle, qui ne dépend que de la confrontation entre l'offre et la demande de biens et de services.

– Sur le plan théorique, lequel des deux a raison ?

– Keynes a supposé que la vitesse de circulation de la monnaie était une constante, alors que Friedman a contesté ce point, avec raison. Maintenant, si vous en concluez que Keynes s'est trompé et que Friedman a entièrement raison, je vous dirais que vous êtes dans l'erreur… ils ont tous les deux raison, Lucille. Mais, comme toujours, dans le cadre d'hypothèses qui ne sont pas les mêmes. Dans le cas de Keynes, il faut que l'on soit en économie fermée, plus exactement qu'un contrôle soit exercé aux frontières sur les mouvements de capitaux. Mais si ce n'est pas le cas, alors sa thèse ne se vérifie plus.

– Je n'ai pas compris.

– Je vais vous prendre un exemple historique, vous allez tout de suite comprendre. Le keynésianisme a été largement appliqué, par Roosevelt avec le New Deal et en France, pendant ce que vous appelez « les trente glorieuses, » avec ce qu'on appelle un « capitalisme d'État » : un investissement massif d'État dans un savoir-faire technologique relevant de nombreux domaines, l'eau, l'aérospatiale, le transport ferroviaire, l'électricité, les télécommunications. Cette politique a correspondu à une

période faste de plein emploi mais s’est accompagnée d’un taux d’inflation à deux chiffres. Or, le système mis en place en 1976 a rendu impossible la poursuite de telles politiques.

– Pourquoi ?

– Attendez, je continue : il s'agit d'un système adopté lors des accords de Kingston en 1976 et entré en vigueur progressivement, à partir de 1978. En 1981, la gauche arrive au pouvoir en France, avec Mitterrand et son programme commun. Ce qu’il applique, c’est du pur keynésianisme, Lucille : il dévalue la monnaie nationale, il engage des investissements d’État, il nationalise et relève les minima sociaux. Ce qu’il y a de fascinant, chez vous, c’est la durée de la carrière des personnalités politiques… à ce moment-là, Laurent Fabius est votre Ministre du budget, et Ségolène Royal et François Hollande sont au secrétariat général de l’Elysée, sous la tutelle de Jacques Attali. C’est fou, non ?

– Comment savez-vous cela ?

– Nous suivons beaucoup ce qui vous arrive, en Suisse, vous savez… mais je poursuis. En moins de deux ans, ils se sont rendu compte du désastre : la monnaie dévissait de manière incontrôlée, la rentabilité des capitaux s’effondrait sur le territoire national, on allait dans le mur. Pourquoi ? Parce que dans le système monétaire international adopté en 1976, on ne peut plus faire de keynésianisme : cela ne profite pas à l’investissement sur le territoire et on observe un transfert de capitaux vers là où leur rentabilité est plus

élevée. Notez qu'après cette expérience, les socialistes ont engagé ce qu'ils ont appelé « le virage de la rigueur… » Concrètement, la lutte contre l'inflation, la rigueur budgétaire et l'ouverture du capital des entreprises publiques. Bref : une politique économique traditionnellement de droite. Pensez à cette phrase de Bérégovoy, Lucille : « les taux d'intérêt, je les monte quand je veux, et je les baisse quand je peux. » C'est cela, qu'a induit le nouveau système monétaire, Lucille. Et dans ce système-là, il ne faut effectivement pas être keynésien : il faut être monétariste, dans la lignée de Friedman.

– Et donc, être monétariste, ça consiste en quoi ?

– A privatiser l'émission de monnaie en la réservant aux banques centrales, à les rendre indépendantes et à ne leur confier, comme mission, que la lutte contre l'inflation.

– Mais en gros, ce que vous venez de m'expliquer, c'est que depuis les accords de Kingston de 1976, plus personne n'a le choix, c'est cela ?

– Plus aucun pays ayant adopté ce système, oui. Mais ceux qui ne l'ont pas adopté, comme la Chine et l'Inde, peuvent très bien pratiquer des politiques keynésiennes. Notez que ces deux pays sont les seuls de la région à être passés au travers de la tempête monétaire asiatique de 1998, par exemple. Dites-moi : vous ne voulez pas vous asseoir quelque part ? Vous avez le temps de déjeuner ?

– Non, mais je prendrais volontiers un verre. A cette terrasse, ça vous va ?

Quelques instants plus tard, ils sont attablés et commandent chacun une consommation. Rohmer choisit un sandwich en plus d'un verre de vin tandis que Lucille se contente d'un verre d'eau minérale.

– Vous m'avez décrit un système qui donne raison à Friedman, Antoine, relance alors Lucille : mais l'a-t-on adopté parce que Friedman avait raison contre Keynes, ou bien Friedman a-t-il raison contre Keynes parce qu'on l'a adopté ?

– Qu'est-ce que ça change ? Je vous l'ai dit : Keynes a eu raison à un moment de l'histoire et Friedman aussi, après lui. Où voulez-vous en venir ?

Lucille reste pensive quelques instants.

– Je ne sais pas. C'est encore un peu confus dans ma tête. Je vais y réfléchir et je vous dirai. Mais dites-moi : ce fameux système adopté en 1976, il a consisté en quoi ?

– En une réforme des statuts du FMI.

– Expliquez-moi.

– Le FMI est, depuis sa création en 1944, l'ossature du système monétaire international. Au moment de sa création, ses statuts prévoyaient que le dollar était une monnaie de réserve, de droit. Mais comme…

– Attendez : qu'est-ce qu'une monnaie de réserve ?

Rohmer pousse un soupir.

– Il me faut remonter un peu plus loin. Ce dont nous parlons, c'est d'un système qui permette de comparer et de mesurer les monnaies entre elles. Faute d'un tel système, pas de transactions internationales possibles : vous me suivez ?

– Oui.

– Bien. La ligne de mire de tout ce système international, début vingtième, c'était l'or. On parle d'étalon-or : toutes les monnaies qui prétendaient pouvoir être échangées à l'international s'y référaient. Et des lois prévoyaient donc que les banques centrales concernées étaient obligées de libeller une partie au moins de leurs actifs en or. Vous me suivez toujours ?

– Oui, toujours.

– En 1922, lors de la conférence de Gênes, ces lois furent abrogées. On permit donc aux banques centrales de libeller la totalité de leurs actifs dans la monnaie de leur choix, pourvu que ce soit une monnaie dite « de réserve », c'est-à-dire convertible en or. Revenons-en donc à la création du FMI : après la crise de 1929 qui a littéralement mis en pièces ce système international et fait apparaître des blocs hermétiquement séparés, autour de monnaies qui ne pouvaient plus être échangées, on le remet en place. Mais cette fois, on prévoit dans les statuts du FMI que le dollar est une monnaie de réserve, qui le devient en quelque sorte de droit. Concrètement, cela impliquait que les Etats membres du FMI, en cas d'attaque du dollar, s'engageaient à en acheter pour en maintenir le cours. Je vous ai déjà

expliqué cela, l'autre jour…

– Je m'en souviens. Mais qu'a-t-on fait en 1976, alors ?

– On a modifié les statuts du FMI, essentiellement autour de deux points : suppression de la référence à l'or et instauration des taux de change flottants. Ce qui, concrètement, impliquait pour les États membres de totalement libéraliser les mouvements de capitaux à leurs frontières.

– Pourquoi ?

– Pour que le marché des devises ainsi mis en place, sans référence à l'or et sans fixation des taux de change, soit le plus libre possible… pour que chaque monnaie soit le fidèle reflet de l'économie de son pays.

– Sauf que, dans ce système, le dollar gardait un avantage : celui de remplacer l'or, comme référence internationale.

– Oui, en quelque sorte…

– Et ce, alors même qu'il n'était plus convertible en or depuis les années 60.

– En effet, mais…

– Et c'est cela que De Gaulle n'admettait pas, n'est-ce pas ?

Rohmer hausse les épaules.

– On peut penser qu'il n'aurait pas signé…

– C’est quand même inouï, Antoine. Tout le monde savait que le dollar avait perdu de sa valeur, donc que les américains ne pouvaient pas donner l’équivalent en or de ce qui était détenu ailleurs en dollars, et tout le monde a signé comme un seul homme que, finalement, l’or, on s’en foutait…

Rohmer est pris d’un éclat de rire silencieux.

– C’est un peu cela, oui, dit-il, hilare.

– Ça vous fait rire ?

– Parce que, vous, ça vous choque ?

– Ou bien je n’ai rien compris, ou on a quand même concédé une suprématie incroyable au dollar. Il permet aux américains de fabriquer la richesse avec laquelle nous comptons la nôtre. Et ils peuvent se permettre d’en mettre en circulation pour financer leurs efforts budgétaires en attirant les capitaux du monde entier, ce que plus personne ne peut faire.

– C’est vrai, mais c’est une suprématie que le dollar avait de toute façon, Lucille. S’il ne l’avait pas eue, l’adoption du nouveau système l’aurait fait plonger. On n’a pas signé les accords de Kingston sur n’importe quelle base théorique. Tout le monde a simplement cru dans le nouveau dispositif. Je vous rappelle que les idées de Friedman avaient le vent en poupe. La plupart des prix Nobel d’économie depuis sa création sont monétaristes, Lucille. Cela prouve bien que leur approche apporte quelque chose à la pensée économique. L’idée, c’était que les monnaies s’ajustent

spontanément entre elles, en les laissant être le libre reflet des économies en présence. C’est même assez puissant, sur le plan théorique.

Lucille le regarde d’un air songeur.

– Notez que tout le monde en profite, de ce système, poursuit-il ; la consommation sur le territoire américain tire l’économie mondiale, et tout le monde bénéficie de la rentabilité des capitaux sur ce territoire. Cette suprématie consentie au dollar, qui semble vous indigner, c’est juste une réalité, Lucille…

Est-ce que c’est une réalité parce qu’on l’a admise, ou bien est-ce qu’on doit l’admettre parce que c’est une réalité ? Lucille garde sa question pour elle. Le souvenir de son grand-père surgit et elle l’entend de nouveau prononcer cette sentence étonnante, dont elle n’est jamais parvenue à percer le sens : « Les hommes se font croire qu’ils cherchent avant de trouver ; mais en réalité, ils trouvent ce qu’ils veulent, et c’est après qu’ils cherchent les raisons de penser qu’ils ne se sont pas trompés. » La voix d’Antoine Rohmer résonne, elle aussi, dans sa tête. « La plupart des prix Nobel d’économie depuis sa création sont monétaristes (…). Cela prouve bien que leur approche apporte quelque chose à la pensée économique. »

– Je vous ai expliqué ce que vous vouliez ? Lui demande-t-il, enjoué ; réfléchissez, le temps que je fasse une petite escale à l'intérieur.

Rohmer se lève et, souriant, quitte la table pour se diriger vers les toilettes. Pensive, Lucille le regarde s'éloigner. Elle se doute de la véritable raison pour laquelle il a prétexté devoir s'absenter et se décide à vérifier ce qu'elle soupçonne sitôt qu'il sera de retour. A peine réapparaît-il qu'elle se tourne vers lui, l'air contrarié, tandis qu'elle replace son téléphone portable dans son sac d'un geste de mauvaise humeur.

– Antoine, vous voulez bien me prêter votre téléphone ? On vient de m'appeler et avec l'appareil que je me suis achetée pour remplacer celui qu'on m'a volé, je ne parviens pas à rappeler.

– Tenez, je vous en prie... lui dit-il en lui tendant le sien.

– Pendant que j'appelle, tenez... vous avez toujours la lettre de mon grand-père ?

– Je ne vous l'ai pas rendue ? Je suis confus. La voilà.

Lucille se lève à son tour et se penche sur la lettre que Rohmer tient dans ses mains.

– Le paragraphe plus important que tous les autres, c'est celui-ci, lui dit-elle en mettant le doigt sur l'un des alinéas de la lettre ; je vous laisse réfléchir, à mon tour...

Elle s'éloigne de quelques pas et compose le numéro d'un collègue dont elle sait qu'il ne répondra pas. Du coin de l'œil, elle vérifie que Rohmer est absorbé par la lecture. Elle sélectionne alors prestement les dernières photos prises avec l'appareil qu'elle tient dans les mains. Plusieurs clichés apparaissent de la lettre de Martin Schwartz, d'assez près pour

qu'elle puisse être lue. Quelque chose de glacé, dans son dos, la fait frissonner dans le même temps qu'elle laisse un message sibyllin d'une voix qu'elle parvient à rendre normale.

– Alors ? Demande-t-elle à Rohmer, amusée, au moment où elle se rassied en face de lui et lui rend son téléphone.

– Je crains de ne pas pouvoir vous aider. Pourquoi est-ce que ce paragraphe est plus important que tous les autres ?

– Je vous le répète, mon grand-père aimait les énigmes. Mais pour percer celle-là, il faut avoir le livre de De Wilde qu'on m'a volé. L'une des annotations, dont je vous ai parlé l'autre jour, se rapporte à ce paragraphe, je pense.

– A propos de syntagme, c'est cela ?

– C'est cela.

Rohmer se penche de nouveau sur la lettre.

– « Les hommes se font croire qu'ils cherchent avant de trouver, lit-il à haute voix ; mais en réalité, ils trouvent ce qu’ils veulent, et c'est après qu'ils cherchent les raisons de penser qu'ils ne se sont pas trompés... »

Il relève la tête et la regarde.

– Je ne comprends même pas ce qu'il y a à comprendre, ajoute-t-il, perplexe ; vous êtes sûre qu'il s'agit de ce paragraphe-là ?

– Certaine. C'était un petit jeu entre mon grand-père lorsque nous nous écrivions. Nos post-scriptum se répondaient entre eux et constituaient une sorte de correspondance

parallèle. Un peu comme les annotations de mon grand-père et de l'auteur, sur le livre de De Wilde.

Rohmer, d'une moue dubitative, lui rend la lettre de Martin Schwartz.

– Évidemment, sans ces annotations... commente-t-il, à regret.

– Je vais vous laisser retourner à votre travail, lui annonce-t-elle ; ça ne vous ennuie pas que je ne vous raccompagne pas ? Je dois rentrer à l'hôtel.

Quelques instants plus tard, elle abandonne un homme frustré mais étourdi du baiser qu’elle lui a donné, tout près des lèvres, une main appuyant sur sa nuque. Toute vigilance endormie, il ne pense même pas à contrôler quel numéro elle a composé sur son propre téléphone et n'imagine pas un instant, ainsi que l'avait prédit George Peck, qu'il a lui-même été manipulé.

Washington, 1967, *« Le dollar, monsieur Mac Leod »*

– Je vais publier un article sur vous et sur l'équipe dont vous faites partie, fédérée autour de George Schultz.

Jimmy Mac Leod n'y va pas par quatre chemins. Installé dans un fauteuil devant une table basse, où sont déposés tous les ingrédients d'un copieux petit-déjeuner, il s'adresse à Martin Schwartz, qui l'a aimablement accueilli, sans détours.

– Je me demandais si vous souhaitiez réagir à ce document, monsieur Schwartz, poursuit-il en posant devant lui, sur la table, le fameux memo qu'il lui a subtilisé la veille.

Schwartz s'adosse à son fauteuil, souriant, regardant Mac Leod dans les yeux.

– Je n'ai pas de commentaires particuliers à faire, répond-il.

– C'est ce que vous répondrez, tantôt, aux journalistes de la télévision qui vont venir vous interviewer ?

Schwartz ne peut s'empêcher de hausser un sourcil, de surprise.

– Ils seront là à neuf heures, ajoute Mac Leod en regardant sa montre.

– Et que leur avez-vous dit, pour les appâter, monsieur Mac Leod ? Que croyez-vous savoir, au juste ?

– Je sais que vous travaillez avec assiduité et beaucoup de méthode à l'application d'un programme qui doit aboutir en 1976. Je sais que ce projet vous conduit à financer un réseau de journalistes chargés de promouvoir les travaux d'un certain Milton Friedman, ainsi qu'à vous déplacer souvent en Europe où vous rencontrez, régulièrement, le gouverneur de la Banque royale de Suède. Et je sais que ce projet implique George Pratt Schultz de près. Ces annotations sont de sa main.

– Bref : vous savez à la fois beaucoup de choses et pratiquement rien, monsieur Mac Leod. Croyez-vous vraiment que cela suffise à intéresser les médias ?

– Je suis mieux placé que vous pour savoir ce qui intéresse les médias, monsieur Schwartz. Je viens de m'en tenir aux faits. Sur cette base, je suis en mesure de formuler des hypothèses. A commencer par celle de votre action pour remplacer la présidence française par une autre.

– Je vois.

Schwartz se penche en avant et appuie ses coudes sur ses genoux.

– A ce stade, déclare-t-il ; je me demande s'il ne vaut pas mieux de vous donner des éléments d'information que vous ne sauriez pas trouver par vous-même, pour vous éviter d'imaginer n'importe quoi, que de vous laisser dans

l'ignorance et vous laisser jouer aux devinettes…

– Je vous écoute, lui dit le reporter en ouvrant un bloc-notes, un stylo à la main.

– Sans prendre de notes, monsieur Mac Leod. Ce que je vais vous dire est « off. » Je saurai me débrouiller comme je l'entends à l'occasion d'interview.

– Soit.

Mac Leod referme son carnet de notes et remet son stylo dans sa poche.

– Je ne vous dirai pas quelle est la nature de notre projet : vous comprenez bien que je ne le peux pas. Mais je peux vous apporter quelques précisions et, surtout, je peux vous écarter de certaines fausses pistes qui me semblent bien hasardeuses. Cela vous fera peut-être gagner du temps et cela vous évitera de jeter des fantaisies en pâture, à la presse. Ce n'est pas le pouvoir politique français qui nous intéresse, monsieur Mac Leod.

– La conférence de presse du général De Gaulle a pourtant significativement retenu votre attention.

– C'est le pouvoir de son conseiller, Jacques Rueff, qui est l'objet de toutes nos attentions. Ce sont les conseillers des gouvernements, de nombreux gouvernements et pas seulement d'un seul, qui nous intéressent.

– Continuez.

– Nous agissons pour que les hommes de l'ombre, par leur formation, leur tournure d'esprit, leurs connaissances, exercent une influence plus conforme à ce que sont nos intérêts. Et cela, sans qu'ils en aient même conscience ou, plus exactement, en jugeant que c'est légitime. C'est cela, la vraie domination, monsieur Mac Leod : celle qui est justifiée par ceux-là mêmes qui sont dominés.

– Ce que vous décrivez-là ressemble aux pires projets politiques de l'histoire, monsieur Schwartz…

– Je n'ai pas parlé d'homme nouveau ni d'adjudication des consciences. Nous sommes une démocratie, et notre projet intéresse des démocraties.

– Vous avez parlé formation, tournure d'esprit, connaissances…

– Et alors ? Y a-t-il quoi que ce soit, dans ces termes, qui évoque l'aliénation des libertés individuelles ? J'ai seulement dit que nous travaillions à faire évoluer, dans un sens qui nous soit favorable, ce qui conditionne et oriente l'exercice du pouvoir : son entourage intellectuel, de conseil et d'expertise.

– Et quel est ce « nous » au nom duquel vous parlez : votre petit groupe autour de Schultz ? Un cercle plus large au service de la carrière politique de Nixon ? Le Parti républicain lui-même ?

– Un cercle plus large encore, monsieur Mac Leod : le territoire américain. Ce que nous mettons en place, qui a

démarré il y a plusieurs années et qui prendra encore des années, sera utile et utilisé pour toutes les administrations, démocrates et républicaines, qui occuperont la Maison blanche. Nous agissons dans l'intérêt d'un outil de pouvoir qui n'a pas de camp, monsieur Mac Leod, et qui nous est profitable, à tous, vivant sur notre territoire.

– Quel est cet outil ?

– Le dollar, monsieur Mac Leod.

Abasourdi, Jimmy Mac Leod hésite à rouvrir son carnet de notes, ne serait-ce que pour y écrire cette dernière phrase et l'intervention qui la précède, dont il s'efforce de retenir la formulation exacte.

– Je crains que cette note ne vous soit pas très utile pour mieux vous représenter ce que je viens de vous dire, ajoute Schwartz ; son contenu est pour ainsi dire technique. Quant à votre question initiale, je vous le répète : je n'ai pas de commentaires à faire.

– Nous verrons cela dans quelques minutes, monsieur Schwartz, lorsque vous serez interviewé.

Schwartz regarde ostensiblement sa montre.

– Il n'y aura pas d'interview, monsieur Mac Leod, observe-t-il de sa voix grave ; vous avez fait venir la télévision parce que vous pensiez que vous étiez en danger, mais vous ne l'êtes pas. Je vais vous laisser repartir et je sortirai, du reste, en même temps que vous. Vous ne craignez rien, monsieur Mac Leod, tout simplement parce que je ne vous crains pas.

Et pour vous le prouver, je vais même vous laisser emporter avec vous ce memo. Il ne vous sera pas plus d'utilité qu'il ne l'est pour moi, depuis que je sais ce qu'il contient.

Ce disant, Martin Schwartz se saisit du mémo qu'il plie en quatre sous les yeux de Mac Leod, perplexe. Un bruit de vaisselle cassée le fait sursauter. Juste derrière lui, un serveur vient de renverser un verre. Lorsqu'il se retourne pour faire de nouveau face à son interlocuteur, ce dernier lui tend, en souriant, le précieux document.

– Je vais poursuivre mon enquête, monsieur Schwartz, lui dit le reporter en prenant le mémo qu'il fait glisser dans la poche intérieure de sa veste.

– Faites, monsieur Mac Leod. C'est un pays libre : qu'y puis-je ?

Sur ce, Schwartz se lève.

– Je vous raccompagne, ajoute-t-il.

Lorsque les deux hommes se séparent, il est 8h55. Ils se saluent, sur le trottoir, comme ils l'avaient fait la première fois qu'ils se sont rencontrés. Puis, d'un pas empressé, Martin Schwartz s'éloigne sous les yeux de Jimmy Mac Leod qui attend les journalistes prévus. Incrédule, il tâte, dans sa poche, le document avec lequel il ne pensait pas qu'il ressortirait.

Michael Kruger apparaît à cet instant. Il est accompagné de deux hommes ; l'un d'eux porte une caméra.

Il voit soudain son ami se figer. Comme fiévreusement, Jimmy Mac Leod sort un papier de sa poche et le déplie. Il pousse alors un juron sonore et se met à courir, ventre à terre, à la suite de Martin Schwartz. Kruger l'appelle et lui demande où il va, en criant. A l'angle de la rue, il voit son ami s'élancer entre deux voitures stationnées pour traverser la voie.

– Schwartz ! Revenez ! L'entend-il hurler.

Ce seront ses derniers mots. Un court crissement de pneus précède le son mat d'un choc violent. Kruger s'élance à son tour. Le véhicule qui vient de renverser son ami redémarre sur les chapeaux de roue. Le corps de Jimmy Mac Leod gît, inanimé, dans une flaque de sang qui grandit à vue d'œil.

Montreux, 2009, *« Personne ne vous croirait »*

Le lendemain, Shane Mac Leod et Michael Kruger retrouvent Lucille en fin de matinée à la terrasse du restaurant de son hôtel. Les deux hommes ont rendu visite à George Peck, à l'hôpital, où ils ont appris qu'il souffre d'un pneumothorax.

– C'est terriblement douloureux, précise Kruger à Lucille ; mais on nous a assuré que ce n'était pas grave.

De son côté, Lucille leur fait état de sa rencontre de la veille avec Antoine Rohmer et raconte, dans le détail, la façon dont elle a vérifié qu'il la trahissait. A Shane qui lui demande de leur montrer la fameuse lettre photographiée par Rohmer, Lucille la lui donne sans hésiter ; et à Kruger qui lui reproche son imprudence de révéler un tel document, elle répond qu'à ce stade, elle pense avoir deviné l'essentiel et ne plus craindre qu'on lui dérobe quoi que ce soit pour l'en empêcher.

S'ensuit une discussion pour savoir au service de qui le jeune banquier s'est placé. Kruger émet l'hypothèse de Shirley Evans. Mac Leod celle de l'éditeur. Lucille, quant à elle, ne se prononce pas. Kruger insiste sur l"argument selon lequel Evans s'est montrée très inquiète de protéger le secret de Martin Schwartz, tandis que Mac Leod pointe celui de l'empressement de l'éditeur à savoir ce que le défunt s'apprêtait à écrire. En les écoutant, Lucille se décide à rendre visite à la vieille dame.

Se tenant à l'écart le temps de lui téléphoner, elle parvient à la joindre aussitôt. L'échange est de courte durée. Lucille se réfère à leur entrevue le jour des obsèques et manifeste le désir de la voir. Evans lui donne rendez-vous à son propre hôtel pour y prendre le café, sitôt après le déjeuner.

Lorsqu'elle retourne s'asseoir près d'eux, les deux hommes ont engagé une conversation sur les derniers éléments d'information que Kruger a glanés, au cours de ses rencontres avec les proches collaborateurs de son grand-père.

Kruger insiste sur l'inquiétude récente de Martin Schwartz à propos de la crise financière.

– Toutes ses discussions les plus récentes portaient là-dessus, leur raconte-t-il ; il prétendait que la crise de 2008 n'était qu'un hors-d'œuvre, et que le plat principal, autrement douloureux, suivrait tôt ou tard.

Lucille apprend ainsi que son grand-père connaissait les courbes de l'endettement de la plupart des pays de l'OCDE, des Etats-Unis et du Japon en particulier, exponentielles depuis le début des années 80.

– Il disait que l'environnement international avait été profondément remanié fin des années 70, précise Kruger ; et s'indignait que cette donnée ne soit relevée par personne...

– Les accords de Kingston, observe Lucille ; c'est à cela qu'il devait faire référence : la modification des statuts du FMI, en 1976...

Elle raconte alors aux deux hommes le contenu de son échange avec Rohmer. Shane, passionné par ce récit, pose le plus de questions. Puis Lucille presse Kruger de leur en dire davantage sur les derniers échanges de son grand-père avec son entourage.

Elle vérifie ainsi qu'il datait bien l'origine de la crise actuelle de ces accords. Il dénonçait la lutte contre l'inflation et pour la rentabilité des capitaux comme horizon indépassable des politiques monétaires de tous les Etats membres du FMI, le chômage de masse et l'emploi précaire étant devenus les fléaux que l'on sait depuis, précisément, la fin des années 70.

Au cours de son récit, Kruger exhibe soudain des notes qu'il a prises lors de ses échanges avec une certaine Bermann, qui semblait avoir retenu par cœur les arguments de Martin Schwartz. En 2004, le PIB américain a augmenté de 495 milliards de dollars. Dans le même temps, la dette progressait, elle, de 1920 milliards de dollars, soit quatre fois plus. De plus, Schwartz insistait sur le fait que la dette publique n'était que la partie émergée de l'iceberg : en 2004, tandis que la dette fédérale augmentait de 363 milliards, celle des entreprises progressait de 420 milliards et celle des ménages, de 1020 milliards.

Sur les notes de Kruger, un schéma représente la courbe de l'endettement total américain : maintenu entre 120 et 130 % du PIB entre 1952 et 1982, ce ratio est passé de 130 à 150 % de 1982 à 1986 puis à près de 180 % en 1991, pour atteindre plus de 200 % en 2004.

– Les accords de Kingston sont entrés progressivement en

vigueur à partir de 1978 ; précise Lucille. Je crois vraiment que je commence à comprendre...

– Eh bien, dis-nous, s'exclame Shane ; qu'est-ce que tu as compris ?

– Mon grand-père a travaillé à l'avènement d'un nouveau cadre international de relations monétaires, répond-elle ; le projet de l'équipe de Schultz, c'était la signature des accords de Kingston. J'en suis sûre, maintenant.

– Explique-nous, Lucille, la prie Mac Leod ; qu'est-ce qui te fait dire cela ?

– Après avoir rencontré Evans, Shane, décline-t-elle ; je veux vérifier mon hypothèse.

– Elle est assez délirante, votre hypothèse, ma chère, observe sentencieusement Kruger, les yeux plissés ; si je puis me permettre... mais elle est troublante... et elle mérite certainement de s'y pencher de près...

Lucille lui fait remarquer combien il répète, lui-même, que Martin Schwartz insistait tant sur le fait que personne ne critiquait l'infrastructure, les fondations d'un édifice dont chacun s'ingéniait avec zèle à dénoncer les dérives, les risques et le besoin de régulation.

Mac Leod objecte que la crise financière de 2008 a pourtant bien été annoncée. Ken Rogoff, Joseph Stiglitz, George Soros lui-même avaient prédit « un sérieux retour de bâton », « une panique généralisée, » « une récession globale. »

Kruger fait observer que Ben Bernanke, le successeur d'Alan

Greenspan à la tête de Banque centrale fédérale américaine, a décidé d'en ramener le principal taux directeur à zéro : il ne peut pas faire plus pour détendre les relations interbancaires. Ce taux d'intérêt, qui s'applique à prêts interbancaires de liquidités à court terme, est déjà inférieur à celui de l'inflation : en termes réels, il est négatif et ne pourra pas l'être davantage puisqu'il est inférieur au taux de l'inflation qui, lui n'est pas nul.

– Qu'est-ce que tu veux dire ? Lui demande Mac Leod.

– Que la situation actuelle des relations interbancaires, lui répond Kruger ; c'est que si je te prête 10 milliards d'ici demain midi, quand tu me les rendras, c'est moi qui te devrai de l'argent.

Lucille se souvient de sa conversation avec Rohmer. « Notez que tout le monde en profite, de ce système, » lui a-t-il déclaré ; « la consommation sur le territoire américain tire l'économie mondiale, et tout le monde bénéficie de la rentabilité des capitaux sur ce territoire. » Une consommation et un investissement qui se font essentiellement à crédit. La marge de manœuvre de la Fed, la principale banque centrale du monde, est réduite à néant. Elle a toujours dû naviguer entre deux écueils : réduire son principal taux directeur au point de pénaliser la rentabilité des capitaux et de ne plus en attirer suffisamment sur le territoire américain, ou l'augmenter au point d'asphyxier, avec un loyer de l'argent trop élevé, la consommation et l'investissement. La crise des subprimes, due à une sophistication excessive des produits d'accès au crédit et de rachat des dettes, a in fine été déclenchée par des défauts de paiement. Des défauts de paiement dus à la variabilité des taux

d'intérêt d'emprunt, dans le contexte d'un relèvement du principal taux directeur de la Fed, entre 2000 et 2005, de 0,5 à près de 6 points.

« Tout le monde en profite, de ce système. » Quel aveuglement... se dit Lucille. C'est sur sa propre folie que repose le système. Personne, en effet, n'a intérêt à ce qu'il implose. Est-ce pour cela qu'il est sain et qu'il doit être maintenu ?

Tandis qu'elle écoute, d'une oreille distraite, Mac Leod et Kruger momentanément absorbés par un échange entre eux, un souvenir de son grand-père surgit du fond de sa mémoire. Elle devait avoir douze ans. L'âge auquel les enfants se découvrent un intérêt inédit pour les discussions d'adultes qui, jusque là, les faisaient fuir dans le jeu et le rêve. Il était question de la protection d'un homme d'affaires qui avait conduit un empire économique au désastre, et du financement de ses erreurs par la puissance publique. Martin Schwartz se tenait à l'écart et ne disait rien. Lucille s'était risquée à lui demander de lui expliquer ce qui animait tellement ses convives.

– Si tu empruntes dix mille francs à la banque et que tu ne peux pas rembourser, tu as un problème, n'est-ce pas ? Lui avait-il répondu en souriant, dans un murmure en marge de la conversation ; mais si tu empruntes dix millions de francs à la banque et que tu ne peux pas rembourser, c'est la banque qui a un problème... et c'est elle qui se déplace pour qu'on te trouve une solution.

A l'échelle mondiale, n'est-ce pas la même chose ? La Chine, le Japon, les pétromonarchies du Proche et du Moyen-Orient sont

les créditeurs d'une économie américaine surendettée : n'ont-ils pas intérêt à tout faire pour qu'elle ne s'effondre pas, et le dollar avec elle ?

– Mais comment en est-on venu là ? Interroge Shane ; Comment est-ce que cette hausse généralisée de l'endettement a été possible ? Comment les États-Unis ont-ils pu se retrouver dans une telle situation sans que cela affole les marchés et les investisseurs ?

– C'est précisément cet affolement que craignait et que prédisait Martin, répond Kruger.

– Rohmer trouve que cette suprématie du dollar est légitime, observe Lucille ; et puis, il m'a précisé que la plupart des Prix Nobel d'économie depuis sa création sont monétaristes. C'est-à-dire, en faveur de l'indépendance des Banques centrales et de politiques monétaires strictement chargées de lutter contre l'inflation.

– Et alors ? Insiste Shane.

– Et alors, répond-elle ; les Prix Nobel, ce sont les champions mondiaux de la pensée économique... c'est là que tout réside : dans la mise en scène, à l'échelle internationale, de la pertinence et de la rigueur d'une pensée et d'une théorie qui ont dicté le contenu des accords de Kingston.

Lucille se lève, soudain.

– Mon Dieu, c'est prodigieux... ajoute-t-elle, comme pour elle-même.

Les esprits sont à ce point modelés que l'identification même

du problème est sous les verrous de l'impensable. Lucille pense à l'anecdote, rapportée à l'instant par Kruger à Mac Leod, qui illustre ce phénomène jusqu'à la caricature : le résultat des travaux de Maurice Allais, Prix Nobel d'économie, réfute certaines des conditions indispensables à la démonstration des résultats de George Stigler, autre Prix Nobel d'économie. En somme, Maurice Allais a établi que ce que George Stigler a démontré n'était pas pertinent, parce que valable seulement dans le cadre d'hypothèses qui, non seulement ne sont jamais réunies dans la réalité, mais ne peuvent pas l'être. A la question du premier qui demandait au second quels commentaires lui inspiraient ses travaux critiques, ce dernier eut l'aplomb d'une réponse confondante. « Ce n'est pas la science économique qui se trompe, c'est la réalité, » affirma-t-il sans rire.

George Stigler... un homme qui, lorsque le réel invalide ce qu'il pense, en conclut que « la réalité se trompe. » Comment peut-on s'offrir un tel luxe ? Le fait d'être auréolé d'un prestige mondial n'y serait-il pas pour quelque chose ? George Stigler : ironie du sort, c'est un homonyme de Denis Stigler, qui s'amuserait de vérifier si bien, à son endroit, jusqu'où peut conduire « l'instrumentalisation du mécanisme de la preuve. »

La preuve : je suis lauréat. C'est donc la réalité qui se trompe. Sinon, je ne serais pas lauréat. La preuve : le Prix Nobel d'économie. Plus rigoureusement, d'ailleurs, le « Prix de sciences économiques en mémoire d'Alfred Nobel. » Car il ne s'agit pas d'un « Prix Nobel. » C'est un ersatz. Une imitation, un clone, une transposition, qu'un abus de langage extraordinairement répandu fait passer pour l'original. Pour s'habiller de sa gloire et de son rayonnement. Pour

instrumentaliser cette notoriété, cette réputation de rigueur et d'exactitude, cette scientificité indiscutée. Pour l'instrumentaliser au service d'une cause d'une tout autre nature. Celle du dollar, affranchi de sa mise en demeure d'être convertible en or.

Tandis que Lucille regarde dans le vague, les yeux posés sur l'horizon, elle perçoit à peine Mac Leod qui l'appelle et lui demande si cela va. Tout est clair, se dit-elle. Son grand-père était un visionnaire. C'était un manipulateur hors concours. Son programme était d'une simplicité, d'une audace et d'une intelligence littéralement incroyables : concevoir et réaliser l'une des plus grandes impostures intellectuelles de l'histoire des hommes.

– Excusez-moi, leur dit-elle ; j'étais absorbée dans mes pensées. Je dois retourner à ma chambre, j'ai rendez-vous avec un service ferroviaire pour faire transporter ma malle en France. Je ne prendrai pas le temps de déjeuner, je n'ai pas faim. J'irai directement prendre le café avec Evans... Shane, on se retrouve à mon retour ?

Sans attendre qu'il réponde, elle les salue de la main et s'éloigne en direction du hall de l'hôtel. Kruger déclare à Mac Leod qu'il va retourner à l'hôpital rendre visite à son vieil ami. Shane, se retrouvant seul comme une âme en peine, regrette de n'avoir pas proposé à Lucille de l'accompagner et se demande où il va déjeuner.

Il se lève alors précipitamment et de lance à la poursuite de Lucille. Il la rejoint dans sa chambre, tandis qu'elle signe les dispositions contractuelles que lui ont soumises deux hommes

chargés de prélever la malle.

– Lucille, lui demande Shane sitôt les deux agents repartis avec leur chargement ; cette lettre que Rohmer a photographiée, vous voulez bien me la laisser, le temps de votre rencontre avec Shirley Evans ?

Lucille hésite un instant. A présent qu'elle a pris le risque de la révéler à un homme aux intentions coupables, elle peut bien s'en séparer pour la confier à un autre qui lui inspire non seulement confiance, mais d'autres sentiments à la fois plus confus et troublants.

– Oui, répond-elle ; tenez, la voilà. Nous en parlerons tout à l'heure.

– Merci, lui dit-il ; je ne bouge pas, je vous attends en bas.

Lorsque Lucille quitte l'hôtel pour rejoindre Shirley Evans, elle a le cœur battant. Elle attend beaucoup de cette rencontre. Mais savoir que Shane attend qu'elle le retrouve et le souvenir de son regard au moment de le lui dire, lui procure une sorte d'allégresse qui fait passer tout le reste pour secondaire. Préférant ne pas approfondir cette émotion, elle se concentre sur la façon dont elle abordera la vieille dame, probablement bien plus redoutable que ne le laissait penser leur première rencontre.

Lorsque Lucille passe le seuil de la porte qui donne accès à la suite occupée par Shirley Evans, c’est l’atmosphère olfactive qu’elle remarque en premier. Elle perçoit des senteurs légèrement capiteuses et épicées, inattendues dans un tel endroit. Elle pénètre dans une grande pièce que scinde une

marche d'escalier, éclairée par une immense baie vitrée donnant vue sur le lac. Elle y découvre de nombreux objets d'art venant de pays asiatiques. Masques, statuettes, figurines ornent le mobilier de l'hôtel et sont même entreposés sur une petite bibliothèque marquetée de style colonial. Des tapis d'orient sont posés au sol. Deux chaises d'allure tropicale complètent cet ensemble qui s'apparente à une reconstitution soignée dont Lucille se dit qu'elle relève, pour seulement quelques jours passés dans un hôtel, d'une excentricité insoupçonnable chez la vieille dame qui lui avait aimablement donné sa carte, le jour des obsèques de son grand-père.

Shirley Evans est une femme dont l'âge avancé a relativement épargné la silhouette, restée droite. Ses cheveux sont gris et ondulent encore comme s'ils étaient restés souples. Ses yeux, clairs, semblent pailletés de reflets jaune. Ses lèvres fines dessinent une bouche assez large que soulignent deux rides verticales, comme des parenthèses, dans le creux des joues. Son regard est pénétrant et son sourire, avenant, n'en dément pas une certaine dureté.

– Je suis heureuse que vous me rendiez visite avant de repartir, madame Schwartz, lui déclare-t-elle en s'emparant d'une théière, à côté d'un pichet fumant ; préférez-vous du thé ou du café ?

– Du café, s'il vous plaît. Noir.

– Vous prévoyez de quitter Genève bientôt ? Lui demande Evans en lui servant une grande tasse.

– Après-demain au plus tard, répond-elle ; c'est moi qui vous

remercie de votre invitation. Je tenais beaucoup à faire votre connaissance avant de repartir.

– J'en suis très heureuse. Installez-vous, et causons donc un peu.

Hésitante, Lucille laisse passer un instant de silence.

– Vous étiez une amie très proche de mon grand-père, madame Evans, n’est-ce pas ? Lui demande-t-elle.

– Oui, lui répond-elle en la regardant droit dans les yeux ; on peut le dire.

– J’ai appris beaucoup de choses sur lui, ces derniers jours. Et, si cela ne vous ennuie pas, je voudrais vérifier que j’ai bien compris qui était mon grand-père, et ce qu’il a fait.

– Quand l’avez-vous vu pour la dernière fois ?

– Il y a de nombreuses années. Je n’étais encore même pas adolescente.

Shirley Evans hoche lentement la tête, comme pour l’encourager à parler.

– Son enterrement a attiré beaucoup de monde, ajoute-t-elle.

– Martin est quelqu’un qui a compté dans la vie de beaucoup de gens.

– Il a même attiré des gens qui ne le connaissaient pas, ou peu ; des gens qu’il a croisés aux Etats-Unis, il y a longtemps.

– Vous les avez rencontrés ?

– Oui.

De nouveau, toutes deux laissent un silence ponctuer leur dialogue.

– Je ne sais pas de combien de temps vous disposez, madame Evans, reprend-elle ; et je préfère ne pas prendre de détours. Lorsqu'il vivait aux Etats-Unis, mon grand-père a fait partie d'un groupe, autour d'un homme qui s'appelle George Schultz, dont l'action est restée cachée et a inspiré beaucoup de fantasmes.

– Oui.

– Vous savez cela ?

– Je faisais moi-même partie de ce groupe, madame Schwartz.

Lucille s'efforce de rester impassible.

– Je ne vous promets pas de répondre à toutes vos questions, ajoute la vieille dame ; mais demandez-moi ce que vous souhaitez savoir, madame Schwartz. Je vous écoute.

– Je pense que mon grand-père a contribué à une imposture, répond-elle après un instant de concentration ; je pense qu'il a contribué à monter de toutes pièces ce qui est devenu le Prix Nobel d'économie, dans le seul but de donner de l'importance et de l'influence aux idées de Milton Friedman. Et ce, pour réunir les conditions, disons, intellectuelles, de la modification des statuts du FMI, ratifiée en 1976. Ce que je souhaiterais savoir, madame

Evans, c’est si je me trompe… ou si je ne me trompe pas.

Un imperceptible sourire se dessine sur les lèvres de Shirley Evans, qui hausse un sourcil.

– Je suis impressionnée, madame Schwartz, lui répond-elle ; avez-vous compris cela toute seule, ou bien quelqu’un d’autre y a-t-il pensé et vous en a-t-il convaincue ?

– Je l’ai compris toute seule. En fait, à la place qui était la mienne, ces derniers jours, j’étais la mieux placée pour pouvoir le comprendre, en rapprochant les témoignages que j’ai recueillis.

– Je vous admire, madame Schwartz. Vous êtes d’une intelligence redoutable. Je pensais pourtant vous avoir dérobé le seul indice susceptible de vous mettre sur la voie.

Lucille fronce les sourcils. Interloquée, elle regarde son interlocutrice d’un air soupçonneux.

– Je vous dois des excuses, lui avoue-t-elle ; c’est moi qui ai organisé le vol de votre sac, madame Schwartz.

– Pourquoi ? prononce-t-elle d’une voix étouffée par la surprise, presque inaudible.

– Pour vous empêcher de mettre la main sur les traces que Martin pouvait avoir laissées de son action passée. Je connaissais bien votre grand-père, madame Schwartz. Je prétends même être l'une des très rares personnes qui le connaissaient aussi bien. Je savais qu'il projetait de publier quelque chose. Et je ne voulais pas que vous preniez connaissance des preuves qu'il avait certainement gardées

de ce qu'il s'apprêtait à écrire.

– Mais pourquoi vouliez-vous m'empêcher de savoir ?

– Parce que Martin avait prêté serment, madame Schwartz. C'est un secret qui devait mourir avec lui ou, plus exactement, qui devra mourir avec moi… il avait choisi de le rompre. Mais il n'en a pas eu le temps... après lui, c'est à moi qu'il revenait d'honorer ce serment. Et j'ai agi pour effacer toute preuve de ce que ce serment protège depuis près de quarante ans. Que vous sachiez est une chose, madame Schwartz ; que vous puissiez prouver que savez en est une autre…

La respiration de Lucille s'accélère sous l'effet de l'émotion que lui inspire la détermination froide, stupéfiante de la part de cet être raffiné et prévenant, de la vieille dame assise en face d'elle.

– Quel serment mon grand-père a-t-il prêté ? Lui demande-t-elle.

– Celui que George Schultz nous a imposé pour faire partie de son équipe.

Shirley Evans se penche et ouvre délicatement un étui à cigarettes, d'où elle extrait un long et fin mini cigare. Puis elle se lève et se dirige vers la baie vitrée.

– Je vais vous raconter, madame Schwartz, lui déclare-t-elle sans se retourner, en ouvrant la baie vitrée ; car vous le méritez. Avoir compris toute seule ce qu'a été l'action de votre grand-père, quels que soient les témoignages que vous avez recueillis, comme vous dites, est une belle

prouesse et je veux l'honorer. Je vais donc vous raconter.

La vieille dame se tourne alors vers elle.

– Mais ce que je vais vous dire ne doit pas sortir d'ici, madame Schwartz, ajoute-t-elle ; de toute façon, personne ne vous croirait. On vous réclamerait une preuve que vous ne sauriez fournir. Voulez-vous m'accompagner sur le balcon ?

Lucille se lève et rejoint Shirley Evans sur un immense balcon, splendidement fleuri, où sont disposées des chaises et une table de jardin.

– Je vous écoute, madame Evans, déclare alors Lucille en s'asseyant sur l'une des chaises.

– Nous étions cinq autour de George Schultz. Cinq de ses anciens élèves, ou étudiants ayant atteint un niveau qu'il avait jugé suffisant… nous n'avons jamais su quels avaient été les critères de sa sélection. J'étais la seule femme du groupe. Nous avions, peu ou prou, le même âge. La première fois qu'il nous a réunis, c'était juste après une conférence de presse du général De Gaulle, en février 1965, violemment critique envers la politique économique et monétaire des Etats-Unis. Cet événement précipita les choses. La planification de notre groupe était antérieure mais elle s'en trouva accélérée. En haut lieu, on commençait à craindre que De Gaulle ne finisse par convaincre des alliés à l'international… jusqu'à contraindre le gouvernement des Etats-Unis à dévaluer le dollar dans les proportions qu'il exigeait.

“Nous ne nous connaissions pas. Nous ne nous étions jamais vus. Nous n’avons jamais su quels étaient les commanditaires de l’opération, s’il y en eut. Je l’ai toujours pensé. Martin avait son idée là-dessus… un jour, chacun d’entre nous reçut une invitation du professeur Schultz. Elle était laconique. Aucun ne savait qu’il n’était pas le seul à être invité, ni combien pouvaient l’être si ce n’était pas le cas. Il nous reçut brièvement et fit faire un rapide tour de table. Nous avions tous des profils d’économistes, du moins de formation. Puis il fit une intervention assez technique. Il avait préparé un topo sur la situation économique américaine, un historique succinct de la question monétaire depuis la conférence de Gênes de 1922 et un aperçu critique de la situation de notre monnaie. Il nous demanda si nous avions des questions. A ce stade, personne n’osa intervenir…

“C’est alors qu’il nous fit prêter serment. Je me souviens encore, exactement, de ce que furent ses paroles… « Mes amis, nous déclara-t-il ; je vous ai réunis pour conduire une mission à ce point secrète qu’elle devra le rester jusqu’après la mort du dernier d’entre vous. » Telle fut sa formule… Jusqu’après la mort du dernier d’entre nous.

“Il ajouta que chacun était libre de choisir : rester et prendre connaissance de cette mission, ou bien se lever, partir et ne jamais plus entendre parler de son existence. Mais il nous mit en garde sur l’importance du secret qui allait unir ceux qui choisissaient de rester. Puis il nous laissa quelques minutes pour réfléchir. Un seul, parmi nous, se leva et partit. Nous n’avons jamais su ce qu’il est

devenu. Il fut remplacé dès la réunion suivante.

“Lorsque Schultz revint parmi nous, il nous présenta en quelques mots ce en quoi consistait cette fameuse mission que nous venions d’accepter. Il nous dit simplement que le dollar s’était vu conférer une suprématie dans les statuts mêmes du FMI mais que cette suprématie était fragile. Notre mission devait aboutir à rendre cette suprématie, je cite, « définitive. » A ce stade, c’était tout… Ensuite, Schultz nous remit, à chacun, une sorte de cahier des charges de notre action collective. Chacun était chargé d’une lettre de mission. Nous devions nous retrouver, toutes les semaines. A intervalles réguliers, chacun devait préparer un exposé de ses propres recherches.

“Martin était celui d’entre nous qui était chargé de superviser l’ensemble de nos travaux. C’est lui qui planifiait nos interventions et il en élaborait des synthèses. Très vite, il prit un ascendant sur nous tous. Intellectuellement, il nous surpassait. Sa vue d’ensemble, sa capacité à ne jamais perdre de vue l’essentiel tout en ayant une parfaite connaissance de nos analyses était prodigieuse. Votre grand-père avait du génie, madame Schwartz. C’est sa marque que porte l’ensemble de notre action autour de Schultz.

“Et un jour, vint le moment où il nous fit part de ce que lui semblait devoir être notre projet. Son intervention dura un peu plus d’une heure. Je m’en souviendrai toute ma vie. Il commença en nous rappelant ce que furent les travaux de Locke et l’évolution du fonctionnement des banques

centrales. Leur création avait permis de résoudre le problème de l'homogénéisation des marchés nationaux et de leur financement : il nous expliqua que le même problème que celui posé à l'époque de Locke pour le marché national britannique se posait à la nôtre, à l'échelle mondiale. Pour développer le commerce mondial et homogénéiser la sphère marchande internationale, en appliquant la recette de Locke, nous devions disposer d'un gouvernement mondial et d'une banque mondiale. Or, Bretton Woods n'avait abouti à aucune de ces deux conditions : la Banque mondiale ne pouvait pas être assimilée à une banque centrale, tout simplement parce qu'il n'y avait pas de monnaie mondiale et encore moins de gouvernement mondial permettant d'en cautionner la valeur.

"Martin nous expliqua que le système de Bretton Wood était même, d'un certain point de vue, pire que cela, puisqu'il reposait toujours sur le référencement à une richesse particulière, l'or, dont le stock disponible dans les coffres de plusieurs banques centrales conditionnait la valeur des actifs qu'elles détenaient. Il nous fallait donc créer un système au sein duquel ce référencement disparaîtrait au profit d'une garantie institutionnelle, politique, qui permettrait de faire du keynésianisme à l'échelle du monde… mais la question posée était alors de savoir quelle devait être cette autorité, apportant une telle garantie institutionnelle, dotée du pouvoir de conduire une politique keynésienne mondiale.

"Et Martin nous déclara : « Nous devons agir pour que

cette autorité mondiale soit celle de notre pays. Nous devons agir pour substituer le dollar à l'or. Nous devons être les alchimistes du vingtième siècle. » Il rayonnait, madame Schwartz. Nous étions tous fascinés. Je me souviens que Schultz ne disait rien et prenait des notes. Martin en vint au cœur de son exposé : un programme d'actions en quatre points. C'était brillant… bien plus que je ne peux l'être, quarante ans plus tard, même si je m'en souviens bien.

"Son premier point consistait à détourner l'attention de là où étaient nos intérêts. « Je vous propose d'agir comme un prestidigitateur, qui attire l'attention sur la main qui ne fait rien pour la détourner de celle qui manipule. » C'est ainsi qu'il a présenté les choses. Notre intérêt consistait à affranchir le dollar de la convertibilité or, de manière à pouvoir financer nos efforts budgétaires par émission monétaire, sans porter atteinte à la rentabilité des capitaux sur notre territoire : Martin proposa donc de déplacer le centre de la controverse sur le rôle du FMI, c'est-à-dire sur le système international d'accès au crédit réservé aux Etats, à tous les États, et pas seulement au nôtre. Il nous déclara que notre objectif devait être une réforme des statuts du FMI qui supprime la référence à l'or.

"Certains d'entre nous protestèrent. C'était un objectif idéal, nous en convenions tous, mais il nous semblait inaccessible. Martin balaya les objections d'un revers de main. Selon lui, l'énormité du projet était précisément ce qui le rendait possible. C'était là son point deux : faire croire à tout le monde que nous ne préoccupions que

d'exactitude scientifique et de logique… son projet consistait fondamentalement à déplacer la controverse, notamment avec les français, sur les ressorts théoriques de la question monétaire. Et il nous proposa de faire monter en puissance les idées économiques exactement contraires à celles de Keynes.

"Puisque Keynes avait démontré que l'émission de monnaie était un levier d'action sur l'économie et qu'elle représentait un pouvoir, il fallait pousser l'idée selon laquelle ce pouvoir d'émission n'avait aucun impact sur l'économie réelle, au point de devoir être confié à des organismes indépendants… des banques centrales indépendantes, partout dans le monde et surtout chez nos alliés, uniquement chargées de lutter contre l'inflation : telle était la condition internationale de la suprématie définitive du dollar…

"C'est à ce moment qu'il nous proposa de promouvoir les travaux et la pensée de Milton Friedman. Il nous rappela que Friedman contestait l'hypothèse de Keynes selon laquelle la vitesse de circulation de la monnaie est une constante : cela lui semblait une excellente base de contradiction. Il nous déclara qu'il fallait établir, à l'international, que Keynes s'était trompé.

"Là encore, il déclencha des réactions. Comment parvenir à un tel résultat ? Son idée consistait à discréditer l'économiste qui avait inspiré le New Deal à Roosevelt : qui pouvait avaler une chose pareille ? C'est alors qu'il passa à son point trois, le plus audacieux de son plan

d’actions. La véritable marque de son génie, madame Schwartz. Il nous fit une présentation étourdissante. Il avait pensé à tout. Les sommes à dépenser, le nombre d’articles à faire paraître, les programmes de recherche, les interventions en universités, le tout allant crescendo jusqu’en 1976… la mise en place clandestine, dissimulée, entièrement instrumentalisée, d’un prestige mondial créé uniquement dans le but de couvrir de gloire et de renommée les travaux de Friedman. « On donne de l’importance à un scientifique en faisant référence à ses publications, nous dit-il ; et on rend célèbre une théorie en couvrant d’honneurs son auteur : c’est autoréférentiel. »

“Il nous démontra que nous pouvions générer une justification auto réalisatrice. Lorsque nous lui demandâmes comment obtenir une telle renommée mondiale, il nous répondit simplement : « en détournant une renommée et un prestige déjà établis : ceux du Prix Nobel. Je vous propose de créer un nouveau Prix Nobel : le Prix Nobel d’économie. »

“A ce moment, c’est moi qui lui apportai la contradiction. Alfred Nobel avait spécifiquement prévu que son Prix ne pourrait jamais porter sur les domaines de la mathématique et de l’économie, parce qu’il l’avait conçu pour gratifier des travaux se traduisant par un bienfait concret et direct pour l’humanité. Il affichait un relatif mépris à l’égard des économistes et jugeait que les mathématiques, en soi, n’améliorent le sort de personne avant d’être appliquées à un domaine de connaissances donné. On a raconté que c’était à cause d’une rivalité l’opposant à je ne sais qui dans

une histoire de cœur… mais le fait était là : pas de nobélisable dans le domaine de l'économie.

"Mais Martin avait prévu cette objection. Nous étions en 1965 : il nous proposa d'établir un contact avec la Banque royale de Suède, dont le gouverneur était en quête d'une idée pour célébrer le tricentenaire de son institution, trois ans plus tard. Il savait déjà par quel conseiller économique il était indiqué de passer pour entreprendre une action intense de lobbying, qu'il avait par ailleurs déjà planifiée. Au pire, selon lui, l'appellation de Prix Nobel ne pourrait pas être utilisée… mais il avait déjà imaginé la formule actuelle, de « Prix de sciences économiques en mémoire d'Alfred Nobel. » Et il pensait qu'une action concertée suffisamment orchestrée en direction des media pourrait aboutir sans mal à l'abus de langage que nous connaissons depuis…

"Son projet consistait donc, concrètement, à mettre sur pied et à financer un réseau de journalistes et de personnalités influentes dans les milieux de la recherche et de l'université, pour promouvoir la pensée de Friedman et donner une importance croissante au projet de Prix Nobel d'économie. Son point quatre portait sur les éléments de négociation devant permettre, à l'international, de gagner suffisamment de temps pour que le tout monte en puissance progressivement.

"Schultz fut le plus séduit d'entre nous. C'est lui que Martin parvint à convaincre. Très vite, nous nous mîmes au travail. Et, en quelques années, le résultat dépassa nos

espérances… Martin avait même programmé, avec Schultz, quels seraient les premiers lauréats jusqu'à Friedman. Pour que celui-ci soit couronné comme il le fallait, il devait n'être lauréat qu'après quelques économistes chargés, en quelque sorte, de préparer le terrain. De plus, il convenait d'attendre que la situation française évolue en notre faveur. L'échec du président français, lors de son référendum raté de 1969, fut pour nous une aubaine…

Shirley Evans écrase soigneusement le mégot de son petit cigare dans un cendrier, sur la table. Elle a parlé droite, sans jamais s'adosser à sa chaise, sans passion. Elle semblait réciter le texte d'un rôle de théâtre qu'elle aurait appris plusieurs années plus tôt. Elle regarde à présent Lucille de ses mêmes yeux clairs dont l'expression pénétrante est difficile à déchiffrer. Puis elle s'adosse enfin à sa chaise dans un demi-sourire.

– Voilà, madame Schwartz, conclut-elle ; voilà ce que fut l'action de votre grand-père. Je suis fière d'y avoir contribué. Son intelligence est la plus séduisante qu'il m'ait été donné de connaître. Je l'aurais suivi n'importe où.

Laissant passer quelques instants de silence, elle regarde son hôte et semble se retenir d'en dire plus long.

– Vous ne vous étiez pas trompée, madame Schwartz, ajoute-t-elle alors après un léger soupir ; vous êtes digne de lui. Je vous admire, pour cela.

– Vous étiez amoureuse de lui ?

Lucille a posé sa question comme on décoche une flèche. Elle

guette la réaction de Shirley Evans en sachant que, si elle parvient à déceler une émotion, elle sera peut-être furtive et aussitôt conjurée.

– Éperdument, madame Schwartz.

Shirley Evans a répondu sans détours, avec une spontanéité et une sincérité presque touchantes.

– Martin et moi avons eu une liaison, enchaîne-t-elle ; à l'époque, j'étais trop immature pour comprendre que nous ne mènerions jamais de vie commune. Lui, l'a toujours su. J'ai souffert. Et je suis restée plus fascinée qu'amoureuse. Mais nous avons maintenu une relation que le mode épistolaire et la distance ont embellie. Ce que je suis restée pour cet homme, auprès de cet homme et dans sa vie, est une source de jouvence, pour la vieille dame que je suis, dont vous n'avez pas idée. Je lui dois le regard que je pose sur moi-même et l'indulgence qu'il faut avoir avec soi-même, à mon âge, pour être digne.

Un instant de silence marque, comme pour l'honorer, l'aveu de Shirley Evans.

– Voulez-vous que nous retournions au salon ? Lui demande-t-elle alors en se levant ; prendrez-vous un autre café ?

– Je vous suis, madame Evans, répond Lucille en se levant à son tour.

De nouveau assises autour de la table basse de la pièce principale de la suite, les deux femmes sont penchées en avant sur leurs fauteuils.

– Je voudrais savoir une dernière chose, commence Lucille ; que s'est-il passé avec Jimmy Mac Leod ?

– Ah ! S'exclame la vieille dame ; ce pauvre Mac Leod… Martin n'est pour rien dans sa mort, madame Schwartz. Même s'il s'est reproché, toute sa vie, d'y être pour quelque chose. C'est pour cela qu'il avait entrepris d'écrire cette autobiographie dont vous a parlé Denis Stigler… je n'étais pas parvenu à l'en dissuader… il avait des démons à chasser. De vieux démons de culpabilité.

– Dites-moi…

– Mac Leod était un journaliste d'investigation. Il était tombé par hasard sur une note de Martin à Schultz qui lui avait mis la puce à l'oreille. Il avait convaincu deux de ses acolytes, Peck et Kruger, de mener une enquête. Ils se sont mis à espionner Martin. Un jour, un stratagème a permis à Mac Leod de lui dérober une autre note. Martin en avait été presque dévasté. Le secret de son projet en était la principale condition de réussite… il consulta Schultz, qui lui conseilla d'intimider Mac Leod, de le décourager, mais ils étaient d'accord sur la nécessité de récupérer cette fameuse note. Alors Martin prit rendez-vous avec Mac Leod. Il avait tout préparé. C'était dans un club dont nous étions des habitués. Il avait pris soin de faire peur au journaliste qui vint avec le mémo qu'il fallait récupérer. J'étais moi-même présente dans la salle du club, assise à quelques tables. Martin lui servit un discours qui ne pouvait que l'impressionner… au moment de partir, l'autre était suffisamment sous sa coupe pour que Martin se permette de

prendre la note pour la lui remettre lui-même, histoire de le convaincre qu'il ne le craignait pas. C'était jouer serré… un signal avait été convenu avec le serveur. Lorsque Martin plia la note en quatre, le serveur fit tomber un verre juste dans le dos de Mac Leod. Le temps que ce dernier se retourne, Martin substitua une recette de cuisine au précieux document. Et il la tendit à Mac Leod qui, à cet instant-là, ne pensa pas à vérifier ce que c'était. Il s'en est rendu compte quelques minutes après. Trop tard. Et c'est sa réaction précipitée qui l'a tué.

– Comment ?

– Il a voulu rattraper Martin qui était sorti en même temps que lui. Il s'est fait renverser par un chauffard. Je crois qu'il est mort sur le coup. Martin l'a vu… il a entendu Mac Leod hurler après lui. Quand il s'est retourné, l'accident a eu lieu sous ses yeux. Évidemment, il n'est pas resté… mais il s'est reproché toute sa vie d'avoir tourné les talons. Il a fui comme s'il avait été coupable… mais il ne l'était pas, madame Schwartz. Mac Leod a été projeté contre le pare-chocs d'une voiture stationnée. Il avait le crâne défoncé. Martin n'aurait rien pu faire, de toute façon.

– Comment se fait-il qu'on n'ait jamais retrouvé le chauffard ?

– Parce qu'il a pris la fuite, tout simplement, et que personne n'a eu le temps d'en relever la plaque d'immatriculation. Je sais, c'est cela qui a alimenté la thèse de Kruger, qui s'est convaincu que nous avions fait assassiner Mac Leod en

faisant passer cet attentat pour un accident. Je vous promets qu’il n’en est rien, madame Schwartz. Jamais l’équipe formée autour de Schultz n’a protégé son travail par de tels moyens. Quant au chauffard, que voulez-vous ? Peut-être était-ce un conducteur sans permis de conduire, ou bien au volant d’une voiture qui n’était pas assurée, ou peut-être même l’avait-il volée.

Shirley Evans s'enfonce dans son fauteuil et hausse doucement les épaules.

– On ne saura jamais, ajoute-t-elle.

Rassemblant son courage, Lucille se concentre sur ce qu'elle s'apprête à dire avant de quitter l'endroit.

– Je vais vous laisser, madame Evans, déclare-t-elle ; et je vous remercie pour votre accueil... et votre franchise. Mais avant que je parte, dites-moi ce que vous avez fait du livre que vous m'avez volé.

– Je l'ai détruit, lui répond-elle aussitôt, sur le même ton de neutralité bienveillante ; pour qu'il ne subsiste pas de preuve, madame Schwartz. Pour que cela demeure incroyable. Sans être prouvé, ce que je vous ai raconté aujourd'hui ne sera jamais qu'une folle hypothèse. Le succès du Prix Nobel d'économie, dont la formule même est une imposture, le rayonnement des travaux de Friedman ont donné de la réalité à ce qui, dans le cerveau de Martin en 1965, n'était qu'une fiction... et puis, je vous l'ai dit, ce n'est pas pour servir la noble cause de la vérité qu'il voulait tout raconter.

– Pourquoi était-ce, alors ? Pour chasser de vieux démons, c'est cela ?

– Pour régler de vieux comptes non soldés, oui. Pour demander pardon d'avoir joué avec le feu. Car il jouait, madame Schwartz. Il plaçait ses pièces. Manipuler les esprits, agir en amont même de la formation des idées, sur les conditions de la controverse, cela l'exaltait. Et il était maître... mais à ce jeu-là, un homme est mort sous ses yeux, et il a toujours vécu avec l'obsession de penser que c'était à cause de lui. Le déclenchement de la crise financière a été le détonateur. Il a voulu tout dire, pour qu'un autre que lui donne naissance à une nouvelle école de pensée... mais au fond, ce qu'il voulait raconter, c'est que son objectif n'aurait jamais dû permettre que meure un homme. Qu'il n'avait jamais prétendu à rien d'autre que convaincre. Ou persuader. Deux façons de séduire, dirait-il, s'il était là... en cela, il était le meilleur. Et il n'avait pas besoin d'écrire pour se justifier.

Lucille pousse un soupir.

– C'est après votre livre que vous soupirez ? Lui demande Evans ; vous êtes pourtant la mieux placée pour savoir qu'il n'avait en soi aucune valeur, quel que soit l'intérêt des annotations manuscrites dont il était parsemé. Ce n'était que le premier indice d'un jeu de piste dont vous n'avez même pas eu besoin pour tout comprendre...

– Ce livre était donc une preuve de tout ce que vous m'avez raconté...

Lucille a parlé comme pour elle-même.

– Non, objecte Evans ; mais il y conduisait. Pour le comprendre, il m'a fallu du temps. La lettre de votre grand-père qu'Antoine m'a montrée a été décisive. Elle ne l'a pas été pour vous parce que, malgré tout ce que vous avez eu la force d'apprendre en si peu de temps, vous ne savez pas qu'il n'existe pas de sixième thèse du genre, sur l'histoire de la monnaie, qui serait d'un niveau bien supérieur aux cinq précédentes... de la part de Martin, cette précision état intrigante. C'est ce qui m'a permis de savoir quel était le fameux paragraphe dans lequel il vous disait tout : cette idée de sixième thèse n'avait manifestement de sens que pour que le mot « sixième » apparaisse... et entre nous, le code de lecture consistant à ne retenir que les premiers mots de chaque paragraphe est assez banal. Mais c'est ce qui m'a permis de comprendre où était cette preuve, qu'il vous avait léguée. Parce que, pour moi, la signification de ce paragraphe a brillé d'évidence...

– Et où est-elle, cette preuve ?

– Cela n'a plus d'importance, maintenant, madame Schwartz. A l'instant où je vous parle, cette preuve est sur le point d'être détruite à son tour.

Lucille rejoint Shane, qui l'attend, à son hôtel. D'humeur maussade, elle lui propose de sortir marcher au bord du lac. En chemin, elle lui raconte l'échange incroyable que lui a accordé Shirley Evans. Shane l'écoute attentivement, captivé par son

récit. Lorsqu'elle a terminé, il lui remet la lettre posthume de son grand-père.

– Tenez, lui dit-il ; je l'ai lue et relue pour bien la comprendre... c'est une lettre bien curieuse, Lucille. De quel paragraphe parlait-il, en disant qu'il avait une plus grande importance que les autres ?

Lucille s'arrête et lui propose de s'asseoir. Un peu plus loin, ils s'installent tous deux sur un banc public.

– Lis, les uns à la suite des autres, les premiers mots de chaque paragraphe, lui explique-t-elle.

– Tout, s'exécute-t-il ; est, dans, le, troisième, après, le, sixième...

– Arrête-toi là, l'interrompt Lucille ; « tout est dans le troisième après le sixième » : c'est du neuvième paragraphe qu'il s'agit. Lis-le.

– « Il porte sur un domaine de connaissances auquel j'ai consacré une partie de ma vie, d'une incidence décisive sur ce que sont les relations internationales de notre époque. De cette incidence, personne n'a jamais apporté la preuve mais, grâce à cet exemplaire, tu peux en comprendre la nature. Car, si tu y portes l'attention requise, ce qu'il contient t'y conduira. »

Lucille pousse un profond soupir.

– J'ai compris quel était le secret de mon grand-père, déclare-t-elle, les yeux posés sur le lac ; mais je suis passée à côté de cette preuve, sur la piste de laquelle il me mettait, avec

cette lettre. Evans a été plus rapide que moi. J'ai été imprudente, Shane.

– La langue française est vraiment pleine de subtilités, prononce-t-il comme à regret ; il y a peut-être quelque chose à comprendre dans ce paragraphe. Mais je ne suis pas suffisamment francophone pour cela.

– Ce qu'il y a à comprendre, je pense l'avoir compris : le contenu du livre et les indications de mon grand-père sur les notions d'économie étaient faites pour conduire à l'enjeu du Prix Nobel. En fait, Rohmer aussi a été imprudent. Avec George et Michael, il aura été mon principal instructeur...

– Oui, je pense que tu as compris ce que voulait ton grand-père, mais il y a peut-être autre chose, à propos de cette histoire de preuve.

– Pourquoi dis-tu cela ?

– Parce que, plus loin, dans la lettre, il y a une phrase qui est ambiguë.

Il place la lettre sous les yeux de Lucille.

– Ici, montre-t-il avec le doigt ; « Ma dédicace de l'ouvrage t'aidera à le comprendre » : il vient d'être question du paragraphe le plus important de la lettre. Alors à quoi renvoie l'article « le » ? Au livre, ou au paragraphe ?

Lucille fronce les sourcils et se saisit de la lettre.

– « Je te laisse t'amuser à trouver quel paragraphe... ma dédicace de l'ouvrage t'aidera à le comprendre... »

prononce-t-elle ; t'aidera à comprendre l'ouvrage, ou bien t'aidera à comprendre le paragraphe... Shane, tu es génial !

– Certainement, oui, s'amuse-t-il ; mais pourquoi dis-tu cela maintenant ?

– Parce qu'il s'agit du paragraphe et non de l'ouvrage ! Je me suis concentrée sur le contenu du livre, sur les enjeux monétaires, mais tout est dans le paragraphe !

– Bien. Alors, relisons-le attentivement.

– Je le connais par cœur. C'est la dédicace qui peut nous aider. Attends...

– Tu t'en souviens ?

– Oui... « A toi, Lucille, ce livre, ce qu'il contient et ce message : lorsqu'il est détaché, le groupe prépositionnel peut qualifier un syntagme, ou un autre... »

– Très bien. J'ai de solides souvenirs de mes cours de grammaire française. Un cauchemar. Un groupe prépositionnel, c'est un groupe de mots introduit par une préposition. Prenons la première phrase du paragraphe : la préposition, c'est le « d' » apostrophe. « D'une incidence décisive... »

– Quel est le syntagme qui est qualifié ?

– Un syntagme est un mot ou un groupe de mots. En première lecture, on pense que c'est le domaine de connaissances qui est qualifié : c'est le domaine de connaissances, sur lequel porte le livre, qui a été d'une

incidence décisive...

– Mais en deuxième lecture, c'est « la partie de ma vie que j'y ai consacrée » ! S'exclame Lucille ; c'est génial, Shane, nous avons trouvé ! Dans cette phrase, mon grand-père avoue ce qu'il a fait : il a consacré à ce domaine de connaissances une partie de sa vie d'une incidence décisive sur les relations internationales, en créant le Prix Nobel d'économie !

Lucille se laisse aller sur le dossier du banc et relâche son bras, laissant presque tomber la lettre dont Shane se saisit à son tour.

– Cela dit, soupire-t-elle ; nous n'apprenons rien de plus que ce que nous savons déjà.

– Attends, intervient-il ; il faut peut-être poursuivre la lecture en déchiffrant l'ambiguïté, comme le dit ton grand-père, puisque c'est tout le paragraphe qui est plus important que tous les autres. Il faut comprendre ce qu'Evans a compris.

Lucille se penche de nouveau sur la lettre en même temps que lui.

– « De cette incidence, lit-il à haute voix ; personne n'a jamais apporté la preuve mais, grâce à cet exemplaire, tu peux en comprendre la nature. » Déchiffrer l'ambiguïté... tu peux « en » comprendre la nature : la nature de quoi ? De l'incidence, ou de la preuve ?

– Oui ! Prononce Lucille fiévreusement ; c'est cela ! Il parle de la preuve ! Continue : « Car, si tu y portes l'attention requise, ce qu'il contient t'y conduira » : te conduira à la

preuve, et non pas à comprendre la nature de l'incidence !

Ils réfléchissent tous deux en silence.

– Très bien, reprend Shane ; nous avons déchiffré l'ambiguïté. Et où cela nous mène-t-il ?

Lucille se mord la lèvre en relisant, pour la énième fois, le paragraphe. Son grand-père y délivre un message que dissimule une savante construction de ses phrases. J'ai consacré une partie de ma vie d'une incidence décisive sur ce que sont les relations internationales, lui dit-il ; personne n'en a jamais apporté la preuve, mais grâce à cet exemplaire, tu peux comprendre la nature de cette preuve et ce qu'il contient t'y conduira....

– Il y a une insistance curieuse, Lucille... murmure Shane.

– Laquelle ?

– « Ce qu'il contient. » Ton grand-père le répète à plusieurs reprises : c'est ce que contient l'exemplaire qu'il te lègue qui est important. Dans sa dédicace : « A toi, Lucille, ce livre, ce qu'il contient et ce message... » et dans le paragraphe : « si tu y portes l'attention requise, ce qu'il contient t'y conduira. » Qu'est-ce que contenait ce livre, Lucille ? A part le corps du texte, est-ce qu'il contenait quelque chose ?

– Les annotations manuscrites...

– Non, pense à ce que disait George : c'est un objet que nous cherchons. Est-ce qu'il ne se trouvait pas quelque chose, dans le livre ?

– Le marque-pages !

Lucille rayonne. Elle regarde Shane les yeux brûlants d'excitation et, l'espace d'un instant, il se demande si elle ne va pas se jeter à son cou pour l'embrasser.

– Il y avait un marque-pages ?

– Oui !

– Et qu'est-ce que tu peux dire de ce marque-pages ? Tu t'en souviens ?

– Attends... oui... c'était une photo, la photo d'un promeneur, vue de dos, marchant vers la lumière du soleil...

– Un homme qui s'approche de la vérité, d'accord... c'est tout ?

– Non... il y avait une citation, sous la photo : attends... une citation à propos de la marche... une citation curieuse...

– Réfléchis, Lucille, réfléchis bien... souviens-toi...

– « Celui qui marche droit pense de travers. » C'est cela : il était écrit : « celui qui marche droit pense de travers. »

– Bien... « celui qui marche droit pense de travers... » qu'est-ce que ça peut bien cacher ? Pourquoi ton grand-père t'a-t-il légué ce marque-pages ?

– Si celui qui marche droit pense de travers, alors...

– Alors celui qui pense droit marche de travers. C'est de la logique.

Lucille sursaute et pousse un cri.

– Nous avons trouvé, Shane ! S'écrie-t-elle.

– Celui qui pense droit marche de travers ? Nous avons trouvé ?

– Que faut-il à un homme qui marche de travers ?

Elle lui hurle presque au visage. Son visage est lumineux et, cette fois, c'est Shane qui se retient de ne pas la prendre dans ses bras pour l'embrasser.

– Des béquilles ? Risque-t-il.

– Des béquilles... ou une canne ! Les cannes, Shane, les cannes !

Shane la regarde, interloqué.

– Quelles cannes ? Interroge-t-il.

– Parmi les objets que m'a légués mon grand-père, répond-elle ; dans une malle, il y a des cannes, de vieilles cannes. Ce que nous cherchons est dans l'une d'elles. C'est sûr. Mais...

– Mais quoi ?

– Evans m'a dit que la preuve était sur le point d'être détruite, et j'ai remis la malle à des transporteurs juste avant d'aller lui rendre visite... Shane, vite ! Il faut foncer à la gare !

– Pourquoi ?

– Je t'expliquerai en chemin. Viens, vite, vite !

Ils courent tous deux jusqu'à héler le premier taxi disponible, dans lequel ils s'engouffrent précipitamment en le priant de les conduire à la gare le plus vite possible. Sur le trajet, Lucille explique à Shane qu'elle a requis les services du transport ferroviaire pour faire voyager sa malle jusque chez elle, en France. Si Shirley Evans était si sûre d'elle en lui annonçant que la preuve était sur le point d'être détruite, c'est qu'elle avait non seulement compris que cette preuve était dans l'une des cannes, mais également que Lucille avait fait prélever sa malle pour la confier au service des chemins de fer.

- Comment a-t-elle pu savoir cela ? S'indigne Shane ; elle t'a mise sur écoutes, Lucille... c'est la seule explication...

- Sans aucun doute. Mais nous avons une chance de récupérer les cannes avant qu'elles soient récupérées par les sbires d'Evans : ils n'auront aucun moyen d'accéder à la malle.

- Détrompe-toi. C'est probablement Rohmer qu'elle a envoyé. Et Rohmer dispose de ta signature et de la copie de ta carte d'identité : tu as ouvert un compte dans son agence. Il aura fait un faux en fabriquant une procuration et prélèvera les cannes en prétextant que tu ne veux pas t'en séparer.

- Shane ! S'exclame Lucille, atterrée ; c'est terrible, ce que tu dis !

- Nous avons une chance quand même, Lucille. Peut-être a-t-il fallu du temps pour qu'il produise un faux suffisamment bien fait. Peut-être n'est-il même pas encore à la gare.

Il tend une paire de billets au chauffeur.

– Faites vite, très vite, s'il vous plaît, lui dit-il ; c'est pour vous. Foncez.

– Chauffeur, arrêtez-vous, s'il vous plaît.

Shane se tourne vers Lucille qui le regarde, perplexe. Le taxi, à sa demande, est en train de ralentir pour arrêter sa voiture en double file, les feux de détresse allumés.

– Qu'est-ce qui te prend ? Demande Lucille à Shane ; pourquoi est-ce qu'on s'arrête ?

– Ça ne sert à rien de se précipiter à la gare, répond-il ; les chances de tomber sur Rohmer sont trop faibles. Il faut le retrouver directement là où il va aller, après avoir récupéré les cannes.

– Mais il va les détruire ! Et on ne sait même pas où !

– Non. Il ne va pas les détruire lui-même. Ça m'est revenu, à l'instant : quand George nous a raconté son entretien avec Evans, il nous a dit que la première raison qu'elle a donnée de tellement vouloir récupérer la preuve de ton grand-père, c'était la curiosité de savoir quelle était cette preuve... elle n'a précisé vouloir la détruire qu'après. C'était secondaire. Ce qui la motive, c'est de savoir. Rohmer va lui rapporter les cannes, Lucille. Pour qu'elle puisse mettre la main elle-même sur cette fameuse preuve avant de la détruire elle-

même.

– Mais elle m'a dit qu'elle était sur le point d'être détruite quand je l'ai quittée, il y a déjà une bonne heure !

– Sur le point, oui. Mais je pense que c'était pour te décourager de poursuivre. C'était une façon de te dire : « vous avez tout deviné, c'est bien, maintenant c'est terminé, pour vous. »

Lucille observe un instant de silence en regardant Shane fixement, le temps de réfléchir. Puis elle lui prend le visage dans ses mains et l'embrasse avec passion.

– Tu as raison, lui dit-elle, tandis qu'il garde les yeux clos, la bouche entrouverte ; chauffeur, nous changeons de direction. Nous allons à l'hôtel des trois couronnes, rue d'Italie à Vevey.

Au même moment, Shirley Evans et Antoine Rohmer, dans la pièce principale de la suite qu'occupe la vieille dame, soldent leurs comptes. Un sac contenant toutes les cannes léguées par Martin Schwartz à Lucille est posé sur le canapé. Shirley Evans vient de remettre à Rohmer une enveloppe dont il a vérifié le contenu devant elle. Il se lève en la glissant dans une poche intérieure de sa veste et elle l'imite, afin de le raccompagner à la porte.

Elle remarque une expression qui ressemble à de l'excitation sur le visage du jeune homme, qu'elle craint instinctivement sans savoir l'interpréter. Il est grand. Très brun. Ses yeux,

légèrement trop rapprochés, sont teintés de vert dans un ensemble à dominante noisette. Sa bouche est caractérisée par une lèvre inférieure sensiblement proéminente par rapport à la lèvre supérieure, très fine. Cela lui donne un air parfois presque niais que dément un regard incisif. Il a l'allure sportive. Il lui arrive de sourire de façon tout à fait charmante et inattendue, de la part d'un être qui dégage pourtant une certaine brutalité.

- Que faites-vous ? Lui demande-t-elle soudain, tandis qu'il sort lentement un petit révolver au canon court d'un étui attaché au niveau de sa poitrine.

- Ce n'est pas tout à fait fini, la vieille ; lui dit-il avec un sourire mauvais.

Shirley Evans tique en baissant les paupières.

- Ah ! Non, de grâce, déclare-t-elle avec une certaine lassitude ; pas de vulgarité, je vous prie.

- Désolé, mais j'en ai soupé de faire semblant, précise-t-il, toujours souriant ; et maintenant, c'est terminé. Il me faut ce que vous cherchiez. J'avais espéré que vous n'attendriez pas que je parte avant d'exhumer ce quelque chose de ces cannes. Mais vous êtes têtue, comme la plupart des personnes de votre âge, et je ne peux pas partir les mains vides. Allez, au travail.

- Je ne comprends pas un traître mot de ce que vous dites, cher ami ; de quoi donc parlez-vous ?

- Je n'ai pas le temps, madame Evans, parce que je n'ai plus de patience, lui dit-il d'un ton durci, son sourire légèrement

altéré en rictus de nervosité ; fouillez, dénichez ce que vous pensez qu'il y a, parmi ces objets que je vous ai ramenés. Et donnez-le moi.

– Mais je n'ai aucune idée de ce que cela peut être, mon cher, et je ne sais sincèrement pas par où commencer. Et qu'est-ce qui me vaut cet acte de traîtrise ? Auriez-vous l'obligeance de me dire par qui est-ce que je suis doublée ?

Antoine Rohmer pouffe de rire.

– Bien sûr que non, allons... lui dit-il ; rien ne m'y oblige, précisément. Je suis du bon côté du révolver et vous, du mauvais. Vous n'avez aucune question à me poser ni rien à m'opposer. Allez, ne perdons pas de temps.

De mauvaise grâce, Shirley Evans s'approche lentement du sac contenant les cannes et les sort, une par une, en les disposant sur le canapé, sur lequel elle s'assied. Puis elle dévisse l'une d'entre elles, d'où elle extrait une lame fine et pointue.

– Tiens ! S'exclame-t-elle ; une canne-épée. Je l'aurais parié.

Antoine Rohmer, resté debout, la tient en joue avec son arme, pointée vers elle. Shirley Evans se tourne vers lui.

– Ceux qui vous payent pour cela ne savent pas eux-mêmes ce qu'ils cherchent, mon petit Antoine, lui déclare-t-elle doctement ; dites-moi au moins ce qui les attire, dans cette affaire.

Rohmer semble hésiter. Puis il s'approche d'elle avec un air grave.

– Ils en savent bien assez. Je suis simplement chargé de m'assurer que cette... chose, dont personne ne sait ce qu'elle est, sera détruite. C'est tout.

– Eh ! Bien, pourquoi donc céder à ce mauvais jeu de rôles, mon cher Antoine, puisque c'est exactement ce pour quoi j'ai requis vos services...

– Parce qu'ils m'ont laissé juge de vos intentions, et que je ne suis pas absolument certain que vous allez détruire ce que vous allez trouver. Voilà tout.

– Tiens donc ? Vous avez plus de cervelle que je ne l'ai pensé. Et qu'est-ce qui vous fait douter de mes intentions, au juste ?

– Votre fascination pour le défunt, Evans, et votre goût pour les intrigues. J'en sais assez pour comprendre que Schwartz a laissé quelque chose de décisif, quelque chose qui pourrait faire douter les décideurs du conseil et des recommandations de leurs « visiteurs du soir, » comme on les appelle. Et je suis chargé de veiller sur leur crédibilité. Ils tiennent donc par-dessus tout à ce qu'il ne reste rien de ce que Schwartz préconisait. Ils y tiennent au point de me couvrir, au cas où je jugerais nécessaire de recourir à ceci.

Il montre ostensiblement le revolver qu'il tient dans la main en prononçant ces derniers mots.

– Comme c'est dramatique, tout cela. Vous avez donc une sorte de permis de tuer, comme un agent double zéro dans les romans de Ian Fleming. Je crains que cela ne vous

monte un peu à la tête. Ainsi donc, ce sont des « visiteurs du soir » qui vous payent... des visiteurs du soir... c'est ainsi que l'on appelle les personnalités civiles qui ont leurs entrées à l'Elysée, en France, n'est-ce pas ? Vous parlez donc des grands capitaines d'industrie, de la banque et de la finance, qui détiennent des empires économiques et qui expliquent à nos Présidents et chefs de gouvernement quelles décisions ils doivent prendre ?

– Si vous attendez de moi que je vous donne des noms, vous perdez votre temps et vous me faites perdre le mien.

– Mais dites-moi, mon petit Antoine, savent-ils ce qu'ils craignent, au juste ? Qu'est-ce qui les effraye tellement, dans les préconisations de Martin ou, mieux, dans ce qu'il pouvait prouver ?

– Ont-ils besoin de le savoir précisément ? Ils savent que Schwartz avait des relations et qu'il était influent. Et ils savent qu'il s'agitait singulièrement, ces derniers temps, pour démontrer que nous courions tous à la catastrophe. Ils savent qu'il expliquait à la Terre entière qu'il ne s'agissait pas d'un nouveau Bretton Woods, mais que tout était dans les accords de Kingston. Et ils savent que c'est le pouvoir de l'argent, finalement, qu'il menaçait de son pouvoir de conviction. Bref : qu'il se faisait le chantre d'une sorte de révolution. Et ce sont des gens qui ont une sainte horreur du désordre, Evans... au passage : je ne suis pas votre petit Antoine.

– Martin avait un pouvoir de conviction qui était une menace

pour pratiquement n'importe quel exercice du pouvoir, oui... mais de là à déclarer qu'il menaçait le pouvoir de l'argent... je n'ai pas entendu de telle sottise depuis des lustres, mon ami. Il menaçait la bêtise et l'ignorance, cela, c'est sûr. Mais, vous qui êtes banquier, vous ne pouvez pas ne pas savoir qu'il n'avait pas tort. Vous savez bien qu'un jour, la valeur des actifs détenus par les grands établissements financiers de la planète devra être réajustée. C'est une valeur qui ne repose que sur celle du crédit accordé massivement à des débiteurs structurellement insolvables. Un jour ou l'autre, il va bien falloir ramener la valeur de ces crédits à une capacité de remboursement qui ne peut que faire défaut, ou bien distribuer à leurs débiteurs de quoi rembourser, ce qui revient à peu près au même.

– Les Etats sont là pour couvrir ce risque. Les banquiers et les financiers font leur métier. Laisser Lehman Brothers faire faillite a été une énorme bourde : cela a entamé la confiance des investisseurs. Il faut la restaurer, voilà tout. C'est aux Etats de le faire : le rôle de la Puissance publique, c'est d'assurer la sécurité, c'est-à-dire de réunir les conditions de la confiance. C'est tout.

– C'est tout... vous dites cela comme s'il s'agissait des règles d'un jeu de société. Mais la sécurité est une notion bien plus subtile que ça, mon petit. La sécurité de qui ? De ceux qui mettent les autres en danger ? Du plus grand nombre ? Des forts contre la convoitise des faibles, ou des faibles contre la cupidité des forts ? Non, ne répondez pas, je vois bien que ces questions vous assomment. Mais c'est étrange qu'un

homme tel que vous ne l'admette pas : des actifs douteux ont pourri le marché de la finance ; les transférer dans les dettes publiques ne les rendra pas moins douteux. Le prochaine fois, la valeur de l'endettement des Etats va s'effondrer. Il n'est même pas impossible d'imaginer qu'une agence de notation va, un jour, porter atteinte à la solvabilité d'un ou de plusieurs des principaux pays de l'OCDE. C'est un cercle vicieux... que se passera-t-il, une fois que même la puissance publique ne pourra plus garantir le recouvrement de la créance privée ?

– C'est de la science-fiction, ce que vous me chantez là. Personne n'a intérêt à ce que le système implose. La Chine a besoin de vendre aux Etats-Unis, qui ont besoin de s'endetter. Les membres de l'Union européenne ont besoin de la Chine et de son marché. Tout le monde se tient par la barbichette, ma mie, donc tout le monde va se démener pour que tout cela continue. Il va juste falloir procéder à quelques mesures de politique économique pour dégraisser le coût de l'action publique, nettoyer le marché en écartant les retardataires, c'est tout. Quelques années de crise, d'accidents sociaux, de famine peut-être. Cela a toujours fonctionné comme ça. On ajuste par le nombre. La Peste noire a fait le travail, en son temps. Il en faudra peut-être une. Et puis ça repartira de plus belle. Et je ne suis pas plus votre petit, tout court, que votre petit quoi que ce soit.

– Bien. Je vois qu'au fond, nous sommes d'accord. Vous en appelez à l'hécatombe de la Peste noire, j'ai la faiblesse de penser qu'il est peut-être préférable de la prévenir, mais

nous sommes d'accord sur ce point : au stade où nous en sommes, elle est probablement devenue inévitable. Ce que nous allons vivre, c'est un 1929 à une plus grande échelle. Il y a beaucoup trop de liquidités, et elles ne savent plus où se placer. Ce pauvre Bernanke ne peut malheureusement pas établir le principal taux directeur de la Fed à un taux inférieur à zéro, et détendre les relations interbancaires relèvera, tôt ou tard, d'une mission impossible. Nous sommes d'ores et déjà entrés dans un cercle vicieux : il va falloir décréter des plans d'austérité et de rigueur pour rassurer les marchés, ce qui essoufflera la consommation et l'investissement et assèchera les finances publiques, ce qui inquiètera les marchés parce que la capacité des Etats à rembourser leurs dettes sera devenue, enfin, douteuse. Mais c'est très précisément tout cela qu'annonçait Martin... mon pauvre ami, je crains que ni vous ni ceux qui vous ont convaincu de me subtiliser un secret dont vous n'avez pas la moindre idée, n'arrivent à sa cheville... Dieu ait son âme.

Assis sur l'accoudoir d'un fauteuil, les bras négligemment croisés, Antoine Rohmer la regarde.

– Donc, j'avais raison, observe-t-il ; vous n'avez jamais sérieusement envisagé de détruire ce que Schwartz a laissé derrière lui.

– Oh ! Si, le plus sérieusement du monde. Mais aucunement pour les motifs que vous croyez, mon ami, et c'est cela qui vous a laissé penser que je ne le ferais pas.

– Et pour quelles raisons, alors ? Si ce n'est pas pour protéger

des intérêts, les vôtres ou d'autres, pourquoi ?

Cette fois, c'est la vieille dame qui le regarde, longuement. Elle le fixe comme un prédateur s'immobilise à quelques pas d'une proie, le temps de se demander s'il a assez faim ou si elle est assez appétissante pour qu'il s'en saisisse.

– Par devoir de mémoire, en quelque sorte... répond-elle finalement ; c'est quelque chose qui échappe à un gamin de votre âge. En mémoire de Martin Schwartz, Antoine, je veux préserver le sens d'une action qui a fait de vous ce que vous êtes, qui a fait de ce monde ce qu'il est, qui a permis à Reagan de financer sa guerre des étoiles et de mettre à genoux l'URSS qui n'a pas pu suivre, qui a permis d'écrire l'histoire, dont les enseignants retiendront que le vingtième siècle a vu la victoire du capitalisme sur le communisme, ou de la pensée libre sur la pensée dictée, ce sera selon. Le drame de cette victoire, c'est que sans ennemi, sans adversaire, cette pensée libre s'est déchaînée. C'en est à se demander si elle est plus libre que l'autre et la vérité, c'est qu'elle ne l'est plus, si elle l'a jamais été. Et il va probablement falloir une crise, des guerres, des drames, pour qu'il en émerge une autre, qui luttera contre une autre rivale. Si Martin avait eu tout loisir de trahir sa propre histoire, il aurait soulagé sa conscience mais n'aurait provoqué qu'une perplexité sans ressources et sans imagination. Mais vous n'avez rien compris à ce que je viens de dire, n'est-ce pas ?

– Vous ne me convainquez pas. Je ne vois qu'une vieille femme qui s'efforce de gagner du temps.

– Je vais vous le dire, ce que je cherche, mon jeune ami : je cherche la preuve que Martin a laissée de son action, de notre action, qui a consisté à créer le Prix Nobel d'économie de toutes pièces. Ce Prix Nobel, qui n'en est même pas un, est l'imposture du siècle. C'est le mensonge mondial le plus fabuleux de l'histoire. Le révéler, c'était se renier. Martin était comme un prestidigitateur rongé par un remords inutile, qui expliquerait à la fin de son spectacle tous les secrets de ses tours. Un tel prestidigitateur ne respecterait ni les spectateurs, ni son intégrité, ni la vérité de son action : il renierait seulement ce qui lui donne sens, son talent et le divertissement de ceux qui sont venus pour en jouir.

– La création du Prix Nobel d'économie ? C'est tout ? C'est cela, le secret de Schwartz ?

Shirley Evans pousse un soupir.

– Vous ne voyez même pas le rapport, n'est-ce pas ? Allons, ça m'apprendra... vous ne méritez pas ce qu'on vous a chargé de récupérer, Rohmer, et je crois que je ne vous fournirai rien du tout. Quitte à ce que vous utilisiez ce jouet mortel qui vous excite comme un gosse.

Antoine Rohmer se lève et s'approche d'elle.

– Je ne crois pas que vous compreniez bien votre situation, Evans. Alors, je vais tâcher d'être clair. De deux choses l'une : ou bien vous me donnez cette preuve et je repars en vous laissant ruminer vos élucubrations toute seule. Ou bien je vous refroidis pour pouvoir chercher moi-même. A

titre personnel, je préférerais la première solution. Mais c'est entièrement de votre ressort.

La vieille dame le regarde, un air accablé marquant soudainement les traits de son visage.

– Cherchez, jeune fou, lui dit-elle ; cherchez donc. Sans moi. Mais dites-vous une chose : tout seul, vous risquez bien de ne rien trouver.

– Qu'à cela ne tienne, je repartirai avec les cannes. Je vais devoir mettre un terme à notre belle conversation, Evans. Réfléchissez. Une dernière fois. Après, il sera trop tard.

Ce disant, Antoine Rohmer sort un silencieux de l'une de ses poches qu'il visse lentement au canon de son arme.

– Visez bien, Rohmer, l'enjoint-elle ; vous n'êtes pas un homme très éduqué, mais ayez au moins le bon goût de me tuer sur le coup.

Le jeune homme semble hésiter. Un silence sépare les deux êtres, dont chacun se dit qu'il dure trop longtemps sans oser l'interrompre. Et soudain, on sonne à la porte d'entrée de la suite de Shirley Evans.

– C'est pour vous ? Demande Evans à Rohmer, étonnée.

– Non... répond-il ; vous n'avez rien commandé ?

– Non.

Rohmer se jette sur les cannes, qu'il replace précipitamment dans le sac.

– Ouvrez, lui dit-il ; je suis dans la pièce d'à côté. Et qui que ce soit, faites-le ressortir fissa.

Tandis qu'il emporte le sac dans la chambre de la suite, Shirley Evans se dirige vers la porte principale, qu'elle ouvre une fois Rohmer ayant tiré celle de la chambre derrière lui. Ce sont Lucille et Shane que la vieille dame accueille.

– Vous ici ! Leur déclare-t-elle ; mon Dieu, vous êtes le fils Mac Leod, n'est-ce pas ?

– En effet, répond Shane ; cela vous étonne tellement ?

– Vous ne pourriez pas renier votre père, jeune homme... entrez, entrez donc.

Les deux jeunes gens s'avancent dans le salon, tandis que la vieille dame les précède vers la table basse.

– Je suis venue récupérer mes cannes, madame Evans, annonce alors Lucille ; mes cannes, et ce qu'elles contiennent.

– Décidément, vous êtes une jeune femme exceptionnelle, lui dit Shirley Evans, sincèrement admirative ; comment avez-vous trouvé, sans le marque-pages ? Vous vous en êtes souvenue ?

– Précisément.

– Je ne puis malheureusement pas vous aider, Lucille, digne petite fille de Martin, reprend la vieille dame ; parce que je ne dispose plus de ce lot de cannes.

– Je ne vous crois pas.

– Je vous respecte trop pour vous mentir, Lucille, il faut me croire. Je n'en dispose plus... parce que je suis moi-même soumise à un rapport de forces qui m'est défavorable. Et croyez bien que vous n'avez pas idée de ce qu'il m'en coûte, de devoir vous avouer pareille faiblesse.

– Où sont-elles ?

– Dans un endroit où je ne peux pas vous conduire.

Tendant le bras, Shirley Evans montre alors la porte de la chambre, restée entrouverte. Shane blêmit. Lucille reste bouche bée, regarde dans la direction de la chambre, puis de nouveau la vieille dame.

– Allons, viens, Lucille, intervient Shane, d'une voix sonore ; je t'avais dit que nous perdions notre temps.

Ce disant, Mac Leod met son index sur ses lèvres en regardant Lucille avec insistance, et l'invite à se diriger vers la porte d'entrée.

– Au-revoir, madame Evans, poursuit-il ; allez, viens, Lucille.

– Nous nous reverrons, madame Evans, prononce alors Lucille, suivant Shane vers la sortie ; au-revoir.

– Au-revoir, mes enfants, leur répond Shirley Evans qui les accompagne jusqu'à la porte.

Parvenus au seuil d'entrée dans le studio, Shane ouvre bruyamment la porte et, l'instant d'après, la claque. Puis, à pas feutrés, il se dirige aussi vite que lui permet sa discrétion vers

la porte de la chambre.

– Vous pouvez revenir, Antoine, appelle Shirley Evans ; ils sont partis.

Rohmer apparaît alors dans la pièce. A peine a-t-il le temps de se rendre compte que Lucille y est toujours, Mac Leod se jette sur lui. Le corps à corps est bref. Shane prend le dessus. Le revolver tombe, Rohmer prend un coup au visage, les deux hommes se lâchent mutuellement. Tandis que Shane s'élance vers l'arme tombée sur le sol, Rohmer retourne précipitamment dans la chambre. Lucille accourt et le suit.

– Que fais-tu ? Lui crie Mac Leod, le revolver dans sa main.

Pour toute réponse, Lucille pousse un cri. Shane bondit dans la chambre, l'arme au poing. Il trouve Rohmer debout face à lui, une canne-épée cassée dans la main. Devant lui, Lucille est recroquevillée sur le sol, une longue et fine lame lui sortant du ventre. Elle est comme essoufflée. Du sang coule sur la moquette, qui rougit autour de ses genoux et de ses pieds.

L'air halluciné, Shane Mac Leod regarde fixement Rohmer, qui semble émerger d'un mauvais rêve, les yeux rivés sur Lucille.

– Qu'avez-vous fait ? Prononce, presque inaudible, Mac Leod.

Rohmer le regarde alors, éberlué. Le corps de Lucille s'affaisse sur le côté. La tâche de sang continue à grandir. Sur le seuil, Shirley Evans porte les mains sur ses joues. Sur le sol, entre Lucille et Rohmer, est tombé un fin cylindre. La vieille dame est la seule à comprendre ce dont il s'agit.

Paris, 2009, *« Il y avait bel et bien quelque chose »*

Quelques jours plus tard, Shane Mac Leod est accoudé à la balustrade du balcon d'une chambre d'hôtel, comme la veille des obsèques de Martin Schwartz. Mais ce n'est pas la vue du lac Léman qui s'offre à lui. Les toits, l'ondulation douce du relief, les deux plus célèbres tours de Paris sont visibles depuis l'emplacement de cet hôtel situé près de la place du Tertre. Et ce n'est pas celui où il est descendu. C'est celui où Shirley Evans lui a donné rendez-vous, l'après-midi même, en glissant une note dans sa main au moment de quitter le cimetière du Père-Lachaise.

La vieille dame n'était pas reconnaissable. Elle, d'ordinaire si élégante et droite, était accoutrée comme une miséreuse et se déplaçait comme quelqu'un d'impotent. Elle n'a manifestement pas souhaité être identifiable ni entamer, avec lui, le moindre échange. Lorsqu'il a sonné, tantôt, à la porte de la suite qu'elle occupe, c'est un membre du personnel qui lui a ouvert en lui annonçant qu'il pouvait s'installer à sa guise en l'attendant, et se servir dans le bar du salon.

Ainsi donc, Shirley Evans s'est rendue aux obsèques de Lucille, décédée des suites de sa blessure. Shane se souvient qu'il tenait Antoine Rohmer en respect, pendant que la vieille dame

téléphonait pour faire monter les agents de la sécurité de l'hôtel. La police et les ambulanciers ne furent pas longs à venir. Le jeune banquier fut arrêté. Personne ne songea à fouiller la vieille dame qui, entre-temps, avait ramassé l'objet cylindrique tombé par terre.

La lame de la canne-épée avait été sciée, puis percée pour accueillir ce minuscule cylindre de papier plastifié, puis ressoudée. Le choc sur une côte de Lucille avait brisé la lame et l'os, jusqu'à percer le poumon.

Les journaux annoncèrent le lendemain le décès foudroyant d'Antoine Rohmer, accusé d'homicide, retrouvé pendu dans les toilettes des locaux mêmes de la police. On évoqua un crime passionnel et le suicide de son auteur. Shirley Evans avait disparu sans laisser de traces sitôt après sa déposition. George Peck se remettait doucement, à l'hôpital, de son pneumothorax et Michael Kruger lui rendait visite tous les jours. Avant de quitter le sol de la Suisse, Shane leur raconta tout. Shane se remémore l'échange qui eut lieu, dans la chambre de l'hôpital. Un échange décisif, sans lequel Shirley Evans n'aurait probablement jamais repris contact avec lui. Un échange au cours duquel George Peck fit preuve d'un esprit vif et brillant, que ne gênait pas la faiblesse d'un corps sur le déclin.

Shane leur raconta comment, à partir de la lettre posthume et de la dédicace de Martin Schwartz, Lucille et lui achevèrent de comprendre ce qu'il avait laissé derrière lui. Il leur raconta ce que Lucille lui avait appris de l'aveu de Shirley Evans, lorsqu'elle lui rendit visite. George Peck était allongé, en pyjama, une barbe de plusieurs jours lui blanchissant les joues,

le regard plus rieur et pénétrant que jamais.

– Le Prix Nobel d'économie... avait-il répété pensivement, en hochant la tête ; Jimmy avait bel et bien levé un sacré lièvre, Mike...

L'expression de son visage s'était soudain éclairée d'une nouvelle lumière venue de l'intérieur.

– Mike ! S'était-il exclamé ; le mémo que Jimmy ne t'a jamais montré, celui que Schwartz a récupéré dans ce club, juste avant sa mort...

– Oui ?

– Tu m'as bien dit que c'était une liste de noms ? Des noms de chercheurs et d'universités, avec des dates courant de 1969 à 1976 ?

– Oui... dis-donc, tu as une bonne mémoire. Jimmy n'avait rien trouvé d'intéressant, à partir de ce mémo. Tu te souviens : on s'est toujours demandé pourquoi Schwartz avait tellement voulu le récupérer. Et on s'était dit que Jimmy était mal tombé, que ce papier n'était pas important.

– On s'est trompé, Mike ! Tout est clair, maintenant !

– Qu'est-ce qui est clair ?

– Ma main à couper que cette liste était celle des premiers lauréats du Prix Nobel d'Economie de 1969 à 1976, Mike ! La liste de tous ceux qui devaient préparer le terrain pour glorifier les travaux de Friedman, depuis la création du Nobel jusqu'à sa nomination...

Michael Kruger avait froncé les sourcils, gardant le silence l'espace d'un instant.

– Tu crois ? Avait-il demandé, dubitatif.

– C'est ça, la preuve ! S'était écrié Shane ; c'est cette note, que Schwartz a gardée toute sa vie, qu'il a cachée dans le lot de cannes légué à Lucille ! C'est sûr !

Shane se souvient du regard de fierté presque paternelle que George Peck avait posé sur lui. Dès le lendemain, ce dernier adressa une lettre à Evans, à la seule adresse qu'il lui était donné de connaître, aux États-Unis. Il lui fit part de ses dernières conclusions. Et il la pria de lui faire savoir s'il s'était trompé ou s'il avait vu juste.

En se rendant aux obsèques de Lucille, Shane était loin de penser que la vieille dame l'y retrouverait. Sur la note qu'elle lui a remise, tantôt, elle lui donne le nom sous lequel elle a réservé sa chambre, l'adresse de son hôtel et le prie de l'y retrouver sitôt après l'enterrement. Perdu sans ses pensées, Shane est surpris par le bruit d'une porte que l'on ouvre puis claque. Il se retourne et pénètre dans la pièce où vient d'apparaître Shirley Evans, en train d'ôter une perruque.

– Je suis à vous dans un instant, lui dit-elle sans le regarder, en se dirigeant vers la salle de bains.

Quelques minutes plus tard, elle en ressort telle qu'il l'avait rencontrée en Suisse : maquillée, luxueusement vêtue, apprêtée.

– Voici ce que j'ai reçu de ce cher Monsieur Peck, lui déclare-

t-elle en lui tendant une lettre ; vous lui transmettrez toute mon amitié, je n'ai pas l'intention de lui répondre...

– Pourquoi pas ? Lui demande Shane.

– Parce que je vais faire bien mieux que cela, Monsieur Mac Leod.

Elle s'assied dans l'un des fauteuils et l'invite à faire de même.

– Alors, dites-moi, Monsieur Mac Leod, poursuit-elle en se servant un verre ; pensez-vous vraiment que le secret de Martin était un mémo qui recensait tous les premiers lauréats du Prix Nobel d'Économie jusqu'à Friedman ?

– Oui. Tout concorde.

– Savez-vous quelles sont les règles d'attribution de ce Prix, Monsieur Mac Leod ?

– Non.

– Cela commence par un appel à nominations. Sur la base d'une centaine de candidats en moyenne, un comité de cinq à huit personnes procède à une sélection qui est soumise au département des sciences sociales de l'Académie royale des sciences de Suède. La liste définitive est adoptée par l'Académie entière. Pensez-vous que Martin et, au-delà, toute l'équipe de Schultz soient parvenus à manipuler ou soudoyer autant de monde de 1969 à 1976 ?

– Ce n'est pas plus extraordinaire que d'être parvenus à ce que ce Prix soit créé, uniquement dans le but de faire adopter la réforme des statuts du FMI par les accords de

Kingston...

– Admettons. Mais admettons aussi, mon cher, qu'il s'agit là d'une hypothèse singulièrement invraisemblable, qui ne rencontrerait pas beaucoup de succès sans être un tantinet plus étayée...

– D'où l'importance du mémo conservé par Martin. Dites-moi, Madame Evans : l'avez-vous trouvé, finalement ? Y avait-il quelque chose, dans ces cannes léguées à Lucille ?

– Il y avait bel et bien quelque chose, oui. Quelque chose que vous avez eu sous les yeux mais sans y prêter d'attention, tant votre émotion était vive.

Shirley Evans se lève et se dirige vers un buffet, où est dissimulé un coffre-fort. Elle en compose le code et l'ouvre. Puis elle en retire un très fin cylindre enserré dans un ruban de taffetas rouge, avant de refermer le coffre.

– Ce que je vais vous remettre est d'une valeur inestimable, Monsieur Mac Leod, lui annonce-t-elle en retournant s'asseoir en face de lui ; au point de m'obliger à vous préciser ceci : une fois que vous serez en sa possession, vous serez en danger. Prenez-moi au sérieux, Monsieur Mac Leod. Ce n'est pas un cadeau que je vous offre, même si je le fais parce que je pense que vous le méritez, que je veux honorer votre sagacité et que je suis, moi-même, redevable de quelque chose depuis le décès de la merveilleuse petite fille de Martin.

– Je vous écoute, Madame Evans.

– Votre père était un intuitif, monsieur Mac Leod, poursuit la vieille dame ; il avait senti, sans pouvoir le comprendre, à quel point ce document était important. En réalité, il ne pouvait pas rêver mieux, pour révéler les travaux de notre groupe. Mais il avait une faiblesse terrible : il était à la fois impatient et trop peu sûr de lui. C'est une conjugaison maudite. Et en face d'un homme comme Martin, il ne pouvait pas être de taille. Il n'a jamais su dans quel état il l'avait mis, en lui subtilisant ce document. Martin était dévasté. J'ai cru qu'il jetait l'éponge. La nuit qui a précédé leur rencontre fut longue, monsieur Mac Leod. C'est moi qui le convainquis du stratagème qui lui permit de récupérer ce mémo. C'est moi qui le persuadai que votre père ne pouvait pas avoir compris la subtilité de son coup de génie. Si votre père s'était douté, ne serait-ce qu'un instant, des trésors de persuasion dont je dus faire preuve, il ne se serait pas laissé impressionner. Martin joua le rôle de sa vie. Dans ce club où il écrasa votre père de sa supériorité, il transpirait de peur. Votre père n'en a rien su. Je voyais la nuque de Martin. Elle luisait de sueur. Cela s'est joué à très peu de choses. Il n'en aurait pas fallu beaucoup pour que votre père comprenne à quel point le rapport de forces jouait en sa faveur... je pense que c'est pour cela que, toute sa vie, Martin se reprocha d'avoir trompé un homme qui était mort de l'avoir compris trop tard. Juste quelques instants trop tard.

Shane ne peut s'empêcher de regarder, comme si ses yeux étaient attirés autant que le fer par un aimant, le fin rouleau que Shirley Evans tient toujours dans ses mains.

– J'ai toujours vécu avec la conviction que nous avions agi comme il le fallait, continue-t-elle ; je n'avais jamais compris quel sentiment de culpabilité rongeait Martin. Jusqu'à la mort de cette jeune femme formidable qu'était Lucille. Le sentiment de culpabilité est une chose bien nocive, jeune homme, souvenez-vous en. Qu'il soit fondé ou non n'a strictement aucune importance. C'est un sentiment irrationnel qu'il n'est pas sérieux de prétendre raisonner. On se sent soudain responsable du lever du soleil de chaque jour qui passe. Je n'ai jamais rien connu de plus invivable.

L'espace d'un instant, elle pose elle-même les yeux sur l'objet qu'elle a dans la main et semble s'arrêter de respirer.

– C'est un document fabuleusement précieux, monsieur Mac Leod, reprend-elle ; le résultat ultime de notre plan d'action. Il date de 1967. Il révèle tout de ce qui s'est passé ensuite, jusqu'à la signature des accords de Kingston. Et je crois qu'il est juste qu'il vous revienne. Je ne vous ai rien révélé moi-même et vous avez compris tout seul, avec le soutien de la petite Lucille, et celui de ces deux vieux amis de votre père, qui ont admirablement honoré leur métier et la relation qui les liait à lui. Je ne trahis ni mon serment ni celui de Martin, puisque j'ai tout fait pour que tout cela reste un secret. Mais un secret deviné est pire qu'un secret prouvé. Je préfère la lumière de la preuve à la pénombre de la rumeur. Je ne sais pas si vous aviez l'intention de raconter tout ce que vous avez vécu et compris mais, si c'est le cas, autant vous fournir de quoi démontrer ce que vous

savez. Cela nous épargnera d'inutiles polémiques. Dans le domaine de la confrontation de thèses, il faut porter l'estocade ou se taire. C'est une fierté que je tiens de Martin. Elle est sans doute un peu chevaleresque, un peu anachronique. Nous dirons que c'est mon panache.

Shane reste coi, parfaitement immobile.

– Tenez, lui dit Shirley Evans en lui tendant le mémo roulé ; prenez. C'est à vous, à présent, de décider ce qui doit en être fait. Mais de grâce, écoutez ce conseil que je vous donne en toute sincérité : soyez extrêmement prudent. Les intérêts que la seule supposition de son existence a éveillés sont sans scrupules et ne craignent pas les plus hautes instances des principaux Etats du monde.

– Je ne sais pas quoi vous dire, madame Evans...

– Vous venez pourtant de me dire quelque chose, monsieur Mac Leod, et c'est bien ainsi. A présent, pardonnez-moi cette rudesse, mais je vais vous demander de prendre congé.

Shane n'ose pas dérouler le document. C'est une vieille page de papier plastifiée, roulée autant qu'elle pouvait l'être. Il pose les yeux vers Shirley Evans qui semble attendre, avec une aimable patience, qu'il veuille bien se lever le premier.

– Alors, prononce-t-il finalement doucement ; il ne me reste qu'à vous remercier et à vous dire au-revoir, madame Evans.

– Non, mon cher, ne me remerciez pas, et ce n'est pas un au-

revoir. Ce n'est pas un service que je viens de vous rendre, c'est en quelque sorte un devoir que j'accomplis, sans beaucoup d'égards pour le risque qu'il vous fait courir. Et ne me dites pas au-revoir, car je ne crois pas que nous nous reverrons.

Shane se lève, l'émotion altérant sensiblement les traits de son visage. La vieille dame l'imite et le précède jusqu'à la porte de sa suite.

– Il vous appartient de décider ce que vous ferez de ce document, lui dit-elle devant le seuil de la porte avant de l'ouvrir ; mais dites à monsieur Peck, cet homme charmant, que je vous l'ai donné. C'est ma réponse à sa question.

– Je n'y manquerai pas. Je ne lui volerai pas la joie de vérifier qu'il ne s'est pas trompé.

– Ne vous précipitez pas, monsieur Mac Leod... vous ne savez pas encore ce qu'il contient.

– Non, mais... vous m'avez bien dit, tantôt...

– Vous avez décidé de n'en prendre connaissance que plus tard et je respecte cette pudeur. Ne tirez pas de conclusions hâtives. Et n'attachez pas une importance inutile à ce qui est incertain... prenez le temps de traverser Paris, profitez de cette juxtaposition de villages qui compose cette minuscule et sublime capitale. Et, lorsqu'enfin vous apprendrez la vérité, ne soyez ni déçu ni exalté. Ce qui est vrai ne mérite que d'être su. Allons, prenez soin de vous, Shane Mac Leod ; et soyez sur vos gardes.

Le jeune homme la regarde un instant en silence, ne sachant pas ce qu'il doit penser de ces dernières paroles.

– Adieu, madame Evans, lui dit-il enfin.

– Adieu, mon enfant.

Dans la rue qui le conduit place du Tertre, Shane se représente le document qu'il a placé dans la poche révolver de sa veste, contre son portefeuille. Une liste de noms propres et d'universités. Le résultat ultime de leur plan d'actions. Cela peut-il être autre chose que ce que George Peck a deviné ?

La place du Tertre est bondée. Des dessinateurs, caricaturistes et marchands en tous genres attirent le chaland. Shane Mac Leod se fraye un chemin en se rendant compte qu'il n'est pas d'humeur à s'attabler pour profiter du village de Montmartre, avant de s'attarder au suivant. Il n'est pas encore remis du décès de Lucille, qui a marqué sa vie plus déraisonnablement qu'une rencontre de trois jours devrait pouvoir le prétendre.

Il se distrait en imaginant les « Unes » des principaux quotidiens auxquels il fera parvenir la preuve qu'il détient enfin.

« Prix Nobel d'économie : l'imposture. »

« Deux ans avant sa création, les onze premiers Prix Nobel d'économie étaient déjà sélectionnés. »

« Un document datant de 1967 discrédite le Prix Nobel d'économie. »

Descendant les escaliers sous le Sacré Cœur, il se prend même

à rédiger, mentalement, l'un des articles ainsi intitulés.

« Hier nous est parvenu un document stupéfiant, qui mériterait de figurer, comme pièce d'accueil, dans ce qui pourrait être un musée des plus grandes erreurs, manipulations et impostures de l'histoire. »

Le long du boulevard Magenta, il fronce les sourcils à l'évocation des étranges conseils que Shirley Evans lui a donnés, juste avant qu'il ne la quitte. Qu'a-t-elle voulu dire ? Le document plastifié, savamment protégé par Martin Schwartz, contiendrait-il autre chose que cette fameuse liste ? Y a-t-il encore quelque chose qu'ils n'ont pas compris ? Tenté de s'arrêter pour prendre connaissance sans plus attendre du précieux papier qu'il transporte contre son portefeuille, il y renonce et poursuit son chemin en accélérant son pas.

Lorsqu'il parvient enfin à son propre hôtel, une légère fatigue engourdit ses jambes et alourdit ses paupières. L'excitation, à la perspective de s'asseoir et de dérouler le document secret, lui donne l'énergie de gravir les marches deux par deux.

A peine est-il entré dans sa chambre, il ôte machinalement sa veste. Elle est curieusement légère. Il plonge la main dans sa poche révolver. Son portefeuille ne s'y trouve plus. Le rouleau plastifié, enserré dans un ruban de taffetas rouge, non plus.

A quelques kilomètres de là, dans Paris, un homme compose un numéro sur son téléphone. A côté de lui est posé un portefeuille ouvert, délesté des billets de banque qu'il contenait. Il tient dans sa main une page plastifiée qu'il a du mal à maintenir déroulée.

« Allô ? Dit-il à son interlocuteur ; je te dérange ? Je viens de dépouiller un touriste et je suis tombé sur un truc bizarre... un papier, très vieux, plastifié, roulé super fin... il date de 1967 ! C'est une liste de noms, des noms propres... mais ils ne me disent rien... tu crois que ça peut avoir de la valeur, ou je le jette ? »

Fin.